



RENTRÉE CULTURELLE HIVER-ÉTÉ 1993 Une grande rentrée... ordinaire

Michel Bélar

LA RÉCESSION gronde encore derrière les rideaux de scène. Et la crise économique n'en finit plus de s'étirer d'une année à l'autre, une saison à la fois. Aucune surprise donc à ce que cela se sente au moment de la rentrée culturelle du début de l'année.

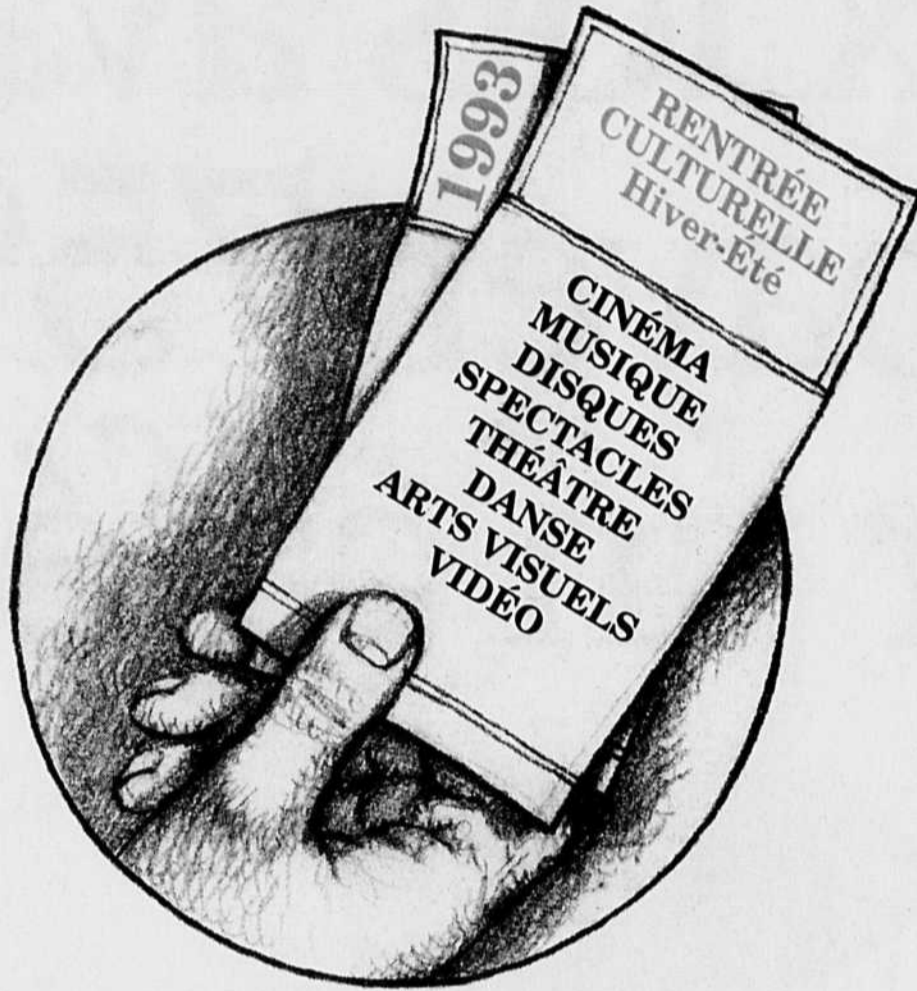
Car ici aussi, dans le monde merveilleux de la Culture, la «loi du milieu» est implacable. Qu'on le veuille ou non, l'esthétique d'une compagnie de théâtre, d'un orchestre, d'une maison de production, d'une galerie ou d'un musée... est soumise à ses disponibilités financières. Et l'observateur le moins attentif pourra le constater sans trop de difficulté en analysant la liste des spectacles à venir au cours des prochains mois.

Mais attention. Pas de panique! Malgré les restrictions et les coupures budgétaires qui sévissent dans toutes les officines de l'industrie culturelle, c'est à un impressionnant foisonnement de spectacles de toutes sortes que nous assisterons dans les mois qui viennent. Comme si l'ingéniosité trouvait toujours le moyen de pointer du nez en période de disette.

Pourquoi alors parler d'une rentrée «ordinaire» alors que les spectacles de qualité se comptent par dizaines? Que les grandes expositions, les vedettes internationales de la danse, de la vidéo, du rock et de la musique de tout style envahiront nos salles? Que «la crème de la crème» marchera sur nos planches?

C'est que malgré cette avalanche de grands noms, et souvent même à cause d'eux, la rentrée culturelle repose sur des valeurs sûres. Sur des vedettes, des musiques, des textes consacrés. Quand on compte serré, disait Montaigne, pas question de perdre sa mise...

Il n'y a pas de quoi être honteux. Dans tous les secteurs culturels, s'il n'est pas vraiment question de crise permanente, il faut à tout le moins parler de ralentissement. Certainement pas d'une accélération du rythme de croissance, crise économique à l'appui.



Mais le hic, c'est que ce ralentissement se manifeste en terme de risques non assumés. Sauf pour quelques très rares galeries, par exemple, qui ont l'habitude de jouer leur peau à chaque exposition qu'elles montent, sauf pour quelques rares organismes qui n'ont pas d'autre choix que de se payer l'esthétique amicale que leur permet leur budget, cette rentrée culturelle ne passera pas à l'histoire pour les innovations qu'elle propose. Comme si un peu partout, on osait moins. Ou qu'on n'avait tout simplement pas les moyens de «prendre des chances».

Malgré tout cela, les mois qui s'annoncent promettent des sensations fortes. En théâtre, en cinéma, en danse, en musique, en arts visuels. Sans parler des quantités phénoménales de DC qui envahiront les tablettes des disquaires. Un peu partout, les amateurs seront conviés à des centaines d'événements culturels d'importance.

Cette abondance explique à elle seule le volumineux cahier spécial consacré à la Rentrée culturelle Hiver-Été que nous vous offrons cette semaine.

Les Beaux Dimanches de Marcel Dubé, au TNM Gilbert Sicotte joue l'envers du rêve américain

Gilbert David

OÙ ÉTIEZ-VOUS en 1965? Cinq ans après le début de la Révolution tranquille, Marcel Dubé, lui, avait 35 ans et il mettait alors tout son espoir dans la génération montante, en lui prêtant, non sans idéalisme, son mépris du statu quo et sa soif de libération à l'égard du mensonge social et des aplatissements matérialistes qui l'accompagnaient. Dans *Les Beaux dimanches*, Dubé réglait en fait ses comptes avec la nouvelle classe d'affaires canadienne française — on allait dire bientôt québécoise — celle que l'après-guerre a vu s'enrichir et s'envelopper dans le confort et l'indifférence.

Une autre génération

Tout en laissant pressentir ce que les mutations collectives en cours allaient avoir d'irréversible, le dramaturge d'*Un simple soldat* et de *Florence* n'a pas pu prévoir, pour autant, que cette même «génération lyrique» des baby-boomers, qui pèserait bientôt de tout son poids démographique dans la balance socio-culturelle, n'allait pas faire la vie facile à son théâtre... jusqu'à tout récemment.

En 1965, Gilbert Sicotte n'avait que 17 ans. Celui qui défend, depuis mardi dernier au Théâtre du Nouveau Monde, le rôle de Victor, 40 ans, dans cette pièce d'avant le choc des *Belles-Sœurs* et du brasses-camarades québécois des années soixante-dix, s'appropriait alors à faire ses classes d'acteur à l'école nationale de théâtre. Pas pour longtemps, car deux ans après son entrée à l'E.N.T., c'est déjà la rupture. Le jeune contestataire, plutôt que d'envisager une «carrière» à la clé, choisit l'aventure, la création collective, rejoint le

Grand Cirque Ordinaire en 1970, participe avec les Cloutier-Thauvette-Baillargeon-Curzi-Bérubé-La Roche-Garceau à la mise au monde

d'un théâtre direct, insolent, satirique et festif. Il a gardé de cette période intense, où le jeu s'attisait d'improvisations, cette spontanéité



Gilbert Sicotte, l'ex-Jean-Paul Belleau, revient au théâtre après six ans d'absence.

remarquable qui lui permet de créer l'illusion d'inventer dans l'instant ce que dit ou fait son personnage.

Quand le Grand Cirque Ordinaire suspend ses activités en 1977, Gilbert Sicotte se consacre surtout à des rôles à la télévision et au cinéma. Entre 1980 et 1987, il ne joue qu'une fois par année au théâtre, alors qu'il est, depuis 1978, au générique de pas moins de 23 films et qu'il se retrouve régulièrement au petit écran, notamment dans des téléromans comme *Des dames de coeur* et *Un signe de feu*, de Lise Payette, qui feront connaître son interprétation de l'impayable Jean-Paul Belleau dans toute la province — ce qui lui vaut en 1987 le prix Gémeaux de la meilleure interprétation d'un premier rôle masculin. Récemment, il a endossé avec ferveur le personnage de l'inventeur et industriel Joseph-Armand Bombardier dans la télé-série du même nom. Présentement, il incarne Cornelius Patenaude, président de la Ligue du Sacré-Coeur, dans le *Montréal PQ* de Victor-Lévy Beaulieu.

Les pièges de la solitude

Après six ans d'absence du théâtre, le comédien se souvient d'avoir été un peu pris au dépourvu quand il a été invité par Lorraine Pintal, qui signe la mise en scène attendue des *Beaux Dimanches*, à se coltater au rôle de Victor. «J'avoue que j'ai d'abord pensé que la pièce avait dû vieillir, mais après ma lecture, j'ai vu tout l'intérêt qu'il y avait à revenir au théâtre réaliste de cette époque. Il y a une part importante de nous-mêmes dans cette dramaturgie où Dubé décrit l'univers d'une petite-bourgeoisie qui a tout misé sur la réussite matérielle et qui vient de commencer son exode vers la banlieue.

Voir Page C-24: Sicotte

Odile Tremblay

A l'heure du village global, quand les frontières du vieux continent s'écroulent et se redéfinissent, le cinéma européen est en train de changer de visage. Radicalement. Comme si le septième art était, avant les six autres, le miroir d'une réalité en pleine mutation.

En France, le cinéma de papa vacille. Cette année, le réalisateur Jean-Jacques Annaud, n'hésitait pas à porter à l'écran dans la langue de Shakespeare *L'Amant*, le fameux roman de la romancière française Marguerite Duras. But avoué du cinéaste: séduire le marché international, partant américain. Le grand film français de l'année *Damage* de Louis Malle, dans lequel Juliette Binoche et Jeremy Irons se partagent la vedette (arrivé hier dans nos salles), fut tourné en anglais à Londres. Louis Malle, qui habite les États-Unis et tourne alternativement dans l'une ou l'autre des deux langues de sa vie est un bon représentant de ces cinéastes, dont Bertolucci est le type, qui deviennent tranquillement apatrides.

L'esperanto et le volapük

Les co-productions ont de plus en plus la cote. En Europe comme ici. Est-ce au détriment du cinéma national? Pour fêter le demi-millénaire de la découverte de l'Amérique, le Britannique Ridley Scott racontait cette année l'odyssée de Christophe Colomb en donnant à Gérard Depardieu le rôle-titre. Un peu ahuri, le spectateur y entendait un explorateur italien du XVe siècle dialoguer avec des souverains espagnols en anglais avec un fort accent français. Plus international que ça, tu tombes dans l'esperanto ou même le volapük. Sauf que la vraisemblance historique en prend pour son rhume.

Le cinéma européen se babélise. Quand il ne s'américanise pas purement et simplement. «Nous sommes à l'heure des euro-poudings», me disait le cinéaste suisse Alain Tanner. Son compatriote Claude Goretta, souprait de son côté l'été dernier. Il a fait un four avec son film *L'Ombre*, une co-production France-Suisse-Allemagne et avouait s'être cassé la figure pour avoir voulu plaire à tout le monde et à son père, en diluant son message en cours de route. Nombre de réalisateurs d'Europe de l'Est, depuis la chute des régimes communistes, ont de quoi s'inquiéter de leur côté. Auparavant, l'État subventionnait entièrement le cinéma. Aujourd'hui, ruinés, ils ne peuvent survivre qu'avec des co-productions en s'associant à d'autres pays d'Europe mieux nantis. Certains, comme le Polonais Kieslowski font de ce chevauchement de culture la matière même de leurs films. Ça donne quelque chose comme *La double vie de Véronique*. Mais tous les thèmes ne se prêtent pas à tant d'écartèlements.

«Qui dit co-productions, dit concessions, affirme le producteur et distributeur Jacques-Eric Strauss de la maison française Président Film. On n'y échappe pas. Vous devez prendre une vedette du pays qui co-produit, la mêler à vos propres acteurs. Des fois ça donne un produit bâtard». Souvent, les comédiens de différentes origines jouent chacun dans leur langue, qui en italien, qui en français, qui

en anglais. On post-synchronise après coup et le tour est joué.

À la mi-janvier, la crise des Césars éclatait à Paris. On refusait la compétition du meilleur film français aux films tournés en langue anglaise. Disqualifiés, Jean-Jacques Annaud et Claude Berri (producteur de *L'Amant*) déchiraient avec rage leur carte de membre de l'Académie des Arts et techniques du Cinéma. «La langue du monde, c'est l'anglais», brame Annaud. Le français est dépassé. Laissant à sa patrie et son petit marché, il projette d'ailleurs de tourner son prochain film en Amérique.

Aux yeux du producteur québécois Roger Frappier, les co-productions ont du bon. Même si elles tendent à effacer certains de ses particularismes, elles permettent à un cinéma national de s'ouvrir, de s'oxygéner, de dépasser ses frontières. «Qu'il tourne au Sahara, à Paris ou ailleurs, Bertolucci ne fait plus de films italiens. Est-il moins bon pour autant?»

La conquête américaine

Le cinéma européen est forcé de prendre un virage. Car le public boude ses propres créateurs.

En 81, 110 millions de spectateurs français allaient voir des films tournés chez eux. Ce chiffre tombait à 35 millions dix ans plus tard. Deux fois moins que pour les films américains. Dans les salles de l'Hexagone, 60% des films présentés sont des productions hollywoodiennes. Idem dans la patrie de Fellini qui en a marre des produits de Cinecittà (lesquels ne sont d'ailleurs plus ce qu'ils étaient). En Allemagne et dans les pays scandinaves, la proportion de films nationaux n'atteint que 10% (contre 30% en France et 24% en Italie).

«Dans les pays de l'Est, en Roumanie par exemple, le public se rue sur l'œuvre du grand réalisateur national Lucian Pintilie», soupire le producteur français Philippe Carcassonne. À ses yeux la vraie menace qui plane sur le cinéma européen ne réside pas dans les co-productions, mais dans ce déversement du cinéma américain sur les salles européennes. Les pays de l'Est, traditionnellement privés, sont particulièrement friands des produits d'Hollywood. Là-bas, la conquête de l'Oncle Sam est totale.

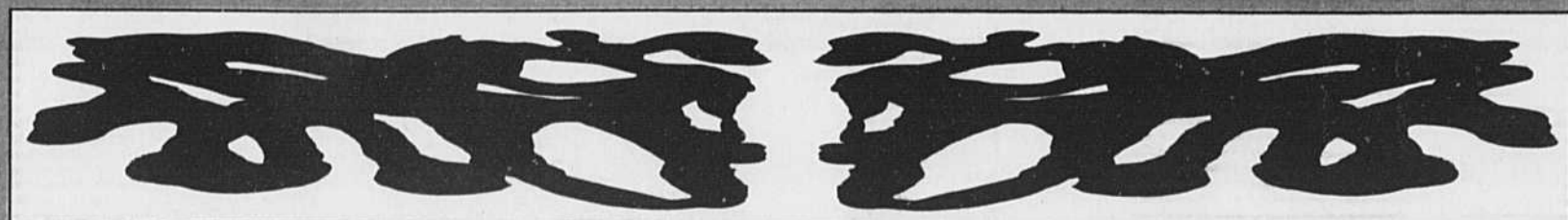
Le mois dernier, le cinéaste français Bertrand Tavernier appelait les troupes européennes à se mobiliser contre l'envahisseur américain, surtout en Italie qui n'en finit plus de se faire plumer. Et il s'inquiétait de ce que les milieux italiens de la culture «ne se rendent pas compte de la gravité de la situation».

Pour l'heure, le milieu du cinéma français refuse de s'en faire trop avec la menace du fait anglais dans sa propre industrie, pas plus qu'avec le spectre de la dilution du cinéma national à travers les co-productions. Mais il s'alarme de perdre sa part de marché face aux américains (de plus ses exportations de films sont en chute libre), et bat sa coulpe. «Si on perd du terrain, c'est qu'on n'est pas bon. On fait un cinéma anti-public, affirme le distributeur Jacques-Eric Strauss. Il faudrait plus d'aventure, du divertissement. Le public ne veut plus être enquiné avec des films français intellos. Changeons. Adaptons-nous.»

Voir Page C-24: Babel

PLEINS FEUX SUR JACQUES HURTUBISE

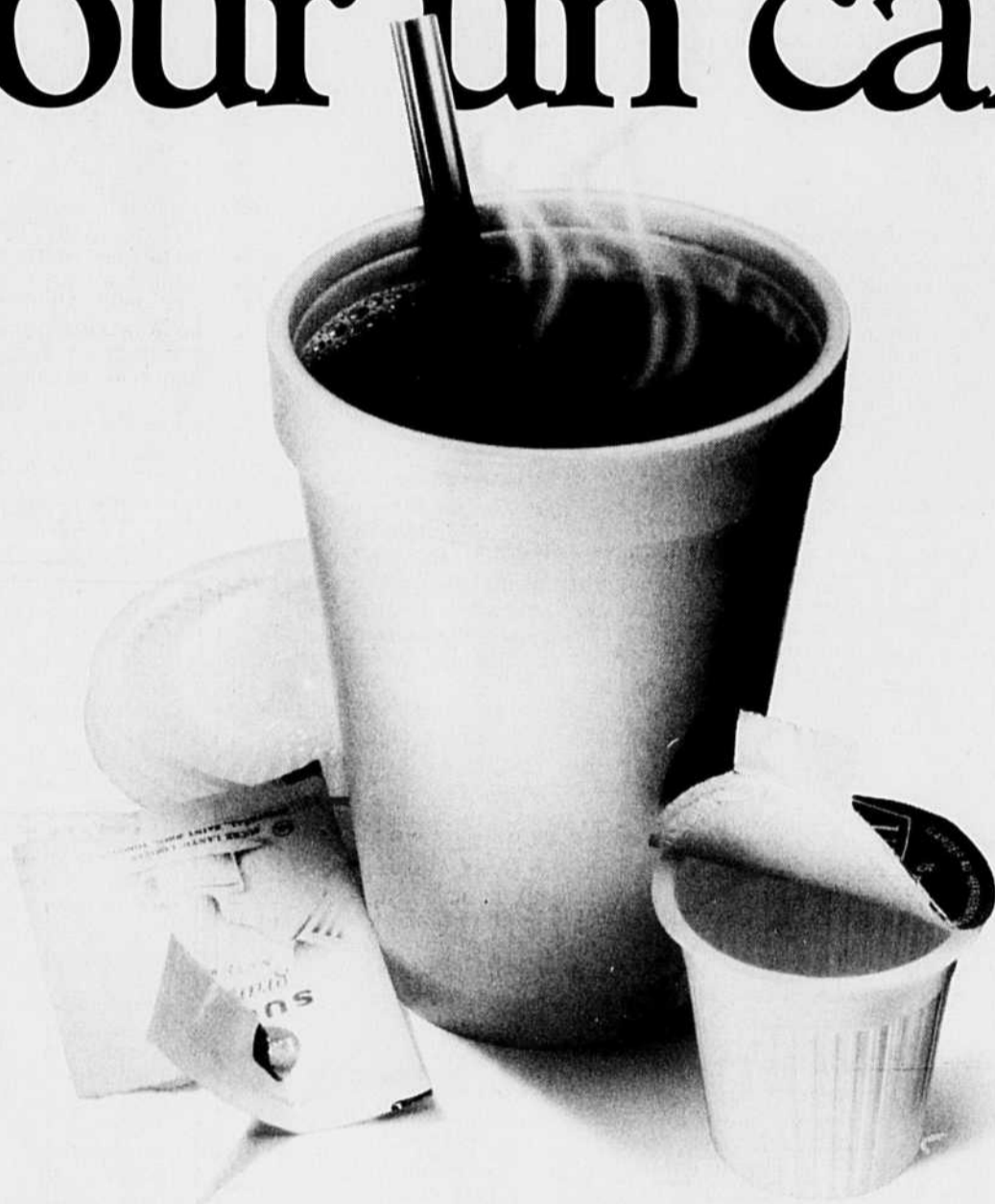
Michel Tétrault Art International



Jacques Hurtubise, Oeuvres récentes et renversantes

Dès le
mercredi 17 février 1993
55, rue Prince
Montréal (Québec)
H3C 2M7
Tél.: (514) 878-ARTS
Télec.: (514) 878-8078

Y pensez-vous à deux fois avant de payer 75¢ pour un café ?



75¢ c'est tout ce qu'il vous en coûte pour
une journée d'abonnement au câble !

Chaque matin, sans même y penser, vous vous achetez un p'tit café ! BANG ! 75¢ !

Eh bien, vous serez surpris d'apprendre qu'un abonnement au câble vous coûtera moins de 75¢ par jour !*

Faites vous-même le calcul;

$$\frac{22,53\$ \text{ par mois} \times 12 \text{ mois}}{\div 365 \text{ jours}} = 74¢ \text{ par jour}$$

À ce prix-là, ça ne vaut vraiment pas la peine de s'en passer... Surtout quand on regarde tout ce que Vidéotron a à offrir !

Espresso, café au lait ou décaféiné... C'est plus d'une trentaine de canaux diversifiés qui rendront vos soirées-télé encore plus excitantes... sans jamais vous empêcher de dormir ! * Taxes en sus.

Les grandes chaînes américaines -ABC, NBC et CBS-, Canal Famille (programmation pour enfants), TV5 (télé internationale de langue française), PBS (réseau éducatif américain), Musique Plus, RDS (Le Réseau des Sports), MétéoMédia et CBC Newsworld en plus des réseaux traditionnels de langue française et anglaise; vous verrez, le câble c'est à la fois éducatif, divertissant et bien meilleur pour la santé qu'une tasse de café! Surtout que le câble est un produit à faible teneur en stress avec son service après-vente gratuit et garanti et la qualité exceptionnelle de l'image que vous recevrez !

Alors, café ou câble, vous savez maintenant que la façon la plus excitante d'investir 74¢ par jour c'est en vous abonnant au câble !

Abonnez-vous au
282-1001  **Vidéotron®**

Des thrillers érotiques aux sagas familiales...

Alain Charbonneau

DE JANVIER à avril, plus d'une centaine de films prendront l'affiche dans les salles commerciales montréalaises. Films québécois, américains, australiens, européens, super-productions de luxe ou petits films d'auteur, thrillers érotiques ou sagas familiales, comédies électriques ou polar labyrinthiques : bref, de tout pour tous les âges et tous les goûts. Pour s'y retrouver un peu, voici donc un survol, forcément partiel, des films à venir, tous genres et toutes catégories confondus. Les mois sont sujets à changement et sont donnés ici à titre purement indicatif.

JANVIER

Louis Malle avait déjà réalisé quelques films américains, mais cette fois c'est du côté de l'Angleterre que nous entraîne le réalisateur des *Amants*. Son dernier film, *Damage*, de langue et de production anglaises, tisse la toile d'une liaison dangereuse entre un parlementaire britannique, qui a la cinquantaine et le diable au corps (Jeremy Irons), et sa belle-fille, une Juliette (Binoche) dans la fleur de l'âge qui succombe aux charmes de son futur beau-père. Parfum de scandale sur fond de passion mouillée. Même flirt avec l'anglais chez Christophe Lambert, qui était de passage à Montréal plus tôt cette semaine pour faire la promotion de son dernier film, *Knight Move* de Carl Schenkel. Ce thriller, genre sous-sous-serial killer, nous plonge dans les méandres alambiqués d'une partie d'échecs meurtrière — où la ville tient lieu d'échiquier — entre un ex-joueur, devenu psychopathe avec les années, et le champion mondial en titre.

La «Nouvelle vague» fut longtemps le terme générique d'un courant majeur du cinéma moderne français, mais depuis deux ans, c'est aussi le titre d'un très beau film de Jean-Luc Godard, qui incidemment ne dit pas grand chose du courant en question, mais beaucoup, et des plus belles, sur le cours du temps et la course du monde. Des images orchestrées avec la rigueur d'un quatuor de Ludwig Van, derrière lesquelles on découvre un Godard étonnamment serein, ce qui ne manque pas de surprendre chez ce grand inquiet des bas fonds. Avec Alain Delon dans le rôle d'un homme actuel et anachronique à la fois, capable aussi bien de spéculer sur le cours des devises que de s'interroger sur les numérotés kantiens.

Côté américain, le sympathique Joe Dante signe avec *Matinée* une comédie aigre-douce, un brin nostalgique, hantée par le cinéma d'hier, pour laquelle il a retenu les services de John Goodman et Kathy Moriarty. L'électrisante Whoopi Goldberg (*Ghost*, *The Player*) joue quant à elle les professeurs dans *Sarafina!* où elle enseigne à



Un danseur de *Strictly Ballroom*, film de Baz Luhrmann.

une classe d'élèves de Soweto la fierté d'être et de penser noir dans un pays dominé par les Blancs. Enfin on attend avec un mélange de curiosité et d'appréhension *Mad Dog and Glory* de John McNaughton. Avec ce troisième long métrage, qui réunit Uma Thurman, Bill Murray et Robert DeNiro, le réalisateur du très controversé *Henry : Portrait of a Serial Killer* accède définitivement aux ligues majeures. Reste à voir si ce sera pour le meilleur, pour le pire ou pour les deux à la fois.

FÉVRIER

Coincé quelque part entre *Les meilleures intentions* de Billie August et *Sofie* de Liv Ullman, *Les enfants du dimanche* de Daniel Bergman, présenté au dernier FFM, évoque un chapitre de la prime enfance du cinéaste Ingmar Bergman, tout à la fois père du réalisateur et scénariste de son premier film. Une collaboration singulière, d'une chimie troublante, qui aboutit à une sorte d'appendice ou de complément à l'autobiographie fragmentaire de l'auteur de Fanny et Alexandre.

Remarqué au dernier FFM, ainsi qu'au Festival de Cannes où il s'est mérité le Prix de la Jeunesse pour le meilleur film étranger, *Strictly Ballroom* de l'Australien Baz Luhrmann mêle habilement le rythme bien tempéré de la musique classique aux tempos endiablés des flamencos espagnol et cubain, le tout sur des images de danses populaires et de chorégraphies millimétriques. Un bel hommage aux comédies musicales hollywoodiennes des années '40. Autre film australien, présenté au FFM l'an dernier : *The Nun and The Bandit* de Paul Cox (*Man of Flowers*). L'aventure d'un kidnappeur à qui le désir va jouer un sale tour, le poussant à sacrifier ses projets d'exaction pour obtenir ce qu'il veut : la possession physique de l'une de ses deux victimes, qui se trouve être une religieuse...

Vous aviez été sensible au badinage un peu précieuse de *La discrète*?

Christian Vincent signe de sa patte amusée un second long métrage, plus romhérien dit-on, intitulé *Beau fixe*. L'histoire d'un quatuor d'étudiantes en médecine qui s'exilent dans une villa pour préparer leurs examens en paix, jusqu'à ce que les manies de l'une, les caprices de l'autre et l'arrivée imprévue d'un charmant raseur viennent semer la pagaille dans le studieux phalanstère.

Un demi-siècle après Henri Deccoin, Georges Lautner porte à l'écran le roman de Simonon *L'inconnu dans la maison*. C'est Jean-Paul Belmondo qui succède à Raimu dans la peau de Loursat, un brillant avocat, anéanti par le suicide de sa femme et haï par sa fille. De son côté, Béatrice Dalle sera *La fille de l'air* dans le suspense aéroporté de Maroun Bagdadi (*Hors la vie*), inspiré d'un cas célèbre des annales carcérales françaises : l'évasion d'un criminel dans un hélicoptère piloté par sa douce.

Autres films français, sur lesquels on ne sait pas grand chose pour l'instant : *Un vampire au paradis* d'Abdelkrim Bahloul, avec Bruno Cremer et Brigitte Fossey, et *Christian* de Gabriel Axel avec Nikolaj Christensen. Et trois coproductions : *Ruptures* de Christine Citti avec Emmanuel Béart et Michel Piccoli, une tragi-comédie sur le vide laissé dans une bande d'amis par le suicide d'un des leurs; *Mensonges* de François Margolin avec Nathalie Baye, qui découvre l'homosexualité cachée de son conjoint (Didier Sandre) le jour où elle apprend qu'elle infectée par le virus du sida; et *Sombre histoire* de Peter Kassovitz, un suspense morbide où s'affrontent Bernard Giraudeau et Patrick Chesnais.

On sort aussi *Le retour de Casanova* d'Edouard Niermans d'après le roman d'Arthur Schnitzler, même si le film a reçu un accueil plutôt glacial de la part du public montréalais lors du dernier FFM. Et c'est tant mieux, car même ratée dans sa forme, cette oeuvre, où l'on égratigne la légende pour mieux

rendre au célèbre tombeur toute sa complexité, cache un scénario bouclé comme seul Jean-Claude Carrière est capable d'en pondre, et un brillant numéro d'acteurs que se partagent l'intraitable Alain Delon et l'impayable Fabrice Luchini.

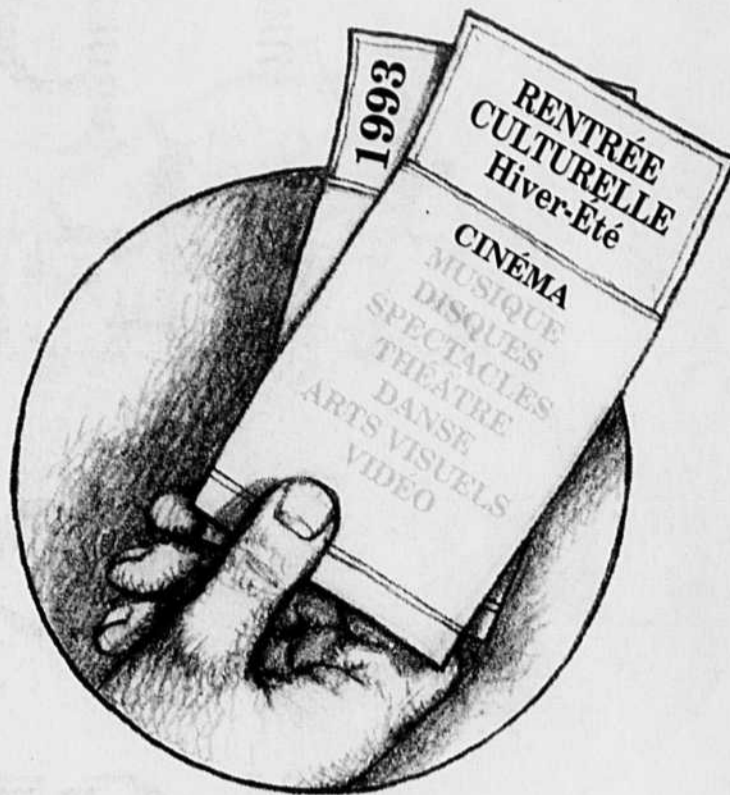
Des États-Unis, beaucoup de choses, mais peu qui méritent d'être vraiment signalées. Flanqué d'Andie MacDowell, Bill Murray découvre le merveilleux monde des marmottes et participe bien malgré lui à la fête que leur consacrent annuellement, le 2 février, les habitants d'un petit village américain, dans la comédie *Groungog Day* de Harold Ramis. Dans *Love Field*, Jonathan Kaplan nous cuisine, manière *Falling in Love* inter-racial, une histoire d'amour entre une femme blanche et un homme de race noire, dont les destins se croisent sur la route qui les conduit tous deux aux funérailles de JFK au début des années 60. Avec Dennis Haysbert et Michele Pfeiffer dans le rôle de la petite coiffeuse de Dallas, sagement mariée et rapidement adultère.

Côté remake de films européens, nos chers voisins du sud ont trouvé le moyen de repiquer le seul film dont la conclusion, bête comme une boîte à savon, soit aujourd'hui connue d'à peu près tout le monde : *L'homme qui voulait savoir* de George Sluizer. Et pour être bien sûr de ne pas rater leur coup, ils ont engagé le même George Sluizer, qui travaillera cette fois avec Jeff Bridges et Kiefer Sutherland. Titre : *The Vanishing*. On annonce aussi un *Retour de Martin Guerre*, revu et corrigé par la Warner, et intitulé *Sommersby*, avec Richard Gere et Jodie Foster.

Enfin, péle-mêle : *The Cemetery Club* de Bill Duke, *Amos and Andrew* de E. Max Frye avec Nicolas Cage, *Falling Down* de Joel Schumacher, avec Michael Douglas, *Peter's Friend* du cinéaste anglais Kenneth Branagh (*Dead Again*) avec Emma Thompson, *Salmonberries* de Percy Adlon (*Bagdad Café*).

MARS

Là, tout se brouille. À trois mois d'avance, les distributeurs eux-mêmes ne peuvent prédire qu'au conditionnel ce qu'ils auront à nous mettre sous les yeux. Disons au moins que d'outre-mer, devrait nous arriver le dernier film de Claire Devers, la réalisatrice de *Noir et blanc*. *Max et Jérémie*, c'est en deux noms Philippe Noiret et Christophe Lambert, l'un en ancien tueur semi-retraité et l'autre en jeune bleu à qui revient la tâche de liquider le premier. Un polar qui se présente un peu comme le négatif des *Ripoux*. Aussi, un premier film de Michel Bena, qui fut longtemps l'assistant de plusieurs réalisateurs, dont Techné et Garrel. *Le ciel de Paris*, qui met en vedette Sandrine Bonnaire, radiographie les liens impalpables qui se nouent entre trois nouveaux amis, fraîchement débarqués dans la capitale française.



Après *La nuit bengali*, Nicolas Klotz adapte le best-seller de Tahar Ben Jelloun, *La nuit sacrée*, avec Amina dans le rôle principal et Miguel Bossé, le travelo de *Talons aiguilles*. Sur fond de mythologie maghrébine, le livre comme le film racontent l'histoire d'une jeune fille élevée jusqu'à sa 21e année comme un garçon par son père, qui veut défier Allah et tourner les lois de la fatalité qui s'abat sur lui et sur sa descendance en ne lui donnant que des filles. Signalons encore, toujours du côté français, *A demain* de Didier Martiny, avec Jeanne Moreau et François Cluzet, *Le Vagabond* d'Ann Le Monnier, avec Gérard Darmon et Anne Gauthier, et *Toubab Bi* de Moussa Tou-

ré. Et peut-être aussi *Un, deux, trois, soleil* de Bertrand Blier, avec Anouk Grinberg et Marcello Mastrotianni.

Des États-Unis, c'est le désert. À part le lot commun de films d'action ou de comédies débiles, de *Wilder Napalm* de Glen G. Caron à *So I Married an Axe Murderer* de Thomas Schlamme, rien à signaler, si ce n'est le dernier Sidney Lumet, *Beyond Innocence*, un autre thriller à procès où le client manipule son avocat pour prouver son innocence. On espère pour ce printemps l'adaptation du roman d'Edith Wharton, *The Time of Innocence*, par Martin Scorsese. Que sont nos Jarmush devenus? Voir Page C-4: Cinéma

théâtre du nouveau monde

UN RENDEZ-VOUS AVEC SOPHIE CLÉMENT NORMAND D'AMOUR ANNE DORVAL ROBERT GRAVEL LOUISE MARLEAU MARIE MICHAUD GUY NADON JEAN-RENÉ OUELLET ANDRÉ ROBILTAILLE GILBERT SICOTTE MARIE TIFO

LES BEAUX dimanches

DE MARCEL DUBÉ
MISE EN SCÈNE DE LORRAINE PINTAL

UN TARIF RÉDUIT 30 MINUTES AVANT LE LEVER DU RISÉAU 20 \$ (ARGENT COMPTANT SEULEMENT)

LES CONCEPTEURS ANGELO BARSETTI MICHEL BEAULIEU JEAN-MARIE GUAY FRANÇOIS LAPLANTE CLAUDE LEMELIN DANIELÈ LÉVESQUE PHILIPPE MÉNARD DU 19 JANVIER AU 13 FÉVRIER 1993 MARDI AU VENDREDI : 20H • SAMEDI : 16H ET 21H

Une présentation de Hydro-Québec CITE CKAC75AM Le meilleur de nous-mêmes

RÉSERVATIONS 861-0563

Les Nouveaux Européens

Beats Nightfall
Christe
MUSIQUE Bohuslav Martinů

Ulrich
William Forsythe
MUSIQUE Gustav Mahler

Rassemblement
Nacho Duato
MUSIQUE Toto Bissainthe

Black Cake
Hans Van Manen
MUSIQUE Igor Stravinsky Jules Massenet Pietro Mascagni Leoš Janáček P.I. Tchaikovski

Quatre des plus grands chorégraphes du ballet contemporain

11
12
13
février
1993

Billets À partir de 147\$ Taxes et redevance incluses. Rabais de 33% étudiants et 3e âge.

Réservations Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

ADMISSION: 790-1245 ou 1-800-361-4595 ou à tous les comptoirs

Place des Arts: (514) 842-2112 Redevance de 1,25\$ sur tous les billets de plus de 10\$. Frais de service. *Pièce d'identité requise à l'entrée.

LES FEUX DE LA DANSE BANQUE ROYALE

KLM CARON BÉLANCER ERNST & YOUNG

Gouvernement du Québec Ministère de la Culture

Les grands Ballets Canadiens LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

VISITE LIBRE

Stationnement gratuit à la disposition du visiteur, dans la cour intérieure du 55 Prince.



Michel Tétrault Art International

La seule galerie ouverte 7 jours/semaine de 11 heures à 18 heures

NOUVEL ESPACE

Maintenant ouvert
55, rue Prince
Montréal (Québec)
H3C 2M7
Tél.: (514) 878-ARTS
Télec.: (514) 878-8078

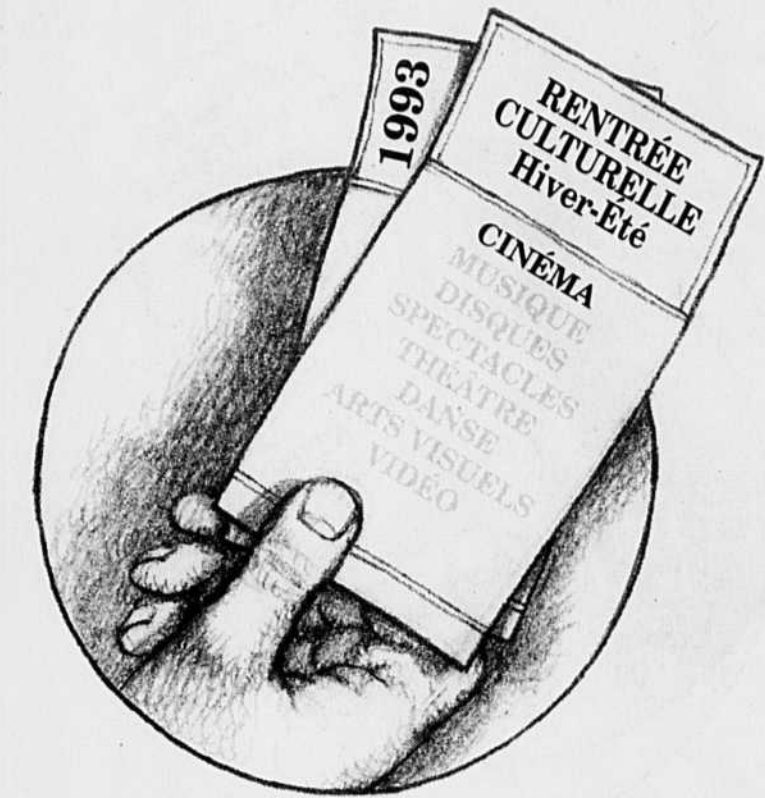
...des comédies électriques aux polars labyrinthiques

◆ Cinéma

Les films québécois

La saison hivernale québécoise s'ouvre en fait cette année avec une super co-production franco-canadienne de plus de 30 millions de dollars, dont seul l'imposant décor reste peut-être purement québécois : un immense bassin creusé dans une carrière de la région montréalaise, puis ensemené d'une baleine mécanique et parsemé de icebergs artificiels. Adapté du célèbre roman d'Yves Thériault, *Agaguk* raconte l'histoire tragique, toute d'amour et de vengeance mêlée, d'un Inuit qui est forcé de lutter contre les forces de la nature et celles de la superstition aux temps des premières rencontres entre Blancs et Indiens du Grand Nord.

Dans le rôle-titre, Lou Diamond Phillips, que vous croisez chaque jour depuis un mois si vous êtes un usager du métro, se mesurera à Toshiro Mifune, Jennifer Tilly et Donald Sutherland. Réalisé par Jacques Dorfmann (*Le Palanquin des larmes*) sur une musique de Maurice Jarre, *Agaguk* a été projeté une première fois en décembre



Une très belle scène d'Agaguk, un film de Jacques Dorfman.



Cap Tourmente, un film de Michel Langlois, avec Roy Dupuis et Élise Guilbeault.

dernier à l'ONU où l'on inaugurerait de la sorte l'Année internationale des peuples autochtones. La projection a toutefois eu lieu en l'absence des représentants des dits peuples, qui ont mal pris, on les comprend, qu'en représentant l'histoire de leurs ancêtres à l'écran, on n'ait pas mis sur les talents inuits et qu'on ait opté plutôt pour des acteurs orientaux.

Comme chaque année, le cinéma québécois donne rendez-vous à son public, cinéphiles compulsifs ou simples spectateurs. C'est donc à l'occasion des «Rendez-vous du cinéma québécois», qui se tiendront à Montréal du 4 au 13 février, que l'on pourra voir les plus récentes productions d'ici. Deux titres sont attendus. D'abord, *Cap Tourmente* de Michel Langlois, ce réalisateur qui vient au long métrage après un long détour par le téléfilm (*Comme un voleur*), le court métrage (*Sortie 234*) et, surtout, le scénario (la plupart des films de Léa Pool, *Trois pommes à côté du sommeil* de Le-

duc). Tourné dans Charlevoix, entre la côte escarpée et le fleuve béant, *Cap Tourmente* nous entraîne dans le drame d'une famille tissée serrée dont la vie est chamboulée par le retour soudain d'un ami disparu 10 ans plus tôt. Une jolie brochette d'acteurs se partage la distribution : Roy Dupuis, le fils oedipien, Elise Guilbault, l'adolescente de 30 ans, Andrée Lachapelle, la mère courage, et Gilbert Sicotte, l'ami qui reprend racine en tendant un miroir aux névroses de chacun.

Autre premier long métrage, présenté dans le cadre des Rendez-vous : *Aline* de Carole Laganière, qui a raflé le Bayard d'or du meilleur film de fiction au dernier Festival de Namur. Co-produit par la Belgique, où la réalisatrice de *Jour de congé* a vécu et étudié sept ans avant de revenir au Québec, *Aline* explore les relations difficiles entre un père irresponsable, du genre courant d'air, et une fillette plus délurée que les autres,

du genre signe de terre. Avec l'excellent acteur belge Philippe Volter et une jeune comédienne dont on dit beaucoup de bien, Véronique Quin-Chasle.

Enfin, s'il neige un peu au cours des prochains jours et que George Mihalka (le réalisateur de la série *Scoop*) puisse enfin mettre un point final au tournage de son dernier film, le mois de mars verra peut-être *La Florida*, une piquante comédie sur un chauffeur d'autobus qui émigre en Floride où il compte ouvrir le motel Ginette. Avec dans le rôle principal Rémy Girard, qui a testé physique et la gueule de l'emploi et qu'on imagine fort bien étendu sur les plages bondées de Miami. Il sera entouré de Pauline Lavoie, Gildor Roy, Martin Drainville et Raymond Bouchard. Qui sait? Le film profitera peut-être du mini scandale entourant le portrait méprisant qu'aurait fait récemment des Québécois de Floride une revue américaine.

Conception scénographique et interprétation
ROBERT LEPAGE

Musique et claviers
ROBERT CAUX

Une production de
CENTRE NATIONAL DES ARTS D'OTTAWA
LES PRODUCTIONS D'ALBERT DE QUÉBEC
LES PRODUCTIONS AJP DE MONTRÉAL

LES AIGUILLES ET L'OPIUM

28 JANVIER au 19 FÉVRIER

NOUVELLE SÉRIE DE SUPPLÉMENTAIRES:
LES 25, 26 ET 27 FÉVRIER À 20h.

UN BON SPECTACLE EN RAPPELLE UN AUTRE!

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 253-8974
salle Denise-Pelletier

LES BILLETTS DE LA NCT SONT ÉGALEMENT DISPONIBLES AUX GUICHETS DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET DE LA LICORNE

Pour le bien de l'amère patrie

Australie 1788

de TIMBERLAKE WERTENBAKER
TRADUCTION de HUBERT FIELDEN

MISE EN SCÈNE de HENRI CHASSE
ASSISTÉ de JOSÉE LA BOSSIERE

ECLAIRAGE de REJEAN PAQUIN
RÉGIE CLAUDINE PARADIS

UNE PRODUCTION
THÉÂTRE AMÈRE PATRIE

avec SYLVIO ARCHAMBAULT
MANON ARSENAULT
MICHEL CHÂRETTE
CORINNE CHEVARIER
MARTIN D'AMOURS
JEAN LACHANCE
BRIGITTE LEBLANC
MARCELLA PIZZARRO
JEAN-GUY POULIN
CHARLES PREFONTAINE

DU 6 AU 30 JANVIER 1993
DU MARDI AU SAMEDI 20-30H
DIMANCHE 15-30H

LA LICORNE
RESTAURANT THÉÂTRE
4555 RUE PAPINEAU
523-2246

LE GROUPE MULTIDISCIPLINAIRE DE MONTRÉAL PRÉSENTE: **UN MONDE NOUVEAU**

UNE EXPERIENCE SIGNÉE ELIZABETH BOURGET et JEAN-LUC DENIS

avec SUZY MARRIER, LUC MORISSETTE, JEAN-STÉPHANE ROY, SOPHIE VALDA et BENOIT VERMEULEN.

les concepteurs LINDA BRUNELLE, CAROLE CAQUETTE, DIANE FORTIN, ERIC MARTEL et JEAN MORIN.

en collaboration avec ABC scénarisation

du 6 JANVIER au 4 FÉVRIER 1993 - 20H30

2 pour 1 SUR LE PRIX RÉGULIER ADULTE

Les billets de la NCT sont aussi disponibles aux guichets du THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI et de LA LICORNE

NCT la nouvelle compagnie théâtrale 433-5611 / 514-253-8974
salle Fred-Barry

29-30 janvier 20heures

Cabaret NEIGES NOIRES

Dominic Champagne, Jean-François Caron, Jean-Frédéric Messier, Pascale Rafie, André Barnard, Marc Beland, Julie Castonguay, Roger Larue, Suzanne Lemoine, Wajdi Mouawad, Catherine Pinard, Dominique Quesnel, Claude Boissonneault, Guy Côté, André Labbé et Norman Helms. Collaboration à la diffusion Théâtre de la Ville

Théâtre de la Ville
180, Gentilly Est Longueuil
670-1616

18-19 février 20heures

de Samuel Beckett
Mise en scène André Brassard
Avec Normand Chouinard, Rémy Girard, Jean-Louis Millette, Alexis Martin, Michel Goyette

Une production du Théâtre du Nouveau Monde

EN ATTENDANT GODOT

UN BON SPECTACLE EN RAPPELLE UN AUTRE!

Camus, Dubé, ou la saison des revenants

Robert Lévesque

DEUX AUTEURS du siècle, Albert Camus et Marcel Dubé, auront deux fois chacun les honneurs de la scène cette année, dans cette rentrée 1993 qui ne manque pas d'affiches prometteuses, d'événements attendus comme la reprise des *Belles-sœurs* de Tremblay dans une mise en scène de Denise Filiatrault à la Compagnie Jean-Duceppe ou la nouvelle pièce de l'Albertain Brad Fraser au Théâtre de Quat'Sous.

Pourquoi Camus? Pourquoi Dubé? Du premier, mort en 1960, on avait presque oublié qu'il avait écrit pour le théâtre... tant ses pièces ont été mises au rancart, rayon humanisme, dans les turbulentes années 70. Du second, qui a 63 ans, il se confirme une survie étonnante dans la génération actuelle puisqu'après que Lorraine Pintal et René Richard Cyr se soient intéressés à *Florence* et au *Simple soldat* il y a quelques années, voici qu'on revient aux *Beaux dimanches* et au *Temps des lilas*.

Quatre des plus actifs metteurs en scène sont conscris dans ce retour à Dubé et à Camus: Lorraine Pintal présente depuis quelques jours sa mise en scène de *Les beaux dimanches* sur la scène du Théâtre du Nouveau Monde, et André Brassard dirigera une reprise du *Temps des lilas* au Rideau Vert dans quelques semaines. En mars, qui sera le mois Camus, René-Richard Cyr met en scène *Le malentendu* au TNM, et Brigitte Haentjens dirige *Caligula* à la Nouvelle Compagnie Théâtrale.

Dans quelques jours, à la NCT, Robert Lepage donne *Les Aiguilles et l'opium* et c'est la première fois depuis trois ans qu'on peut voir sur une scène de Montréal le plus brillant des créateurs, devenu une star internationale du théâtre depuis ses succès à Londres et à Paris. Lepage à Denise-Pelletier, c'est le grand événement de la rentrée 93.

Créations québécoises

Quant à la création de nouveaux textes québécois, l'année (du moins jusqu'à la fin mai) alignera les noms de Jean-François Caron (avec *Aux hommes de bonne volonté* au Quat'Sous), Claude Poissant (avec *Si tu meurs je te tue* qu'il met en scène au Gésu), Pan Bouyoucas (avec *Le cerf-volant* au Théâtre d'Aujourd'hui), Yvan Bienvenue (avec *Lettre d'amour pour une amante inavouée* à la salle Fred-Barry dans une mise en scène de Paul Lefebvre), et, pour ses débuts à l'écriture, la comédienne et metteuse en scène Michèle Magny (avec *Le dernier rose aux joues* au Théâtre d'Aujourd'hui).

Michèle Magny, ces prochains jours, débute son année 93 avec une mise en scène au Café de la Place. Un succès parisien peut-il faire un succès montréalais? C'est le pari qu'on fait à la petite salle intime de la Place des arts où Mme Magny dirige deux grands noms de la scène québécoise, Andrée Lachapelle et Albert Millaire, dans *Célimène* et *le cardinal*, cette pièce défendue à Paris par Ludmilla Mikael et Gérard Desarthe et où l'auteur, Jacques Rampal, a imaginé qu'Alceste, 20 ans plus tard, est devenu cardinal et rencontre Célimène.

Il y a deux ans, un groupe est apparu, qui venait de l'UQAM, et qui a fait merveille avec *Don Juan revient de guerre* d'Odon von Horvath. Ce «Théâtre de la récidive» porte bien son nom puisque le voile de nouveau avec un spectacle qui sera un des rendez-vous de février. Jean-Claude Côté, le metteur en scène inventif du Horvath, s'attaque aux deux pièces de Vaclav Havel, *Audience* et *Vernissage*, qui seront données dans une petite salle de la rue Saint-Paul, le Théâtre Biscuit.

À l'Espace Go, en mars, une



Claude Poissant, Alice Ronfard, Raymond Cloutier, Michèle Magny, René Richard Cyr et Martine Beaulne



autre occasion de découverte. Le comédien René Gagnon passe à la mise en scène et dirigera le comédien Yves Soutière dans *Le petit bois* d'Eugène Durif. C'est le premier texte de cet auteur français à être joué au Québec. Un texte poétique et emporté, où un enfant en fuite raconte un événement fatal dont la réalité lui a échappé...

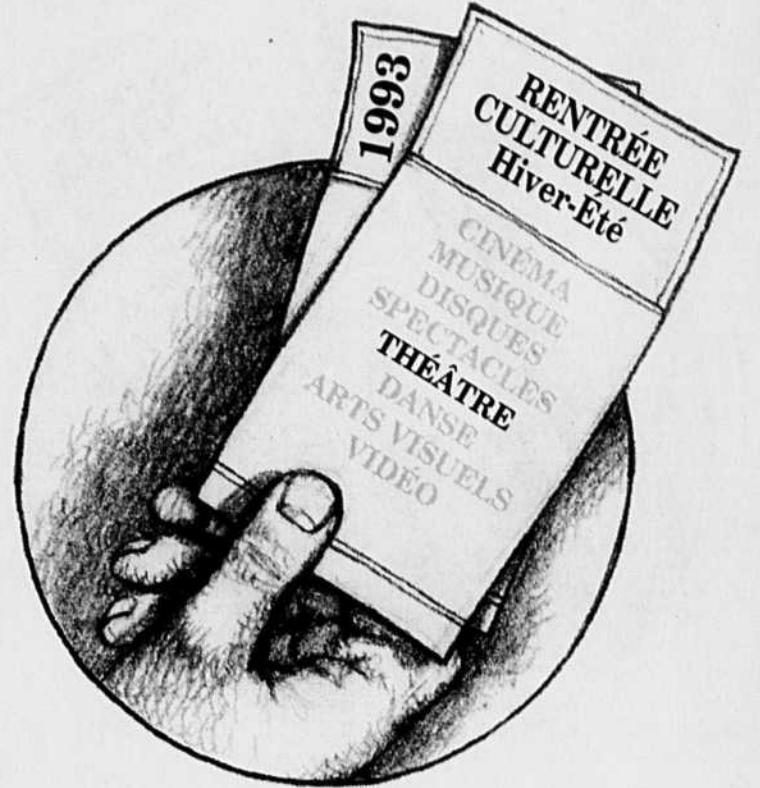
Martine Beaulne signera deux mises en scène en cette première partie de l'année 93: c'est elle qui fera créer la pièce de Michèle Magny au Théâtre d'Aujourd'hui le 2 avril, avec Anne Dorval et Élise Guilbeault, deux comédiennes à surveiller. Et il sera intéressant d'aller vérifier ce qu'elle fera, au Théâtre populaire du Québec, dès le 11 mars, avec *Désir sous les ormes* d'Eugène O'Neill, dans la traduction d'Yves Sauvageau et Robert Ripps, et avec Nathalie Gascon, Aubert Pallascio et Patrick Goyette dans les principaux rôles.

Comme Camus et Dubé, Arthur Miller sera aussi proposé deux fois d'ici le printemps. À la Compagnie Jean-Duceppe, le metteur en scène Serge Denoncourt reprend sa mise en scène de *Vu du pont* jouée au Trident de Québec. Et à l'Espace Go, Raymond Cloutier, directeur du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, propose une mise en scène de *Comme une histoire d'amour*, le titre français provisoire d'une pièce de Miller que défendront Danielle Proulx et Guy Thauvette dans une traduction de René Gingras.

Raymond Cloutier sera plus actif que jamais en 1993 puisqu'en plus de sa mise en scène de Miller à l'Espace Go, il jouera le rôle principal, en mai prochain, des fameuses *Comédies barbares* de Ramon de

Valle-Inclan, un spectacle que prépare Jean Asselin avec son groupe Omnibus. Ces *Comédies barbares*

de Valle-Inclan, vaste fresque espagnole écrite au début du siècle, ont été présentées à l'été 91 dans



la cour d'honneur du Palais des papes en Avignon, dans une mise en scène de Jorge Lavelli.

Un événement

Un des événements de 93: la première mise en scène d'Alice Ronfard au Théâtre du Nouveau Monde. Elle signera le spectacle final de la présente saison avec rien de moins que *Les Troyennes* d'Euripide, dans une traduction de Marie Cardinal, avec les comédiennes Marthe Turgeon, Monique Mercure et France Castel, entre autres. Dans des décors de Danièle Lévesque.

Événement plus «populaire», le passage de la télé à la scène pour Guy Fournier et son feuilleton *Jamais deux sans toi*, en mars à la salle Maisonneuve. Angèle Coutu et Jean Besré sont deux forts comédiens de théâtre, mais le produit télévisuel de Fournier trouvera-t-il un langage théâtral qui dépassera la simple entreprise commerciale que l'on peut déjà flairer

(on affiche qu'il s'agit de *Jamais deux sans toi*, la suite?)

Par ailleurs, au même moment, le producteur François Flamand, qui a connu deux succès populaires avec *Les Palmes de monsieur Schutz* et *Scapin*, récidivera (en se croisant les doigts) avec une pièce qui a obtenu quelques Molière, *Cuisine et dépendances* de Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui. Germain Houde y fera ses débuts de metteur en scène, dirigeant une distribution qui comprendra entre autres Serge Thériault, Micheline Bernard, Louise Bombardier. Au Théâtre Saint-Denis dès le 9 mars.

Les vrais must de 93? *Les aiguilles et l'opium* de et avec Robert Lepage à la NCT; *Les beaux dimanches* de Dubé au TNM; *Les belles-sœurs* de Tremblay chez Duceppe; *L'homme laid* de Brad Fraser au Quat'Sous; *Les Troyennes* au TNM. Et gardez-vous des forces et des sous pour le Festival de théâtre des Amériques qui aura lieu en mai.

FANTASIE PHANTOM



"UN SPECTACLE MAGISTRAL!"
-Paul-Henri Goulet, *Journal de Montreal*



"ÉPOUSTOUFLANT!"
-Daniel Daignault, *CKAC/Le Lundi*



"UN AMALGAME IMPRESSIONNANT DE MUSIQUE ET D'IMAGES... ET UNE DISTRIBUTION EXTRAORDINAIRE!"
-Pat Donnelly, *The Montreal Gazette*

de ANDREW LLOYD WEBBER

The PHANTOM of the OPERA

mis en scène par HAROLD PRINCE

REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ! MAINTENANT JUSQU'AU 4 MARS 1993

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM (514) 790-2222

Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express. Composez le (514) 790-0300

Billets également en vente au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de La Baie

Version originale! En anglais avec des surtitres en français.

Théâtre Maisonneuve Place des Arts, Montréal

Groupes (20 personnes minimum) téléphonez : (514) 874-9153 au Québec (416) 925-7466 en dehors du Québec



PÉDAGOGUES ET DIRECTEURS (TRICES) D'ÉCOLE

Ne tardez pas! Réservez dès aujourd'hui des places pour vos étudiants dans le Programme éducatif du Phantom. Pour obtenir plus de détails et vous renseigner au sujet du transport gratuit par autobus, téléphonez au: (514) 874-9153.

CÔTE D'AZUR

VILLEFRANCHE-SUR-MER

Pourquoi ne pas transformer vos vacances en séjour d'études?

ATELIER D'ÉCRITURE

Pascal-Andrée Rheault-Boissé
Date: du 30 mai au 13 juin 1993

ATELIER DE LITTÉRATURE PROVENÇALE

Andrée Lotey
Date: du 14 au 27 juin 1993

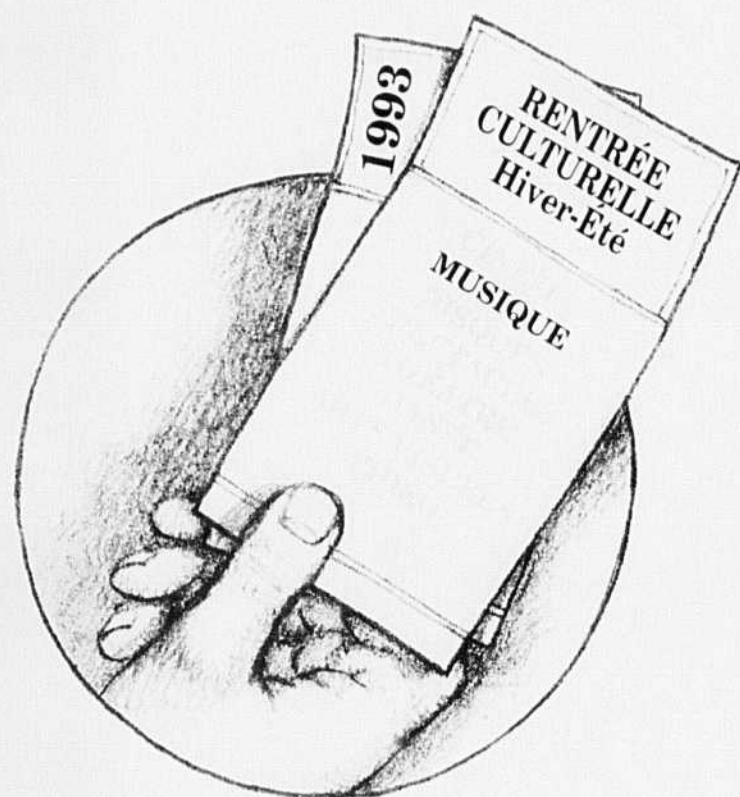
Nombre limité de participants. Inscription avant le 12 février 1993. Séance d'information générale, le samedi 30 janvier, à 11 h, au 3744, rue Jean-Brillant, 3^e étage, local 380

Prospectus sur demande: Université de Montréal
343-5863 Faculté de l'éducation permanente

LES BELLES SOIRÉES



Des invités de prestige d'un peu partout



Marie Laurier

LA VENUE de Jordi Savall à la fin du mois de janvier, celle du flûtiste Jean-Pierre Rampal en février avec l'Ensemble Amati, la diffusion à Radio-Canada de la Suite montrealaise à Radio-Canada, une création de cinq compositeurs québécois au mois de février, *Lucia di Lammermoor* à l'Opéra de Montréal et aussi la première mondiale du Prix, un opéra québécois au mois de mars, la Quinzaine du violoncelle au mois d'avril, la tenue du Concours international de musique de Montréal consacré au chant au mois de mai ne sont que quelques exemples de ce qui attend les mélomanes avant la tenue des festivals d'été.

recitals et événements musicaux meublent le calendrier de nos grandes, petites et moyennes sociétés musicales en plein cœur de cette rentrée d'hiver où la plupart d'entre elles poursuivent leur saison régulière ou ont imaginé des événements spéciaux. Voyons voir.

L'OSM retrouve son chef

A tout seigneur tout honneur: l'Orchestre symphonique de Montréal où l'on signale le retour à son pupitre de Charles Dutoit après une absence de trois mois et des demain au concert Standard Life du dimanche après-midi avec le pianiste invité Artur Pizzaro à la PdA. Retenons en février le concert tout Chostakovitch en compagnie du pianiste Marc-André Hamelin ainsi que la venue en primeur du chef Pascal

Verrot de l'Orchestre symphonique de Québec et du violoniste Kuret Nikkanen.

L'OSM poursuit l'intégrale des neuf symphonies de Beethoven avec le chef invité Bernard Klee qui dirigera la 4e et la 6e les 9 et 10 février pour terminer ce mois avec un répertoire Bruckner sous la direction de Heinz Wallberg les 16 et 17 février et aux concerts de la série «Baroque et classicisme» avec le chef Christopher Hogwood dans un répertoire de Handel, Haydn et Purcell à la basilique Notre-Dame.

Au mois de mars, c'est de nouveau le retour les 2 et 3 du chef Charles Dutoit et de sa jeune protégée la violoniste Sarah Chang pour ensuite laisser l'archet à Chantal Juillet et au hautboïste Theodore Baskin, ce dernier interprétant en première mondiale un concerto du compositeur québécois André Prévoost. La matinée symphonique du mardi 9 mars aura de nouveau Chantal Juillet comme invitée dans un concert Bartok-Beethoven avant le départ de l'OSM pour une tournée en Floride et vraisemblablement au Mexique.

En avril, les 13 et 14, l'horaire prévoit quatre chefs invités dans les différentes séries: Mario Bernardi avec la soprano Edith Wiens pour les concerts Baroque et classicisme, Roger Norrington les 20 et 21 avril pour les concerts gala, Hans Vonk et le violoniste Thomas Zehetmair pour les Grands concerts des 26 et 27 mars, ainsi que pour la matinée du 27.

La soprano française Françoise Pollet sera l'interprète vedette de *La Damnation de Faust* de Berlioz aux concerts gala des 10 et 12 mai, un mois qui se terminera par la venue du pianiste français Pascal Rogé dans des concerts de musique française les 18 et 19 et aussi par la 9e Symphonie de Beethoven dirigée par Charles Dutoit les 25 et 26 mai, avec la participation du chœur de l'OSM préparé par Iwan Edwards.

L'Orchestre métropolitain retournera dans le métro

Le baryton Gino Quilico sera l'invité de l'Orchestre Métropolitain à

son concert Brahms-Mahler-Bruckner le 15 février, le pianiste Stéphane Lemelin au concert Grieg-Sibelius du 15 mars, les solistes Claudine Côté, Lyse Guérin, Desmond Byrne et l'OSM sous la direction d'Agnes Grossmann interpréteront le *Stabat Mater* de Verdi et Rossini le lundi 5 avril à l'église Saint-Jean-Baptiste.

On note également la tournée dans l'île de cette formation sous l'égide de Beethoven-Bruckner du 7 au 13 février, les matinées pour les jeunes écoliers les 14, 15 et 16 avril et des concerts populaires au Métro McGill à l'heure du midi au mois de mai, répétant ainsi l'heureuse expérience de l'année dernière.

Par ailleurs, l'orchestre de chambre I Musici de Montréal dirigé par Yuli Turovsky donnera son prochain concert à la salle Pierre-Mercure le jeudi 4 février avec la soliste Sylviane Deferne, pianiste d'origine suisse maintenant établie à Montréal. En mars, l'invitée de cette formation sera la pianiste Svetlana Navassardian, en avril le pianiste David Owen Norris et la saison se terminera par un recital du duo Turovsky le jeudi 20 mai.

À l'Opéra de Montréal, on l'a vu, *Lucia di Lammermoor* de Donizetti prendra l'affiche le 27 février et en



Jean-Pierre Rampal et le groupe Les violons du roy sont de la programmation des prochains mois à Montréal



Maisonnette le lundi 3 mai.

Quant au Ladies Morning Musical Club, il poursuit sa 101e saison en recevant à la salle Pollack Janis Taylor, mezzo-soprano le 31 janvier, le Quatuor à cordes Ysaïe le 21 février, le violoncelliste Heinrich Schiff le 14 mars, le Trio Penner-Pasquier-Pidoux le 4 avril, enfin la pianiste Angela Hewitt le 25 avril.

Parmi les autres événements musicaux qui devraient retenir notre attention, mentionnons la présentation à Québec du 17 au 20 février, ensuite à Montréal du 9 au 21 mars de *Fortuna ou le monde des Goliards*, poètes et musiciens des 12 et 13e siècles par l'Ensemble Anonymus; la venue à Montréal du pianiste Ivo Pogorelich au concert-gala du Festival international de piano le 22 mars, le concert classique du Nouvel Ensemble Moderne le 15 avril, la création d'une oeuvre de Denis Gougeon pour voix et quatuor selon un texte de Hélène Blais sous le titre *La Complainte de la passion* qu'interpréteront sa femme la soprano Marie-Danielle Parent et le Quatuor Morency à la salle Redpath le 13 mai.

Il y aura la Quinzaine du violoncelle en avril, du 18 au 23 mai le 20e anniversaire du Centre de musique canadienne souligné par des journées consacrées à la musique contemporaine, le Concours international de musique de Montréal dédié au chant du 26 mai au 9 juin.

Les inconditionnels de la soprano italienne Cecilia Bartoli pourront aller l'entendre à la salle Albert-Rousseau de Sainte-Foy le 7 février à titre d'invitée spéciale du 90e anniversaire de l'Orchestre symphonique de Québec.

Ce panorama musical des mois à venir n'est que partiellement exhaustif mais il donne une idée de la vitalité de la musique classique et contemporaine dans notre milieu, et comme à l'accoutumée nous continuerons de suivre ponctuellement par le biais de la chronique hebdomadaire les activités des autres organismes et groupes musicaux que, faute d'espace, nous n'avons pu mentionner ici.

Pour la meilleure programmation culturelle diffusée par la télévision de service public, le havre...

wcfe
CANAL 57
VIDÉOTRON 14
CF CABLE 27

Pour obtenir le guide complet de la programmation, faites-en la demande par écrit à l'adresse suivante:

Les amis canadiens du Canal 57
Boîte postale 776
Lacolle, Québec J0A 1J0

Le Théâtre de Quartier

DEPUIS 1975 DU THÉÂTRE POUR TOUS

3

3 SPECTACLES POUR 3 PUBLICS

Les petits orteils
Prix littéraire du Gouverneur général

4 à 8 ans
Le Pain de la Bouche
6 ans et plus
Au loup!
13 ans et plus

INFORMATIONS (514) 845-3338
Le Théâtre de Quartier, 3680, rue Jeanne-Mance, suite 328
Montréal (Québec) Canada H2X 2K5

Pro Musica reçoit, les Ladies aussi

Les deux excellents ensembles de Québec dirigés par Bernard Labadie, soit Les Violons du Roy de Québec et le Choeur Nouvelle-France célèbrent leur 10e anniversaire et ils seront les invités de Pro Musica le dimanche 21 mars à la salle Claude-Champagne. Ils présenteront la *Messe en si mineur* de Bach, avec la participation de six solistes.

Le 29 mars, à la salle Maisonnette cette fois, Pro Musica recevra le violoncelliste Steven Isserlis et le pianiste Rena Sharon dans un recital d'oeuvres de Schumann, Britten, Bloch et Mendelssohn. Au même endroit le 5 avril, ce sera au tour des pianistes Gabriel Tacchino et Bruno Rigatto.

Pour son concert boni du lundi 19 avril, la société PM offre aux mélomanes l'excellent Quatuor St. Lawrence, gagnant du Concours international de quatuors à cordes de Banff en 1992. Et cela dans l'atmosphère intimiste de l'église-Érskine and American. Et pour finir la saison régulière, le pianiste Marc-André Hamelin jouera Beethoven, Medtner et Rachmaninov à la salle

théâtre d'aujourd'hui
Direction artistique: Michelle Rossignol

une présentation
Les Arts du Maurier Ltée

LE CERF-VOLANT
de Pan Bouyoucas
mise en scène de Guy Beausoleil
du 5 au 28 février 1993

Emmanuel BILODEAU Jacques GODIN Dominique QUESNEL Michelle ROSSIGNOL Lionel VILLENEUVE

nt northern theatre

Représentations à 20h du mardi au samedi et à 15h le dimanche
Réservations: (514) 282-3900 3900, rue St-Denis, Montréal
Billets également disponibles à la Lorraine, 4559, rue Papineau et à la Nouvelle Compagnie Théâtrale, 4353, rue Ste-Catherine est

CORPS À CORPS
geste et parole
Avec ROGER LÉGER, PATRICIA PEREZ et HUY PHONG DOAN, spécialiste des arts martiaux appliqués au théâtre

VIOLONCELLE ET VOIX
parole et musique
Musique de CLAUDE LAMOTHE Avec PAULINE VAILLANCOURT et CLAUDE LAMOTHE

DU 19 JANVIER AU 6 FÉVRIER DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

RÉSERVATIONS: 521-4191

ESPACE LIBRE 1945 rue Fullum

11 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT

DIALOGUES
deux études théâtrales
TEXTES ET MISES EN SCÈNE JEAN-PIERRE RONFARD
ÉCLAIRAGE: SYLVIE MORISSETTE

LA TRILOGIE DES TABLES
LA BAIE DE NAPLES
EAU DE COLOGNE
LE CHANT DES SIGNES
Texte et mise en scène Joël DRAGUTIN
CREATION

18, 19, 20, 27 février à 20h30 et 21 février à 13h
EAU DE COLOGNE (en lecture) 21, 27 février à 16h
LE CHANT DES SIGNES 21, 24, 25, 26 février à 20h30 et 27 février à 13h

L'Espace libre est situé au 1945 rue Fullum (Métro Frontenac)
Pour informations et réservations: (514) 521-4191

le nouveau théâtre NTE expérimental

Disques classiques

Une journée de parutions québécoises

Carol Bergeron

PARMI LES NOUVEAUTÉS discographiques qui paraîtront aux étalages des magasins au cours des prochains mois, le mélomane devra faire un choix qui, plus souvent qu'autrement, aura été guidé par la publicité que l'on aura bien voulu déployer autour d'elles. Le disque est un produit, et qui le vend bien, c'est-à-dire en grande quantité, en fait son profit. Voilà sans doute pourquoi certaines oeuvres et certains interprètes, ce qu'on appelle les bons vendeurs, interviennent de locomotives alors que l'intérêt se trouve ailleurs, dans les wagons. Or, nombreux sont ceux qui éprouvent la sensation de pénétrer chez un disquaire comme dans une gare de triage où tous les wagons se ressemblent.

Classiques d'ici

L'éditeur montréalais Analekta, qui semble avoir le vent dans les voiles, cherche par tous les moyens à se rendre visible. Il produit tant qu'il peut en prenant soin d'assembler un train qui le mènera au cœur du marché international. Ainsi, dans sa série «international», qui lui sert de locomotive, place-t-il des produits dont la rentabilité servira à soutenir le reste du catalogue. Il ne s'en cache pas d'ailleurs; c'est à cela que serviront les disques de Sol (AN-2-7501) et de Richard Grégoire, l'auteur de la musique des *Filles de Caleb* — téléroman qui obtient un vif succès en France — et de *Shehauweh* (AN-2-8806), une autre série

télévisée qui devrait faire un tabac. Cela permet à la collection Analekta «archives» de poursuivre ses fouilles dans les trésors du passé. Après le pianofortiste John Newmark (AN-2-7901) et le premier volume de l'anthologie *Les grandes voix du Canada* (AN-2-7801), un second volume rappellera le souvenir du ténor ontarien Edward Johnson (AN-2-7802) qui terminait sa carrière à la direction du Metropolitan Opera de New-York. Publiée en mars, ce CD sera suivi, en avril, d'un autre (AN-2-7803) célébrant l'art de l'éminent ténor québécois Raoul Jobin.

C'est dans la collection Analekta «classics» que sont rassemblées les autres parutions. Après quelques tentatives avec l'Orchestre Symphonique de Kiev et le Toronto Symphony Orchestra, l'Orchestre Symphonique de Québec prendra la relève. Son nouveau directeur musical Pascal Verrot est allé naturellement puiser dans le répertoire français les oeuvres pour orchestre d'Albert Roussel (AN-2-9911, vol.1). Les pianistes duettistes Morel-Nemish lanceront également leur premier laser (AN-2-9251) consacré à des pages de Stravinsky et de Ravel (*La valse*) mises en relation avec la carrière de Serge Diaghilev.

Les autres interprètes font déjà partie de l'écurie Analekta. Les Petits Chanteurs du Mont-Royal annoncent un intéressant disque Poulenc (AN-2-9302). Le pianiste Dang Thai Son, qui a donné une poétique intégrale des *Nocturnes* de Chopin (AN-2-7701/2), propose, cette fois-ci, les *26 Préludes* et la *Barcarolle* du



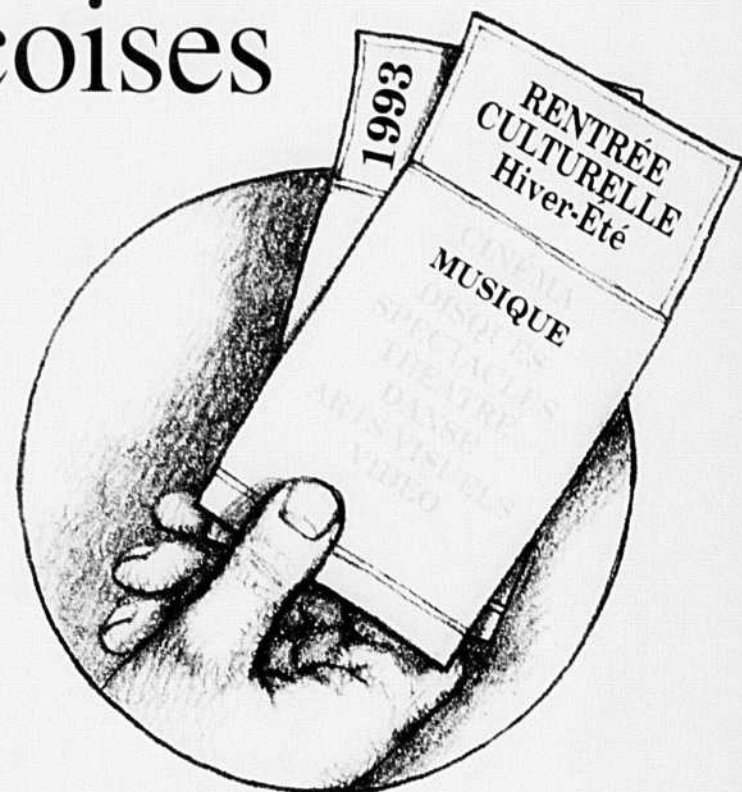
L'éminent ténor québécois Raoul Jobin.

maître romantique (AN-2-7703). Le guitariste Alvaro Pierri fait paraître deux CD contenant des oeuvres du compositeur brésilien Heitor Villa-Lobos (AN-2-8751) et de la musique espagnole (AN-2-8752). La violoniste Angèle Dubéault revient avec les 12 *Sonates* pour violon seul de Telemann (AN-2-8708) et le *Concerto pour violon et orchestre* d'Alexander Brodt (AN-2-9801). Ce disque réunit d'autres oeuvres du compositeur montréalais dont *L'Arabesque* pour violoncelle et orchestre interprétée par son fils Denis Brodt. Pour sa part, l'Ensemble Amati entreprend une intégrale des *Symphonies pour cordes* de Felix Mendelssohn (AN-2-9503, vol.1).

La jeune musique

Plus modestement, puisqu'elle occupe un créneau sûrement moins rentable, celui de l'électroacoustique, la maison Diffusion iMeDIA propose trois enregistrements: des musiques du Montréalais Serge Arcuri (IMED-9310) et *Tao* (une oeuvre en cinq parties) de la Belge Annette Vande Gorne (IMED-9311). Dans la collection «Sonar» qui a donné, avant Noël, *Ne blâmez jamais les bedouins*, un théâtre musical d'Alain Thibault (IMSO-9202), s'ajoute *Corazon road*, carnet de voyage sonore des Français Carole Rieussec et Jean-Christophe (IMSO-9301).

UMMUS, l'étiquette de la Faculté de Musique de l'Université de Montréal fait une fois encore appel au Nouvel Ensemble Moderne qui a gardé les meilleurs moments du Forum 91 destinés à la jeune musique d'aujourd'hui (UMM-306). *A tre violini* (UMM-304), mène l'auditeur dans les sonorités baroques des Gabrieli, Santana, Marini, Ucellini, Purcell, Schmelzer, Dornel, Boismortier, Telemann et Pachelbel, avec l'ensemble Da Sonar composé des violonistes Chantal Remillard, Christine Moran et Margaret Little, de Susie Napper (violoncelle et viole de gambe) et Réjean Poirrier (clavecin et orgue). Doberman-Yppan, éditeur de partitions et de disques de Québec, a confié aux pianistes Louise Bessette et Marc-André Hamelin des pages pour deux pianos et pour piano seul de Matton, Hétu, Prevost et, curiosité, de Marc-André Hamelin lui-même — il s'agit d'un *Prélude et fugue*.



La Société Nouvelle d'Enregistrement (SNE) a l'intention de sortir huit nouveaux CD. On retiendra d'abord le premier volume d'une anthologie de la jeune musique de Montréal; Serge Arcuri, Jean Lesage, Estelle Lemire, André Villeneuve, Marc Hyland, Serge Prevost et Isabelle Panneton sont interprètes par l'Ensemble Contemporain de Montréal qui dirige Veronique Lacroix (SNE-590) Puis, un hommage à Vichnegradski qui reprend le programme d'un concert récemment donné à la salle Pollack de l'Université McGill. De la musique microtonale du compositeur russe, de Serge Prevost et de Bruce Mather (SNE-589). Un premier disque du clarinetiste Jean-Guy Boisvert qui joue Stockhausen, Boucourechliev, Bruce Pennycook, Donald Stevens et Denis Gougeon (SNE-586).

Le Quatuor Claudel fait les deux *Quatuors* de Prokofiev (SNE-597). Dirigé par Frans Liessens, le Choeur en Liesse chante Auguste Liessens et Théodor Dubois (SNE-583), le soprano Agathe Martel et le pianiste Marc Bourdeau s'attardent aux *mélodies* de Debussy et Roussel (SNE-588) et enfin, les Petits Chan-

teurs du Mont-Royal s'en prennent à la chanson populaire québécoise (SNE-591).

Pendant que chez Chandos Louis Lortie poursuit son intégrale des *Sonates* de Beethoven, l'Ensemble I Musici de Montréal se tourne vers *Mozart et Salieri*, un *opéra de chambre* de Rimski-Korsakov, avec le ténor Vladimir Bogachov et la basse Nikita Storozhev (CHAN-9149).

Et bien entendu, il faudra surveiller attentivement les parutions London de l'Orchestre Symphonique de Montréal, notamment ces jours-ci puisqu'un coffret contenant les six *Symphonies parisiennes* de Haydn signalera les débuts discographiques de la Sinfonietta de Montréal, une phalange issue de l'OSM (London 436-739-2, deux CD). Plus tard, en avril, la même formation, toujours sous la conduite de Charles Dutoit, abordera Pergolesi et Alessandro Scarlatti, en compagnie de Cecilia Bartoli et June Anderson (London 436-209-2). Pour terminer, le tandem Dutoit/OSM reviendra à Bartok avec *Le mandarin merveilleux* op.19, le *Divertimento pour cordes* et *Deux portraits* op.5 (London 436-210-2).



L'Ensemble I Musici de Montréal se tourne vers *Mozart et Salieri*, un *opéra de chambre* de Rimski-Korsakov.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Les dimanches **STANDARD LIFE**

Charles Dutoit, chef
Artur Pizarro, piano



Dimanche 24 janvier, 14h30

LISZT: Tasso
MOZART: Concerto pour piano no 6, K. 238
RACHMANINOV: L'Île des Morts, opus 29
TCHAIKOVSKI: Roméo et Juliette

Co-commanditaire: **BILLETS: 7,75\$ 12,25\$ 16,50\$**



GRATUIT

LAIT présente **LES CAUSERIES OSM**
Mardi 26 et mercredi 27 janvier à 18h45
Hall central de la Place des Arts

En collaboration avec: **INVITÉS CETTE SEMAINE:**
 Edgar Fruitier **Cho-Liang Lin**
Place des Arts

MANQUEZ PAS LE MEILLEUR!

LES GRANDS CONCERTS
Charles Dutoit, chef
Cho-Liang Lin, violon

Mardi 26 et mercredi 27 janvier, 20h00

BERLIOZ: Ouverture «Le Roi Lear»
NIELSEN: Concerto pour violon, opus 33 (première à l'OSM)
TCHAIKOVSKI: Symphonie no 4, opus 36

Commanditaires: 26 janvier: 27 janvier:

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

LES CONCERTS GALA
Charles Dutoit, chef
Marc-André Hamelin, piano

Mardi 2 et mercredi 3 février, 20h00

SOIRÉE CHOSTAKOVITCH

CHOSTAKOVITCH: Hamlet, opus 32
CHOSTAKOVITCH: Concerto pour piano no 2, opus 102
CHOSTAKOVITCH: Symphonie no 5, opus 47

Commanditaires: 2 février: 3 février:

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

SALE WILFRID-PELLETIER
EN VENTE À L'OSM 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts en sus)

Au coeur de la vie culturelle québécoise

Union des Artistes

Siège social :
1290, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3J7
Téléphone : (514) 288-6682
Télocopieur : (514) 288-7150

L'hiver est chaud, le printemps sera tiède



La saison de danse qui commence bien se termine étrangement. Début de saison: le célèbre *Feld ballets* de New York, avec Darren Gibson, dépêché pour la première fois à Montréal. Fin de saison: hum...

Valérie Lehmann

Dépêchez-vous! Si vous ne sortez pas ce soir voir *Grand Hotel*, *The musical*, à la Place des Arts vous perdez l'unique chance d'assister à une comédie musicale américaine cette saison. Le genre léger divertissant ne figure pas au menu de ce printemps.

La fin de janvier vous invite à découvrir la danse moderne traditionnelle à travers le célèbre *Feld ballets* de New York, dépêché pour la première fois à Montréal, pour une rétrospective de 25 ans de créations chorégraphiques signées Eliot Feld, à grands renforts médiatiques. Les programmes des 28, 29 et 30 ne se ressemblent pas, aussi si vous désirez vous gorger de classicisme pour la saison et détestez sortir en février, achetez trois tickets. Pour plus d'aventure, prenez la *Tangente* qui vous emmène en cette fin janvier aux «Dances en Chantier 2». Trois jeunes chorégraphes s'essaient à la composition et proposent trois courtes œuvres allégoriques et narratives. A mi-chemin entre l'expérimental et le conventionnel, se situe le troisième «Volet Interprètes» de *Danse Cité*, en représentation à l'Agora de la Danse, jusqu'au 31. Les deux danseuses Lucie Boissinot et Jacqueline Lemieux ainsi que le danseur Marc Boivin y interprètent quatre chorégraphies contemporaines de Marie Chouinard, Tedd Robinson, Harold Rhéaume, Louise Bédard et Linda Rabin. Impossible de s'y ennuyer si vous aimez un peu, beaucoup la danse actuelle.

couvrir, du 11 au 13, les grands néo-classiques actuels. Les Grands ballets canadiens dansent pour l'occasion Van Manen, Christie, Duato et redansent Forsythe.

«Et bien chantez maintenant...»

Mars n'en finit plus de déchaîner la danse. Voyez plutôt. Cela commence par «Montréal Danse» qui présente James Kudelka à la salle Mercure du 4 au 6. Ensuite, le 9, le nouveau spectacle de Jean Pierre Perreault intitulé *Adieux*, très attendu par la communauté de danse montréalaise arrive à l'Agora, et s'y pose pour 18 jours. Le 17 exactement, l'Aberta ballet est à la salle Pierre Mercure. Du 25 au 27, Le Hubbard street Dance company se trouve à la Place des Arts. Et pendant tout ce temps, *Tangente* poursuit ses découvertes en danse alternative....

Entre la fin de mars et le début d'avril, se place Jocelyne Montpetit qui retourne à l'Agora jouer *Lettres à un homme russe*, un étrange spectacle à la fois aride et exhubérant, à voir si vous l'avez manqué lors du Find 1992.

En avril, ne te découvres pas d'un fil? Si, la danse ose. En guise de poisson d'avril, vous pourriez même offrir un ticket pour les Ballet national du Canada, présents à la salle des Arts jusqu'au 3. Du 10 au 25, le centre Saidye Bronfman inaugure un festival de solos et de duos, qui commence par un spectacle de Peggy Baker. Pour ce mois-ci marqué par un événement Portes ouvertes, *Tangente* invite une Torontoise, un New-yorkais, et réinvite Martine Chagnon, une ingénieuse comédienne gestuelle, à découvrir dans *La retenue*, si vous ne la connaissez déjà. Fin avril amène un autre retour d'un spectacle du FIND 1992, celui du chorégraphe canadien moderniste William Douglas, intitulé *We were warned*, à l'Agora.

En Mai, la danse se semble pas faire ce qu'il lui plaît, parce qu'elle se montre pauvre ou timide... Louise Bédard termine ses quelques représentations de *Quintette de femmes* au théâtre Lachapelle. A la Place des Arts, du 6 au 8, passent tranquillement les Grands ballets canadiens avec une chorégraphie de Balanchine, *La Somnambula*. Et fin mai, Sylvian Emarud joue *Terrains vagues* à l'Agora.

Rien de plus. Excepté «Tangente»... Il faut pousser jusqu'à juin pour revoir *Ex-Voto* du Carré des Lombes, dansé lors du Find 1992, et pour manger des yeux la Paul Taylor Dance company... La saison de danse qui commence bien se termine étrangement. Le printemps 1993 de la danse est bien tiède. Il en laissera plus d'un sur sa faim. Mais que dire que l'été qui promet d'être vide de toute danse?

Février se présente comme un moment de grâce inattendu pour la danse. Le «Mue danse» s'installe dès le 5 février et pour trois semaines dans les murs conjoints de l'espace *Tangente* et du Musée d'art contemporain. Pays bas, France, Etats Unis et Québec se partagent le plateau pour 6 performances exclusives alléchantes. Truus Bronk Horst, performeuse néerlandaise, joue *Back Bossom*, qui met en scène violence et tendresse. Grand magasin, une des rares compagnies françaises de performance, qui excelle dans l'humoristique au ton acide, monte *Une exposition de fer-blanc*... Melissa Fenley, chorégraphe new-yorkaise avant gardiste connue des Montréalais, danse *Objects of ceremony*. Et les quatre Québécois(es) Lynda Gaudreau, Harold Rhéaume, Irène Stamou et Suzanne Miller viennent dévoiler leurs dernières créations.

Plus placide mais tout aussi novatrice (on l'espère), à la Place des Arts, la série des «Nouveaux Européens» inaugurée à l'automne avec une chorégraphie astringente de William Forsythe, vous invite à dé-

les ateliers

TANGO

CABARET-TANGO

SOIRÉES DANSANTES

TOUS LES VENDREDIS ET SAMEDIS SOIRS À COMPTER DE 21 HEURES

COURS DE TANGO ARGENTIN
Cours de groupe ou privés, session régulière ou intensive

Informations 285-4848
4848 boul. St-Laurent, Montréal H2T 1R5

OPÉRA MCGILL

A Midsummer Night's Dream

de Benjamin Britten

Orchestre symphonique de McGill
Timothy Vernon, chef
François Racine, metteur en scène
André Barbe, Diane Coudée et Luc Prairie, créateurs

Les 27 et 30 mars, 1^{er} et 3 avril 1993 à 19 h 30
Salle Pollack, 555, rue Sherbrooke Ouest (Métro McGill)
Billets : 15 \$/10 \$ à la salle Pollack
Renseignements : 398-4547

ADIEUX

JEAN-PIERRE PERREAULT

DU 10 AU 28 MARS 1993 À L'AGORA DE LA DANSE

REPRÉSENTATIONS DU MERCREDI AU SAMEDI 20H
MATINÉES LES DIMANCHES 15H

UNE PRÉSENTATION DE JEAN-PIERRE PERREAULT EN COLLABORATION AVEC

Festival danse

L'AGORA DE LA DANSE
800, CHERRIERST
MÉTRO SHERBROOKE
(514) 525-1500

ADMISSION (514) 790-1245

PRO MUSICA

ABONNEZ-VOUS À UNE «MINI-SÉRIE»
4 concerts + 1 concert-prime Prix, taxes comprises:
parterre et corbeille 70 \$, balcon 50 \$.
Vous économisez 20% sur le prix des billets à l'unité.

Les Violons du Roy
La Chapelle Nouvelle-France
direction Bernard Labadie
Sop.: Henriette Schellenberg
Mezzo-Sop.: à venir
Ténor.: Benjamin Butterfield
Baryton.: Nathael Watson

Dimanche 21 mars 1993
Salle Claude-Champagne
La Messe en si mineur de J.S. Bach.
Co-production Pro Musica / Radio-Canada

Gabriel Tacchino
Bruno Rigutto, pianistes
Lundi 5 avril 1993
Salle Maisonneuve, PDA («Bouffe-Causerie» à 18 h 30)
Schubert, Bizet, Ravel.

Steven Isserlis, violoncelliste
Rena Sharon, pianiste
Lundi 29 mars 1993
Salle Maisonneuve, PDA («Bouffe-Causerie» à 18 h 30)
Schumann, Britten, Bloch, Mendelssohn.

Marc-André Hamelin pianiste
Lundi 3 mai 1993
Salle Maisonneuve, PDA («Bouffe-Causerie» à 18 h 30)
Beethoven, Mediner, Rachmaninoff.
Co-production Pro-Musica / Radio-Canada

Concert-prime
Le Quatuor St. Lawrence
Gagnant du Concours international de quatuors à cordes de Banff, 1992
Lundi 19 avril 1993 - Eglise Erskine and American

«Bouffe-Causerie» - Avant le concert, le public est invité pour 18 h 30 au Café de la Place, dont l'entrée est gratuite. On peut acheter sur place un casse-croûte froid en écoutant le musicologue Michel Duchesneau commenter les œuvres inscrites au programme.

POUR ABONNEMENT ET BILLET À L'UNITÉ: PRO MUSICA (845-0532)

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1,25 \$ (+ taxes)
sur tout billet de plus de 10 \$.

ARTS VISUELS et communication

Les passionnés pour le monde des arts, du cinéma et de la vidéo seront heureux d'apprendre l'existence d'un tout nouveau programme préuniversitaire en Arts aux couleurs résolument modernes:

ARTS VISUELS et communication
offert en primeur au Cégep André-Laurendeau.

Bien ancré dans la réalité culturelle contemporaine, ce nouveau programme comporte une initiation aux techniques actuelles en arts plastiques, photographie, cinéma et vidéo dans le cadre d'une pratique du processus créatif. À ce volet s'ajoute l'organisation structurée des arts visuels, telles la mise en marché de l'art et la coordination d'événements publics.

Une part importante des cours contribuera également à développer chez l'étudiant l'expression de son jugement artistique, par la connaissance de l'histoire de l'art, la maîtrise du discours critique et l'acquisition de méthodes d'analyse et de recherche appliquées.

La personnalité particulière du programme *Arts visuels et communication* en fait une excellente préparation à des études universitaires en arts, lettres, cinéma, journalisme ou communication.

Pour information: 364-3320 (poste 169)

CÉGEP ANDRÉ-LAURENDEAU
1111, rue Lapierre, LaSalle (Québec) H8N 2J4, métro Angrignon

Des oeuvres majeures sur petit écran

Daniel Carrière

DEPUIS hier et jusqu'au 14 mars, Le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) présente l'événement majeur de cet hiver en art vidéographique : la plus importante rétrospective à ce jour des oeuvres de Bill Viola. On se souvient de la troublante installation *The Sleepers* exposée l'an dernier dans le cadre de «Pour la suite du monde», au MACM. Six installations et une sélection de vidéos, réalisés entre 1970 et aujourd'hui, constituent cette exposition qui rend hommage à l'un des plus importants vidéastes américains de sa génération.

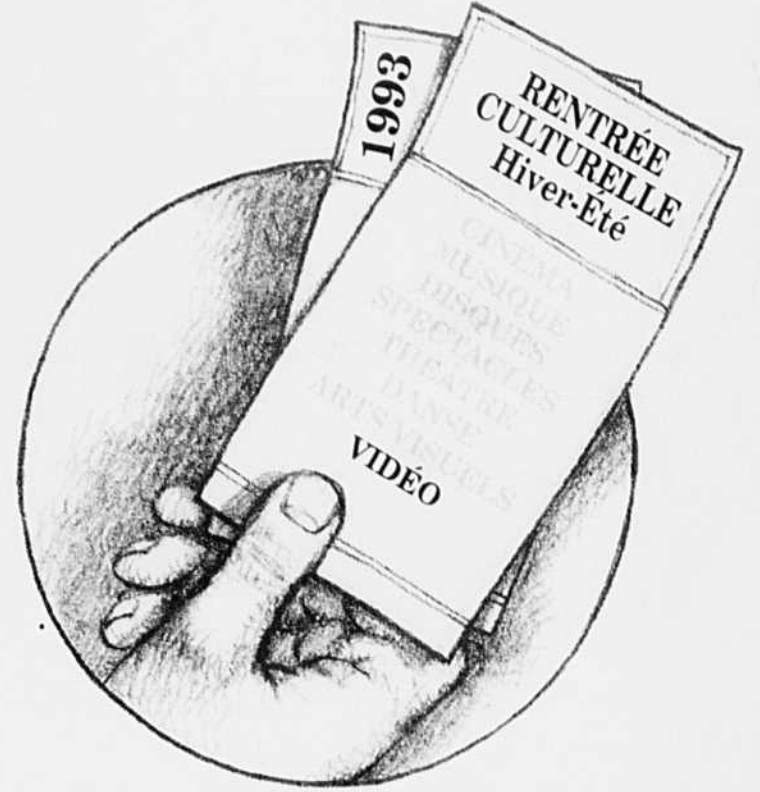
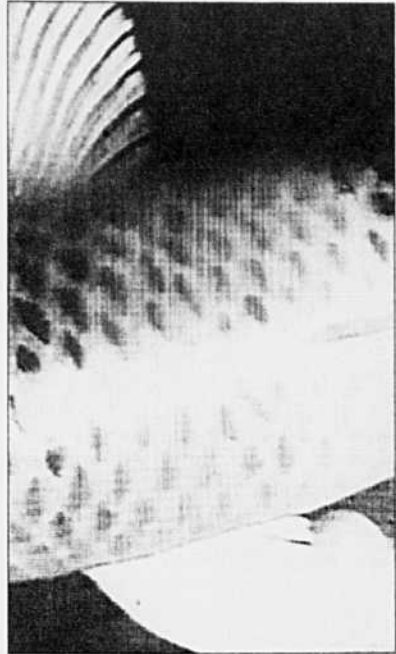
Quelques expositions en cours valent encore le déplacement. En premier lieu, *Impression débâcle*, la très belle installation de Michèle Wagant, présentée au MACM jusqu'au 31 janvier. On en profitera pour visionner l'entrevue que l'artiste accordait à Gilles Godmer, conservateur de l'exposition, présentée en projection continue dans un espace aménagé à cet effet. Jusqu'au 7 février, la galerie Verticale de Laval présente une exposition de peintures et de vidéos de Mario Côté, intitulée *Ni trop loin, ni trop près*. Mario Côté remportait l'an dernier le prix du meilleur vidéo aux Rendez-vous du cinéma québécois. Demain, Mona Hakim donnera une conférence sur cette exposition. A la galerie Articule, jusqu'au 7 février, Nelson Henricks, un vidéaste de l'ouest canadien qui vit maintenant à Montréal, présente une installation et des vidéos regroupés sous le titre *Murderer's Song*. Nelson Henricks fera une performance, le 6 février. Enfin, jusqu'au 14 février, la galerie Oboro expose *Images qui boitent*, deux installations et trois vidéos de Luc Bourdon, présentés en hommage au critique de cinéma et de télévision Serge Daney, décédé l'été dernier.

Le 9 février, Le Vidéographe présente enfin, dans le cadre des «Rendez-vous du cinéma québécois», après Monthéliard et Blois, le documentaire *Vidéographe vu et par*, que René Roberge a réalisé pour souligner, cette année, le 20e anniversaire d'incorporation du doyen des centres d'accès à la culture vidéographique.

Dès le 16 février, et jusqu'à l'été, le MACM renouvelle sa programmation de vidéogrammes appartenant à sa collection, présentée à la salle vidéo. On pourra y visionner *Shut The Fuck Up*, une critique mordante de notre système qui valorise le vedettariat, réalisée par le groupe multidisciplinaire General Idea, constitué de AA Bronson, Felix Partz et Jorge Zontal; *Unbashed Heroic*, des artistes de Toronto Randy et Benicci, réalisé en 1982 à partir d'une performance, et *Telling Tales*, d'Elizabeth Chitty, datant de 1979, une oeuvre axée sur la recherche d'identité.

Du 20 février au 20 mars, la galerie Oboro propose une imposante installation pour 16 écrans du vidéaste de Vancouver Mike Macdonald, intitulée *Secret Flowers / Fleurs secrètes*, dont on dit beaucoup de bien.

Le 4 mars, le Groupe Intervention Vidéo (G.I.V.) présente la bande très attendue *Attraper la ressemblance* de Hugette Miron et Gabrielle Schloesser, *L'Abominable microbe*, de Diane O'Bomsawin, et *L'Étrangère*, de Petunia Alves et Nazly Mulford. Par ailleurs, les 9, 10, 23 et 24 mars, le G.I.V. (bien connu pour ses prises de position féministes) présente 4 soirées thématiques, à la Maison de la culture Mercier. La première portera



Des oeuvres de Bill Viola (à gauche), de Luc Bourdon et François Girard et du Groupe Intervention Vidéo, des créateurs dont on appréciera de nouvelles productions bientôt.



sur l'expérimentation, la deuxième sur les femmes et la politique, la troisième sur la famille monoparentale et le logement, et la dernière sur les femmes et la violence. A noter que les vidéastes sollicités pour animer ces soirées sont Eve Lamont, Johanne Fréchette, Diane Turcotte, Nancy Marcotte, Sylvia Roy, Diane Poitras et Holie Levine.

En avril, le Vidéographe s'associe avec la galerie Oboro pour lancer une vingtaine de leurs nouvelles acquisitions, tirées du répertoire du collectif français Heure exquise, un important distributeur de vidéos européens. Au programme, et enfin disponible à Montréal, les oeuvres de vidéastes tels Dominique Belloir, Jean-Paul Fargier et Robert Cahen, pour ne nommer que ceux-là. A surveiller.

Du 4 au 9 mai, la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal présente, en reprise, l'installation vidéo de Sylvie Madore, intitulée *La Femme uranium*, et du 6 mai au 14 juin, la galerie Articule présente une rétrospective des vidéos de David Askevold, un artiste vivant et travaillant en Nouvelle-Ecosse.

Mentionnons en terminant que la galerie Optica présentera dans sa salle polyvalente, du 5 mai au 14 juin, des vidéos de l'artiste new-yorkaise Chris Kraus, présentés à l'occasion du colloque Antonin Artaud, qui se tiendra à l'Université du Québec à Montréal.

Concerts de musique de chambre Allegria

Quintette
flûte Robert Langevin
hautbois Theodore Baskin
clarinette André Molsan
basson Bruce Bower
cor David Griffin

Oeuvres de Villa Lobos, Ravel et Schönberg

jeudi, 28 janvier 1993, 20 h, Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

Ce concert est présenté grâce à une subvention spéciale du «Music Performance Trust Funds» obtenue par la Guilde des Musiciens du Québec.

L'ENSEMBLE

ARION

«L'air nouveau d'instruments anciens»

Saison 1992-1993

Présente

MAX VAN EGMOND

baryton

OEUVRES DE BACH, ET DE HANDEL

Le vendredi 29 et le samedi 30 janvier 1992 à 20 h

Un siège réservé pour seulement 185 (Ainé-e et étudiant-e : 125)

à la salle Redpath de l'université McGill 3461, rue McTavish (métro Peel)

Pour réservations

Billetterie Articulée : 844-2172

UN BON SPECTACLE EN RÉPÉTITION UN AUTRE!

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

Arts de la Scène

HIVER/PRINTEMPS '93

Du 1 ^{er} au 7 février	SEMAINE DU CINÉMA JUIF
11 février	LOVE LETTERS <small>Source: benoit un produit du Centre, de A.R. Gurney. Avec Len Cariou et Sara Botsford. Mise en scène de Andrés Haussmann.</small>
Du 14 au 21 février	FESTIVAL DE MARIONNETTES <small>Avec THEATRE SANS FIL, THEATRE BISCUIT et THEATRE DE L'OEIL.</small>
Du 4 au 28 mars	Le Groupe Unique en association avec le Centre Saidye Bronfman présente Ron Lea, <i>Allegria Filton</i> et Gordon Masten dans <i>DEATH AND THE MAIDEN</i> <small>Lauréat d'un prix Tony, de Ariel Dorfman. Mise en scène de Andrés Haussmann. Un suspense psychologique et une réflexion puissante sur la dictature et ses effets sur les individus et les communautés.</small>
Du 10 au 20 avril	FESTIVAL DE DANSE <small>(à confirmer)</small>
Du 24 avril au 23 mai	Bulldog Productions en collaboration avec le Centre Saidye Bronfman présente <i>M. BUTTERFLY</i> <small>Lauréat d'un prix Tony, de David Henry Hwang. Mise en scène de Alexander Haussner. Un tour de force dramatique dans lequel sont exposés stéréotypes raciaux et rapports entre les sexes... jusqu'au patoisisme de l'illusion.</small>

Güichet : 739-7944 CENTRE SAIDYE BRONFMAN, 5170, chemin de la Côte Ste-Catherine

Les Arts du Maurier Ltée DU CAFÉ DE LA PLACE

présentent

du 27 janvier au 13 mars

Une production de la Société de la Place des Arts de Montréal

Andrée Lachapelle Albert Millaire

dans

Célimène et le Cardinal

de Jacques Rampal

Mise en scène de Michèle Magny

Scénographie de François Laplante
Éclairages de Michel Beaulieu • Bande sonore de Richard Soly
Du mardi au vendredi à 20 h, samedi 16 h 30 et 21 h.

Métiers de la scène
Venez rencontrer les artistes et les artisans
Théâtre du Café de la Place
le 2 février à midi
Billet: \$5 285-4253

Théâtre du Café de la Place Place des Arts

Réservations téléphoniques : 514 842 2112. Frais de service.

Redevance de 1,25 \$ (+ taxes) sur tout billet de plus de 10 \$.

mue-danse

[Du 5 au 25 février 1993]

Événement international présenté par Tangente et le Musée d'art contemporain de Montréal.

La 3^e édition de MUE-DANSE met en relief les transformations et mutations de la nouvelle danse vers les arts visuels et l'art de la performance, et présente les toutes dernières créations d'artistes d'ici, des États-Unis, de la France et des Pays-Bas.

5, 6, 7 février Espace Tangente, 20 h 30	16, 17, 18 février Musée d'art contemporain, 20 h 00
LYNDA GAUDREAU [Québec] <i>Étude de 100</i> : Nouvelle chorégraphie de Lynda Gaudreau pour une femme seule. Une performance troublante.	MOLISSA FENLEY [États-Unis] <i>Objects of Ceremony</i> : Dernière création de Molissa Fenley que le New York Times décrit comme « une sculpture vivante ».
HAROLD RHÉAUME [Québec] <i>Ivre</i> : Un homme et une femme, survivants d'un monde insensé, s'accrochent à leur seul espoir... l'instinct. <i>Chambre</i> : solo pour homme suspendu entre le désir et le désespoir face à sa solitude.	19, 20, 21 février Espace Tangente, 20 h 30
9, 10, 11 février Musée d'art contemporain, 20 h 00	IRÈNE STAMOU avec JENNIFER MACKLEM [Québec] <i>La Couleur de ma langue</i> : Création pour femme seule. Mosaïque de diverses racines culturelles, émotions d'ailleurs et d'ici.
12, 13, 14 février Espace Tangente, 20 h 30	LES PRODUCTIONS A REBOURS [Québec] <i>Le Taïx</i> : Œuvre vidéo sous forme de récit dansant. Quatre danseurs nous transportent à la limite du rêve.
5, 6, 7 février Espace Tangente, 20 h 30	23, 24, 25 février Musée d'art contemporain, 20 h 00
TRUUS BRONKHORST [Pays-Bas] <i>Black Blossom</i> : Première à Montréal de Truus Bronkhorst et d'une œuvre pour 4 danseurs. Jeu de violence et de tendresse, combat et séduction.	GRAND MAGASIN [France] <i>Une exposition de fer-blanc</i> : Première canadienne d'une œuvre-spectacle. Pascale Murtin et François Hiffler jonglent avec les mots et une multitude d'objets hétéroclites.

[Billets]
15 \$ (ADULTES)
12 \$ (ÉTUDIANTS/AÎNÉS)
40 \$ (CARTE « D'ANSOPHILE » - CHOIX DE 4 SPECTACLES) (DISPONIBLE À TANGENTE ET AU MUSÉE)

[Réservations]
847-6212 (MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN)
525-1500 (ESPACE TANGENTE)
790-1245 (RESEAU ADMISSION)

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL [Tangente]

Petite rentrée deviendra grande

Pascale Pontoreau

MONTREAL VIT SON HIVER comme les marmottes : en hibernation. Et ce n'est pas le peu de spectacles prévus pour la rentrée qui me contrediront. Mais, après l'hiver vient le printemps, et les spectacles, comme les outardes viendront retrouver la métropole... soyons patients!

Pour nous aider, Suzanne Vega viendra réchauffer le Spectrum le 1er février, bientôt suivie, toujours rue Sainte-Catherine, les 5 et 6 du mois par les cordonniers de La Bottine souriante qui récidivent comme dans le temps des fêtes, et c'est tant mieux! Ce qui laissera une chance à certains d'apprécier pour la dernière fois Richard Séguin qui ne s'offre rien de moins que la salle Wilfried-Pelletier, le 5, pour clôturer sa tournée «Aux portes du matin» avant de partir conquérir les zeuropes.

Précédé, le 25 janvier par Emerson, Lake and Palmer, Jean-Pierre Ferland a préféré quant à lui, pour ses supplémentaires, pousser la chansonnette dans l'ancre confortable du théâtre Saint-Denis les 5, 6, 12 et 13 février. Toujours à partir du 5 et pour tout le mois de février, Dan Bigras ira exhiber sa camisole dans tous les bouges de banlieue et, de Sainte-Thérèse à Valleyfield aucun n'y échappera.

Le 8 février, le groupe Extreme tiendra lui-aussi le Saint-Denis en haleine, avant de céder la place, le 17 à Marie Carmen, son aigle, ses cheveux et sa robe noirs.

L'humour toujours l'humour

À Montréal, l'humour n'est jamais en reste et les supplémentaires se multiplient — une valeur sûre est une valeur sûre! — celle de Broue (peut-on encore parler de supplémentaire?) du 2 au 6 et du 9 au 13 mars au théâtre Olympia, celle de Stéphane «madame Jigger» Rousseau du 23 au 28 février, et celle de Jean-Guy Moreau les 19 et 20



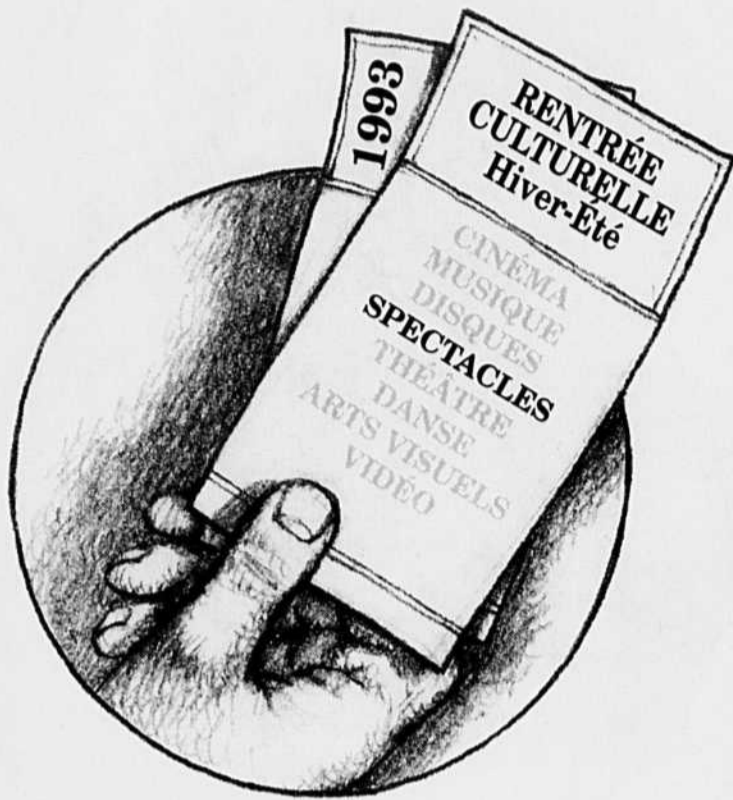
La valeur sûre par excellence en matière d'humour, Broue, se dirige tranquillement vers sa 2000e représentation.

février, toujours à l'Olympia. Pierre Légraré ira lancer son humour philosophique et solitaire dans «Légraré 2» que les habitants de Québec ont pu apprécier avant Noël, le 3 février au Club Soda. Yvon Deschamps quant à lui, renouvellera son spectacle du côté de la Place des arts du 31 mars au 3 avril prochain avant de courir la galipote en région.

Pour ceux qui aiment aller apprécier des spectacles au hasard, onze moins tibétains devraient pour le moins étonner à partir du mois de mars dans le cadre des fêtes soulignant les 20 ans du Club Aventure; et l'on signale aussi la venue, le 4 février au Club Soda, de Moxxy Fruvous qui a fait la première partie de



Une autre valeur sûre qui roule sa bosse depuis belle lurette, Jean-Guy Moreau, sera à l'Olympia les 19 et 20 février.



MUSIQUE en tête

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

25 JANVIER

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONT-ROYAL
Direction : Jacques Faubert
Nathalie Paulin, soprano et Daniel Taylor, haute-contre, gagnants du concours 1992 OSMR
Mozart - Bach - Händel : The Water Music
Lundi 25 janvier, 20h, Église Unie de Mont-Royal
Billets 20\$, 16\$, 12\$. Renseignements : 735-9578

27-28 29-30

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL
Événement exceptionnel : **Jordi Savall**
JORDI SAVALL dirige l'orchestre du Studio : Danses à écouter Suite inédite de Dumanoir, Alcione de Marais, Les Indes galantes de Rameau
Mercredi 27 janvier, 20h, Église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement, Montréal en coproduction avec SRC/Radio-Réseau FM Stéréo et le précieux soutien des Arts du Maurier Ltée

Récital Jordi Savall : Suites pour viole de gambe de Marin Marais
Au continuo : Sylvain Bergeron, Margaret Little, Réjean Poirier
Les 28 et 29 janvier, 20h, Église Unie Erskine and American, Montréal
Le 30 janvier, Auditorium Maxwell-Cummings (Musée des beaux-arts) coproduction SMAM/Musée des beaux-arts de Montréal
Informations / réservations: 843-4007

Association des organismes musicaux du Québec

EN COLLABORATION AVEC **LE DEVOIR** ET **COOPÉRATIVE "LES NUAGES"**

MSA STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

direction artistique: Christopher Jackson 19e saison - 1992-1993

**Vous avez aimé le film "Tous les matins du monde"?
Jordi Savall, l'interprète de ce film,
est à Montréal pour 4 soirs seulement!**

Jordi Savall dirige l'orchestre du Studio: Danses à écouter
Suite inédite de Dumanoir, Alcione de Marais, Les Indes galantes de Rameau
le 27 janvier 1993 à 20h00
Église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement, 500 av. Mont-Royal est
billets: 22\$ (rég.) 16\$ (ét./65+) Les Arts du Maurier Ltée SRC Réseau FM Stéréo

Récital Jordi Savall: Suites pour viole de gambe de Marin Marais
Musique de "Tous les matins du monde"
au continuo: Sylvain Bergeron, Margaret Little et Réjean Poirier
les 28 et 29 janvier 1993 à 20h00
Église unie Erskine and American, 1339 Sherbrooke ouest (angle du Musée)
prix unique: 25\$ (places réservées) AIR FRANCE

le 30 janvier 1993 à 20h00 **COMPLÈT - 30 janvier** Musée des beaux-arts de Montréal
Auditorium Maxwell-Cummings, 1379 Sherbrooke ouest MUSEE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
billets en vente chez: Archambault, Lettre-Son*, (* frais de 75c par billet)
Informations/réservations: 843-4007

C E L L E - L A

MISE EN SCÈNE: LOUISE LAPRADE AVEC ISABELLE MIQUELON, MARC LEGAULT, JEAN-FRANÇOIS PICHETTE

DANIS

DU 12 JAN. AU 13 FÉV. 1993 • 50/66, RUE CLARK, RESERVATIONS 271-5381 OU RÉSEAU ADMISSION 790-1245

BWB

Le lundi 15 février 1993 à 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Brahms
Ouverture tragique, op. 81

Mahler
Lieder (Le Cor magique)

Bruckner
Symphonie n° 4 en mi bémol majeur, «Romantique»

Chef d'orchestre: **Agnès Grossmann**
Soliste: **Gino Quilico**, baryton

Une présence

Une invitation de: **ORCHESTRE METROPOLITAIN**

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Reservations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Redevance de 1,25 \$ (+ taxes) sur tout billet de plus de 10 \$.

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

Lemire

AU THÉÂTRE ST-DENIS
Dès le 2 mars

Théâtre St-Denis
1594 rue St-Denis
Renseignements: 849-4211

Billets en vente aux comptoirs
TICKETMASTER
Théâtre St-Denis 12h à 21h

Achats par carte de crédit: 790-1111

journal montreal

La récession frappe mou dans les sillons

Pascale Pontoreau

L'industrie du disque a beau être mal en point — baisse des ventes, récession et morosité générale ne suscitant pas une euphorie du marché — chaque rentrée voit son lot de microsillons arriver sur les tablettes. Et comme chaque année, on y retrouve des gros canons, des vieux routiers et des blanc-becs à peine sortis des presses.

Les Français d'abord

Au registre «J'me voyais déjà en haut de l'affiche...», la nouvelle coqueluche française débarque sur le marché québécois via Sony. Il a quatre ans, bientôt cinq, et beugle — c'est de son âge! — sur fond de disco. Il s'appelle Jordy, ses parents lui promettent un avenir brillant et il a déjà vendu 500 000 45 t, et 200 000 albums... La récession française n'est pas seulement économique!

Heureusement, l'Hexagone ne nous confinerait pas dans la médiocrité et l'on compte grandement sur la sortie d'un nouveau Julien Clerc. *Utile* sur étiquette Disques Doubles qui a retrouvé pour l'occasion son parolier Étienne Roda-Gil. Sur la même étiquette, Liane Foly qui a tant séduit les Montréalais, entend lancer son troisième bébé. Et Michel Jonasz (Warner) ne devrait pas tarder à commettre un nouvel album. Cette riche sélection jazzie ne devrait pas faire oublier un éventuel Paul Personne (Polygram), digne frère de Charlélie Couture, et un Père Ubu (Polygram) qui se pointe le nez.

Les Français nous gâtent avec les multiples coffrets qu'ils nous font parvenir. Pas moins de neuf disques compacts pour Bashung, huit pour Serge Reggiani qui présentera chansons et textes récités, douze pour Barbara, moitié moins pour Juliette Gréco, et quatre petits derniers pour Jane Birkin. Le tout à des prix modiques puisque ces compilations sortiront chez Polygram dans leur copie domestique pour la plus grande joie des portefeuilles!

Les Européens — et ils le sont tous depuis peu — reviennent sous de nouveaux atours. Paolo Conte (Warner) enchantera encore de son italien natal, comme son compatriote Zucchero (Polygram) qui fait voler les hit-parade de son pays en éclat. Puis ce sera au tour des Belges et langoureux Vaya Con Dios (BMG) de produire un nouvel album.

Lent démarrage

La rentrée québécoise démarre tranquillement avec la sortie d'un

album de Laurence Jalbert (Audiogram) et de Mario Pelchat (Sony).

Oliver Jones devrait suivre sous peu, accompagné par le Montreal Jubilation Gospel Choir, tous deux chez Justin Time. On parle dans les chaumières d'un éventuel Jean LeLoup... qu'on se le dise! Quant à Ginette Reno, elle penserait à enregistrer en public. L'émotion traverserait-elle les sillons?

Les p'tits jeunes ne perdent rien pour attendre et les Co-Locs (BMG), les Gogh Van Go (Audiogram) et autres Rude Luck (Trafic) se sont donnés le mot pour sortir leur premier disque dans les prochains mois. Plusieurs albums anglophones sont aussi attendus, tels celui de Bourbon Gauthier qui enregistre actuellement à Nashville, celui de 6 A.M. et celui de Hart Rouge.

Pour les fervents auditeurs de sono mondiale, seront à écouter le prochain Touré Kunda *Sili Beto* en wolof dans le texte, et le nouvel album toujours chez Trafic de l'Haïtienne Emeline Michel. Peut-être quelques trouvailles aussi du côté du Reggae Sunsplash Live (MCA) qui devrait redorer le blason jamais dans les chaumières. Et puis vous pouvez toujours essayer le dernier Boukman Ekspéryans *alou Danjère* à peine sorti chez Mango et qui ne peut faire que du bien par où il passe.

De «gros» noms

Bien sûr, le rock'n roll ne se laisse pas abattre par l'adversité et les vedettes anglophones se battent au portillon. À commencer par Sting



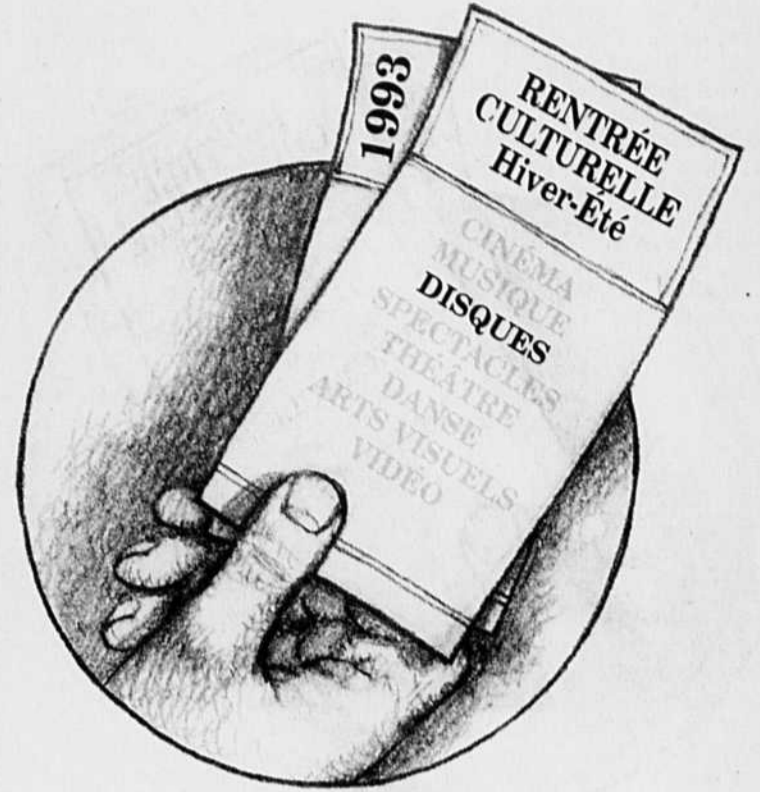
PHOTO ARCHIVES

Le prochain album de Tom Waite risque d'être d'un style décapant.

qui ouvre les festivités chez Island avec son *The Summoner's Tales*. Mick Jagger sortira quant à lui un album très attendu chez Warner, ce n'est pas tous les jours que l'arrière garde prouve qu'elle a encore du talent. Histoire de ne pas jouer les troubles fêtes, Paul McCartney devrait se laisser aller à un nouveau petit intitulé *Off The Ground* (Capi-

tol), juste histoire de ne pas perdre la main. Jusqu'à David Bowie qui traînera encore ses guêtres dans les studios d'enregistrement.

Dans un style plus décapant, le prochain Tom Waits (Rhino) ne doit pas être mis sur la touche, pas plus que le futur Lenny Kravitz qui doit se remettre de son labeur aux côtés de la pulpeuse Vanessa Paradis, ou le prochain Elvis Costello. Et si ça ne suffit pas, apprenez que Rickie Lee Jones (MCA), J.J. Cale et son *Number 10* (BMG) et Buckwheat Zydeco (Island) sont loin d'être dépassés par les événements puisqu'eux aussi sortiront de nouveaux albums au cours des six prochains mois. Jusqu'à Emerson Lake and Palmer, Bob Geldorf et James



Brown qui se remettent à endisquer... c'est dire!

Pour ceux qui préfèrent la variété, The The, Duran Duran, Paul Young, Terence Trent d'Arby et Bananarama seront au rendez-vous sur toutes les ondes près de chez vous. Ils ne devront pourtant pas altérer l'image du prochain Ray Lyell (Island) ou du futur Lyle Lovett (MCA) dont le spectacle au Spectrum a littéralement bouleversé

l'auditoire. Enfin, si Run D.M.C. ne vous fait pas bouger, si Chris Isaack ne vous fait pas vibrer, Madonna vous hérissera le poil sur la bande sonore de *Body Of Evidence* et *The Pursuit of The Happiness* vous laissez de marbre, vous vous pâmerez peut-être sur le nouvel album de Spike Jones sur étiquette Rhino consacré à l'enregistrement de ses émissions de radio. Un must!



Bashung lancera un coffret de pas moins de neuf disques compacts.

Cours de violon

H R A T C H I A **S E V A D J I A N**

Diplômé des célèbres conservatoires de musique de Leningrad et de Moscou, directeur artistique de l'Association québécoise des jeunes violonistes, Maître Sevadjan enseigne la méthode classique ainsi que la méthode Suzuki.

Ses élèves font la preuve de la valeur unique de son enseignement.

Cours d'éveil à la musique
Cours de théorie et de solfège
Enfants: 3 ans et plus
Adultes: Sans limite d'âge

Tél.: 335-1798

"CONCERT GALA"

KAREN KAIN, prima ballerina
SERGE LAVOIE, premier danseur
JANE COOP, piano

ORCHESTRE DE CHAMBRE MCGILL
Chef d'orchestre: **ALEXANDER BROTT**

LUNDI, 8 FÉVRIER 1993, 20 H
Mozart, Mendelssohn, Shostakovich
"Le Cygne" de Saint-Saëns

à la mémoire de Rudolph Nureyev

Billets: 20 \$ - 25 \$ - 30 \$
en vente dès maintenant

Les Arts du Maurier Liée

Reservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 1,25\$ (+ taxes)
sur tout billet de plus de 10\$.

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Québec à protéger

Un site historique et géographique unique au monde est menacé, le Vieux-Québec. On permet la construction d'édifices massifs sur les quais du Vieux-Port-de-Québec. Ces édifices s'interposent entre l'ensemble architectural bicentenaire et le fleuve. Pour se protéger, Québec a besoin d'une zone tampon tel que le préconise l'UNESCO.

S.V.P. adressez-nous une lettre d'appui requérant la définition d'une zone tampon. Merci.

Les citoyens de Québec
Protecteurs du Patrimoine
25, rue des Remparts
Vieux-Québec (Québec) G1R 3R4
Télécopieur: (418) 681-0859

nt northern theatre

PRÉSENTE LA SAISON 1992-1993

Sylviane Deferne, piano

Corelli: *Concerto grosso, op. 6, no 4*
Stravinsky: *Concerto en ré*
Chopin: *Andante spianato et Grande Polonaise op. 22*
Fauré: *Ballade pour piano et orchestre op. 19*
Dohnanyi: *Sérénade op. 10*

Judi 4 février 1993, 20h00

Salle Pierre-Mercure
300, de Maisonneuve Est
(Métro Berri-UQAM)

directeur artistique
YULI TUROVSKY

Billetterie: 987-6919 **Radio Québec**

FERLAND

Vraiment quelqu'un de différent; j'ai appris à le connaître ce soir sur scène

Caroline Poirier, Sorel
Son humour et son intensité m'ont étonné
Louis choquette, Montréal
J'ai beaucoup aimé l'artiste mais encore plus l'homme
Benoît Clément, Montréal
Le dialogue entre ses chansons: génial!
France Gélinas, Sorel
Du grand Ferland ce soir
Rachel Blanchette, Longueuil

TRIOMPHE AU TNM
COMPLET AU SPECTRUM
2^{ÈME} SUPPLÉMENTAIRE AU THÉÂTRE ST-DENIS 2
5-6-12-13 FÉVRIER 1993

Théâtre St-Denis 2
1594 rue St-Denis
Renseignements: 849-4211

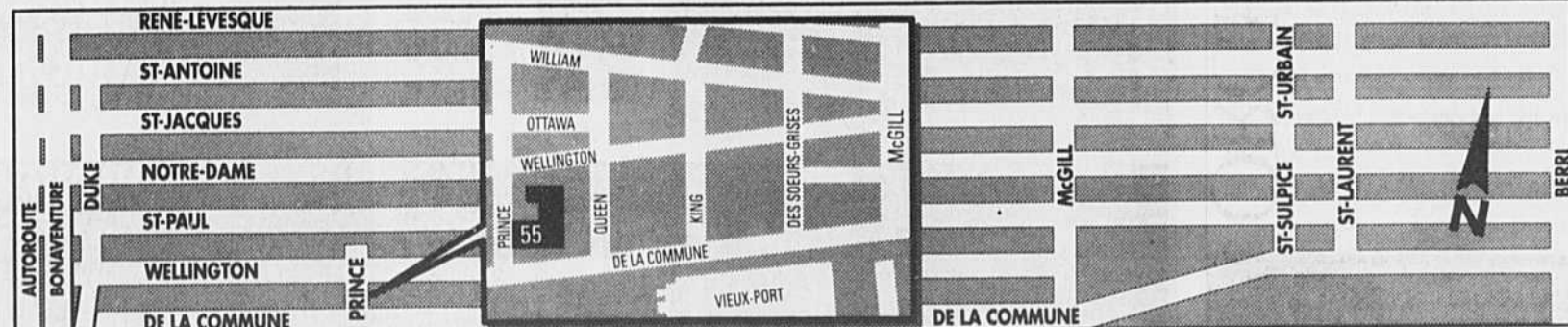
PRODUCTIONS CHALLENGE

Billets en vente aux comptoirs

À VOIR ABSOLUMENT

Michel Tétrault Art International

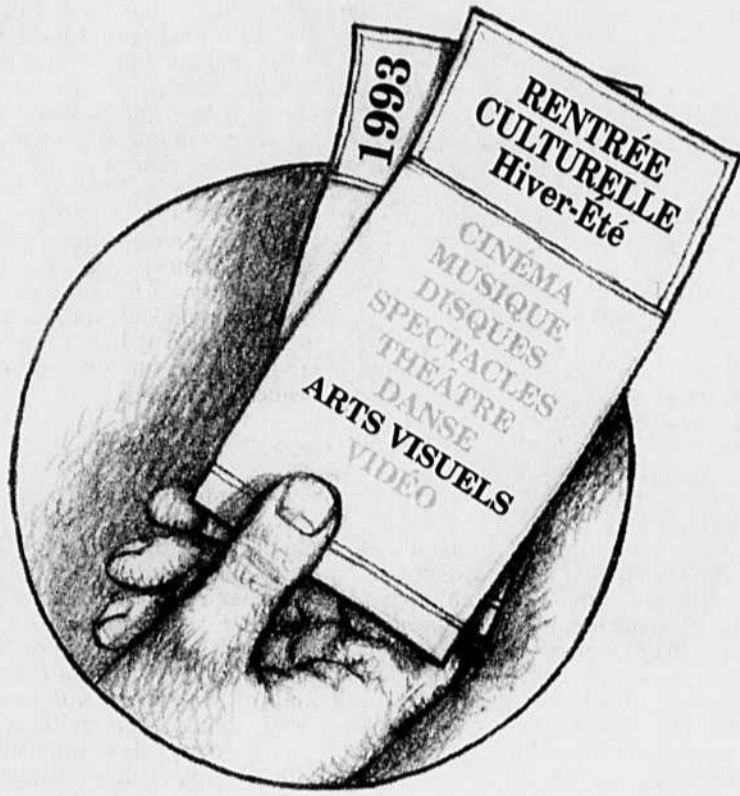
Autobus: 26, 61, 168, Stationnement gratuit



Maintenant ouvert
55, rue Prince
Montréal (Québec)
H3C 2M7
Tél.: (514) 878-ARTS
Télec.: (514) 878-8078

De Montréal à Québec et en province,

Marie-Michèle Cron



LES GALERIES MONTRÉALaises débordent d'activités. D'abord avec *Eat me, Drink me, Love me*. Un titre prophétique pour ce projet présenté par Martha Fleming et Lyne Lapointe au New Museum of Contemporary Art de New York en 1989. Puisque la montagne ne vient pas à nous, allons à la montagne. L'adaptation montréalaise de ces œuvres *in situ* traitant, entre autres, de la redécouverte d'un lieu de plaisir pour les femmes, sera dévoilée dans l'espace déniché au 1er étage par Jean-Claude Rochefort.

Dans la galerie même, Bill Burns exposera un assemblage de photos critiquant les efforts que la société déploie pour soulager la douleur (30 janv.-27 février). Et puis ce sera le retour attendu d'un artiste qui a l'ouïe très fine: Raymond Gervais (6 mars-3 avril) et de Trevor Gould (10 avril-8 mai). Chez René Blouin, venez en couple, munis de gants blancs (on vous en fournira aussi sur place) car la manipulation des textes-photos de Tim Clark doit se faire minutieusement. Jana Sterbak, quant à elle, présentera une pièce déjà exposée à Seattle et Paris: *Shrinking Lenin*, un gant posé sur un texte sous verre (11 fév.-27 mars). Puis, en parallèle, Geneviève Cadieux que l'on retrouvera au Musée d'art contemporain du 1er avril au 30 mai prochain, exposera du 3 avril au 15 mai.

Chez Brenda Wallace (23 janv.-6 mars), soulignons la démarche de la féministe Mary Scott, dont les peintures sur soie éclaboussées de couleurs éclatantes, viennent pointer du doigt les théories psychanalytiques masculines aberrantes (1er mai-12 juin).

Chez Christiane Chassay, Laurie Walker exposera les sculptures très raffinées qu'on lui connaît. Cette fois-ci, elle travaillera avec une bactérie vivante (!) (27 fév.-27 mars) et Mowrey Baden de Vancouver, père spirituel de Robin Collyer, présente-

ra des objets singuliers (5 juin-3 juill.). Après les événements de Tiananmen, la Chine court après l'argent alors que les étudiants du sanglant printemps de Pékin croupissent en prison ou sont condamnés à l'exil à perpétuité. Avons-nous oublié? Pas Lian Duan, le conservateur invité de cette exposition chez Samuel Lallou, qui a réuni les œuvres de Dai Guang-Yu et Wang Fa-Lin (20 fév.-20 mars). La salle des projets sera consacrée quant à elle aux poupées barbie et autres objets trouvés d'Ellen Cantor qui saura vous plaire si vous avez apprécié les frasques de Carry Leibovitz.

Après les fantasmagories réjouissantes de Mark Prent (jusqu'au 27 fév.), duo de choc au printemps prochain à Circa avec Michel Goulet et Louise Robert qui utiliseront la céramique à leur manière (10 avril-15 mai).

Avez-vous remarqué les graffiti de Zep qui tire plus vite que son ombre sur les murs de la ville? Il sera à Observatoire 4 qui a déménagé dans un espace de l'édifice Belgo (20 fév.-17 mars), avec une approche multimédia qui combine peinture, performance et informatique. Claire Beaulieu, à B-312, exposera des peintures sur velour et soie: ses œuvres sont, en général, très sensuelles (6-27 fév.) et Denis Pellerin qui pille dans l'environnement urbain, des rebuts de la société poursuit son *Journal de la ruelle* en créant une œuvre éphémère *in situ* (29 mai-19 juin). On ne les voit pas souvent, et cela nous fait plaisir de savoir que leurs œuvres seront présentées à Trois Points: Françoise Tounissoux et Richard Mill (dessins) y exposeront du 3-27 fév., et à compter du 31 mars, ce sera le tour de Christiane Ainsley qui avait délaissé Montréal pour des pays luxuriants.

Le mois de février démarre sur les chapeaux de roue pour Lacerte, Palardy et Associés qui exposeront des œuvres de Nicole Beaulieu et qui ont réuni, autour d'un thème sé-

culaire *L'amour inspiré*, 30 artistes de diverses générations, de Roland Giguère et Lili Richard, en passant par Arthur Munk et Massimo Guertera (6-27 fév.). Ceux-ci rendront hommage à Magritte du 1er au 22 mai. Et puis, avril sera consacré à Denis Juneau, ce monstre sacré que nous n'oublierons pas de sitôt. A Graff, Louise Robert nous fera pénétrer dans ses univers familiers avec des collages, dessins, et peintures (11 mars-11 avril). Les *Poèmes voyageurs* et les *Tableaux sourds*, titres évocateurs, nous entraîneront dans l'intégrale démarche picturale de Raymond Lavoie (15 avril-16 mai). Mais Pierre Ayot ne sera pas oublié cette année.

Le 22 mai, Graff lui consacra une importante exposition qui couvrira la période 1965-1990 dans un parcours chronologique qui mettra en relief les constantes formelles et techniques de sa production. Un événement triangulaire qui fera date puisque le Musée du Québec exposera de récentes œuvres monumentales de l'artiste (4 juin-10 oct.) et une nouvelle série de Madeleine Lacerte à Québec (30 mai-17 juin). Du pain sur la planche pour Pierre Ayot et pour les critiques qui

font s'y précipiter. Art et Arte se mettra à l'heure européenne en présentant les gravures du hollandais Jan Voos dont les œuvres sur papier ont été éditées chez Lelong à Paris (6-27 février). En mai, la galerie exposera des œuvres sur papier de Viera Da Silva, Rauschenberg, James Brown, (pas le chanteur, le plasticien), le chouchou des parisiens.

Le grand Antonin Artaud n'est pas mort dans nos esprits. Merci à la galerie de l'UQAM d'accueillir «Journées internationales Artaud», un événement en plusieurs volets qui rendra hommage à la pensée de cet homme de théâtre qui a touché à la littérature, au cinéma, aux arts visuels. L'exposition regroupera des toiles de Dubuffet, Masson, Vasarely entre autres, qui ont pris l'œuvre gigantesque d'Artaud comme sujet de création (13 mai-13 juin).

Prenez le temps d'aller à Occurrence pour voir les installations de Guy Giard qui avait proposé l'année dernière, un *Chaud de famille* impressionnant. Cette fois-ci cela s'appelle *De l'autre côté d'un pont*, jusqu'au 14 février. Suivront les sculptures de Pierre Bourgault-Legros (17 fév.-21 mars).

Qui a dit
que
l'archéologie,
ça ne
pouvait pas
être
animé
?

Pointe-à-Callière,
c'est tout plein d'activités!

Visite-animation

Tous les jours

Des guides-animateurs accompagnent les visiteurs et communiquent l'histoire sous forme de contes, d'animation théâtrale, de démonstrations. Deux personnages historiques liés au site interviennent: venez rencontrer le Sieur de Callière et madame Berthelot. Réservation pour les groupes.

Programme découverte

Tous les dimanches

Une activité d'apprentissage sur le thème de l'archéologie pour les enfants et leurs parents. Observation, manipulation, expérimentation, jeux, boîtes musées, à partir d'authentiques objets et artefacts trouvés lors des fouilles archéologiques. L'atelier est suivi d'une visite-animation: spectacle multimédia, expositions, conteurs, parcours dans les vestiges architecturaux et la crypte archéologique.

Programme d'animation culturelle

Série de conférences pour tous organisées conjointement par l'Association des archéologues du Québec et la revue Recherches amérindiennes au Québec.

Le premier mercredi du mois, de 19h00 à 20h30, jusqu'en juin 1993



3 février

Le patrimoine biologique de nos ancêtres: une question d'os
par Robert Larocque, paléontologue

3 mars

Montréal, avant la ville: paradis ou enfer?

par Marie-Hélène Provençal, géographe et archéologue

Autres conférences à venir les 7 avril, 5 mai et 2 juin.

Exposition en cours

Du wampum à la carte de crédit. Montréal, carrefour d'échanges et de commerce, exposition permanente dans l'édifice de l'Ancienne-Douane. Un regard différent sur l'histoire de la ville, vue en tant que lieu de troc, de rencontres, de commerce.

Des couches et des couches d'histoire, circuit archéologique au sous-sol. Nombreux vestiges architecturaux, collection d'objets et d'artefacts, maquettes sous la place Royale.

Album d'images: la fondation de Montréal, exposition temporaire. Pointe-à-Callière salue les fondateurs et les premiers habitants de la ville.

Boutique thématique - Café-terrace offrant une vue magnifique sur le Vieux-Port. Accès libre.

Ouvert du mardi au dimanche, de 10h à 17h. Gratuit pour les enfants de 12 ans et moins et pour tous, le mercredi, de 17h à 20h.

Informations: (514) 872-9150

POINTE-À-CALLIÈRE

Le musée
à voyager
dans le temps!

350, place Royale, Vieux-Montréal
Renseignements: (514) 872-9150

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

25 ANNIVERSAIRE

La galerie d'art présente

JOCHEN GERZ

"IT WAS EASY"

12 janvier - 12 février

Information: 739-2301

5170 chemin, de la Côte Ste-Catherine

Du 10 JANVIER AU 7 FÉVRIER JOHN GOUWS

Du 14 FÉVRIER AU 7 MARS MARION BORDIER

Du 14 MARS AU 11 AVRIL DENIS LESSARD ROBERT McFADDEN

Du 18 AVRIL AU 16 MAI ANDRÉ CLEMENT

AXE NÉO-7 ART CONTEMPORAIN

HEURES D'OUVERTURE DE LA GALERIE
DU MARDI AU DIMANCHE DE 12 H À 17 H
205, RUE MONTCALM, HULL (QUÉBEC) J8Y 3B7 (819) 771-2122

BIENNALE du dessin de l'estampe et du papier du Québec

1 9 9 3

C. P. 574 ALMA (QUÉBEC) G 8 B 5 W 1 (418) 662-2731

Uni-Média

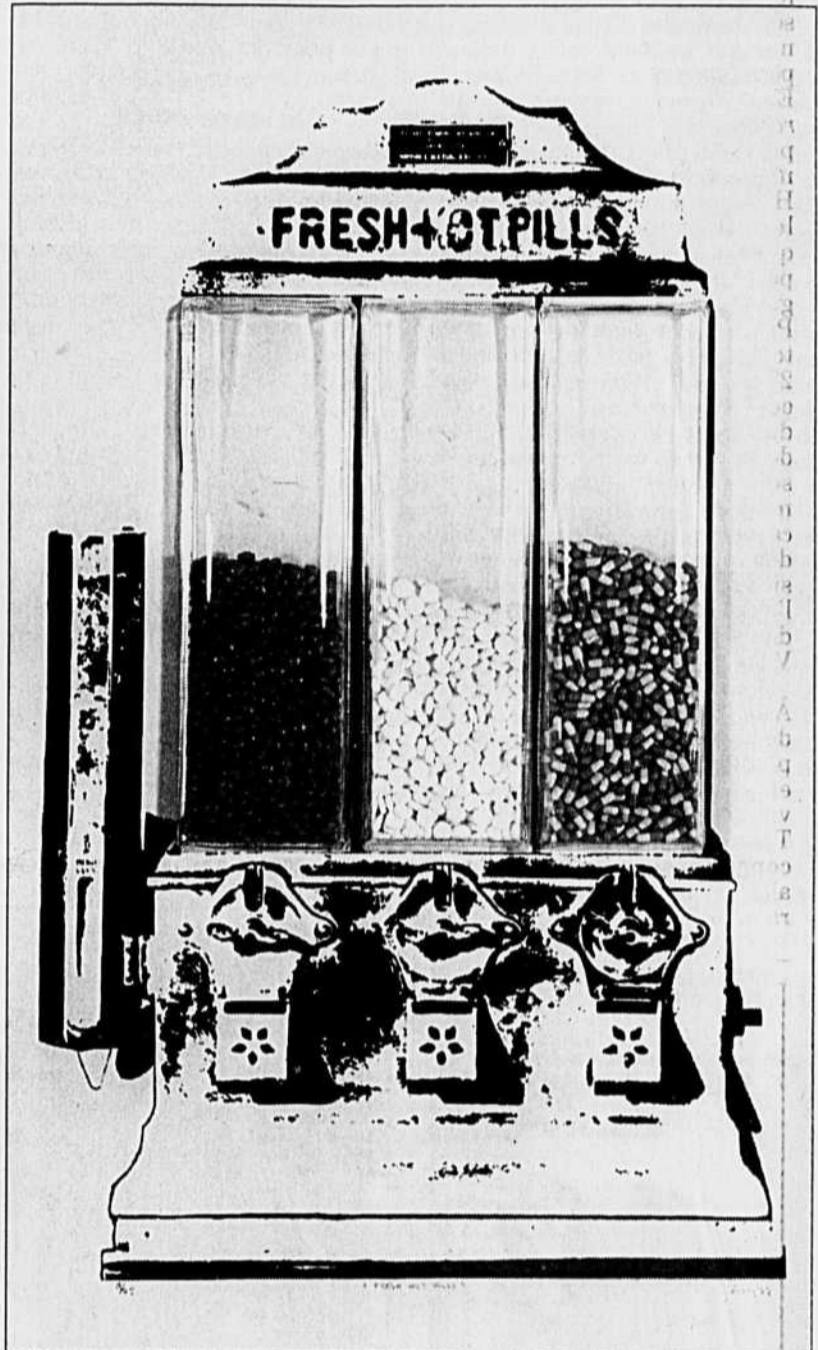
ALCAN

ABMBI-PRICE

loto-québec

Subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

La troisième édition de la Biennale du dessin, de l'estampe et du papier du Québec inc. regroupant des artistes professionnels de tout le Québec. Des expositions d'artistes invités, de l'animation dans les trois disciplines artistiques à l'été 1993 du 8 mai au 30 août à Alma.



Fresh Hot Pills, 1972, de Pierre Ayot, qui sera présenté un peu partout au Québec ce printemps.

CENTRE D'EXPOSITION DE ROUYN-NORANDA INC.

PROGRAMMATION 1993-1994

Invitation aux artistes, aux conservateurs, aux commissaires d'exposition, aux galeries, musées et centres d'exposition

FAIRE PARVENIR AVANT LE 12 FÉVRIER 1993

- projet d'exposition
- démarche artistique
- curriculum vitae
- 5 diapositives
- dossier de presse

Comité de programmation
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda
Case postale 415, Rouyn-Noranda, Québec
J9X 5C4 (819) 762-6600

GALERIE GRAFF

SUZANNE ROUX
Un mobile sans repère. 14 janvier - 7 février

JEAN-PIERRE GILBERT
Paysage de l'armement. 11 février - 7 mars

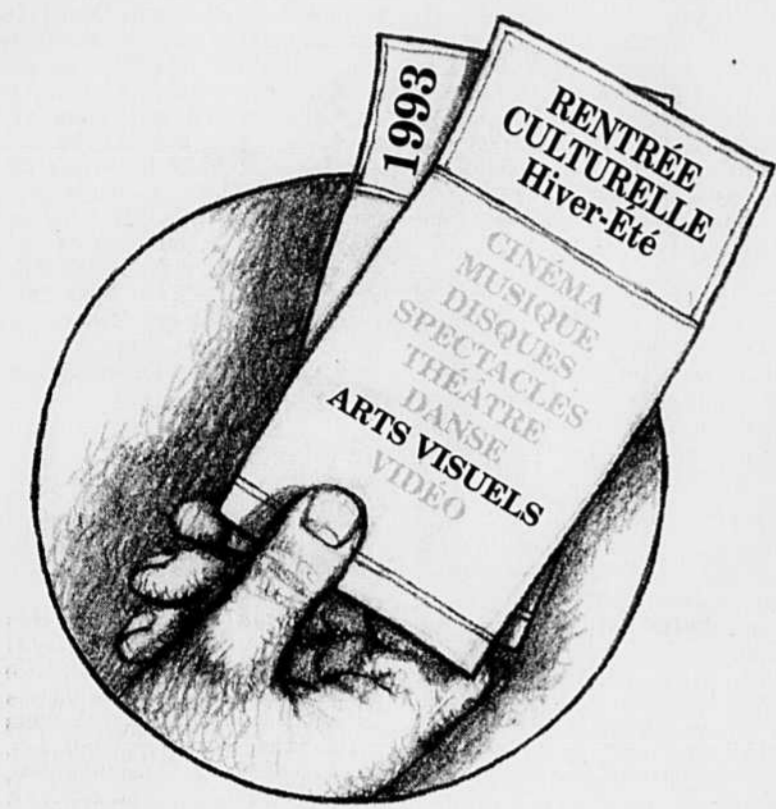
LOUISE ROBERT
Oeuvres récentes. 11 mars - 11 avril

RAYMOND LAVOIE
Oeuvres récentes. 15 avril - 16 mai

PIERRE AYOT
1965-1990. 22 mai - 30 juin

963 Rachel est. - Montréal - H2J 2J4 - (514) 526-2616
mercredi - vendredi, 11:00; 18:00; samedi - dimanche, 12:00 - 17:00

Musées: «sérieuses» expositions pour grand public

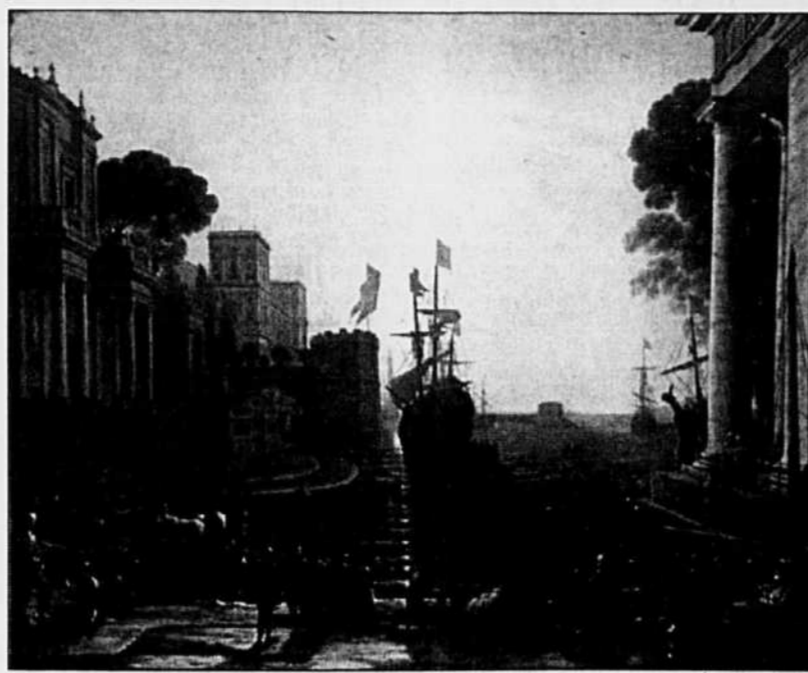


Jean Dumont

LA RENTRÉE s'annonce riche dans nos musées, et nombre d'événements annoncés connaîtront sans nul doute un succès très populaire sans qu'ils leur soient pour cela nécessaire de recourir à de quelconques clin d'oeil populistes.

Splendeurs du Grand siècle

Il faut certainement noter, parmi ces succès assurés, l'exposition consacrée au Grand Siècle. *Peintures françaises du XVIIe siècle dans les collections publiques françaises*, présentée par le Musée des beaux-arts de Montréal, au Pavillon Benaiah Gibb, du 21 janvier au 23 mars 1993. Parmi les 117 oeuvres de cette exposition conçue par Michel Hilaire, conservateur au Musée Fabre de Montpellier, et Patrick Ramade, conservateur au Musée des beaux-arts et d'archéologie de Rennes, on compte bien sûr des oeuvres «vedettes» comme *Le*



Ulysse remet Chrysis à son père, une huile sur toile de Claude Gellée, datée de 1644. L'oeuvre fait partie de la monumentale exposition *Peintures françaises du XVIIe siècle dans les collections publiques françaises*.

Nouveau-Né et *La Femme à la puce*, de Georges de La Tour, la *Vénus dans la forge de Vulcain*, des frères Le Nain, ou l'*Éliézer et Rebecca*, de Nicolas Poussin, mais aussi nombre de pièces d'artistes ayant oeuvré en province, et qui témoignent du foisonnement de la peinture de ce siècle-phare de la culture française.

À l'automne 92, le Musée Picasso, à Paris, présentait une exposition qui mettait en parallèle un tableau de Picasso, *La Crucifixion*, accompagné de ses études préparatoires, et deux tableaux de Francis Bacon et leurs études préparatoires, réalisés à partir de la toile de Picasso. Cet événement «Corps crucifiés», nous sera présenté au Pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts, du 25 mars au 16 mai prochains. Tandis que, du 15 avril au 23 mai, l'exposition *Louis Archambault: essai de renouvellement formel de quelques symboles mystiques (1980-1993)*, présen-

tera cinq oeuvres en bois de ce précurseur de la sculpture moderne au Canada; et que, à partir du 14 mai, Champ nous offrira un ensemble de milliers de figurines de terre cuite produite en 1990 par l'artiste britannique Antony Gormley, et dont les visages innombrables interrogent silencieusement le spectateur.

Des figures majeures au MAC

Le Musée d'art contemporain de Montréal n'est pas en reste, et met à profit ses nouvelles installations du centre-ville. À côté de *La Collection: second tableau*, qui nous propose, sur une période de deux ans, et à partir de la collection du Musée, quelque 320 oeuvres qui illustrent les grands courants artistiques qui ont modelé l'art du Québec depuis 1939, le MAC va mettre en vedette, à partir du 18 juin, avec Alfred Pellon: une rétrospective, une des figures majeures de la modernité culturelle au Québec. Une exposition qui opte pour une approche chronologique, et qui co-produite avec le Musée du Québec, réunit quelque 120 oeuvres représentatives des idées et des pratiques artistiques qui ont caractérisé l'art de notre siècle. Mais place est aussi faite, avant cela, aux jeunes, dans la «Série Projet», consacrée aux artistes qui défrichent des voies nouvelles.

C'est le cas, jusqu'au 31 janvier, de Michèle Waquant, une Québécoise qui oeuvre à partir de la photographie, de la peinture et de la vidéo. Le thème de son installation vidéo-graphique, *Impression Débaîcle*, est lié au phénomène printanier. Le cas aussi

de Joseph Branco qui, dans l'exposition *Joseph Branco*, du 13 février au 11 avril, questionne les éléments à connotation culturelle de la peinture elle-même: cadre, support, surface, motif, etc.

Geneviève Cadieux, quant à elle, qui a représenté le Canada à la Biennale de Venise, en 1990, se voit consacré une exposition qui porte sur l'ensemble de sa jeune mais remarquable carrière, et rassemble dans Geneviève Cadieux, du 2 avril au 30 mai, une quinzaine d'oeuvres qui soulèvent, chez l'artiste mais aussi chez le spectateur, les questions de l'identité, aussi bien physique que psychologique. Avant elle, du 22 janvier au 14 mars, c'est l'américain Bill Viola — on se souvient de ses vidéos de dormeurs noyés au fond de barils remplis d'eau, dans l'exposition inaugurale du Musée — qui présentera six installations vidéo réalisées depuis les dix dernières années traitant des paradoxes de l'existence humaine.

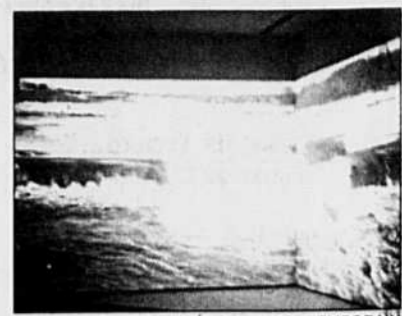
Québec, Ottawa, Toronto

À deux heures et demie à l'Est de Montréal, le Musée du Québec — qui n'est pas seulement, rappelez-vous, le musée de Québec — prend lui aussi son rôle au sérieux. Après *Toulouse-Lautrec s'affiche*, qui prendra fin le 28 février prochain, on pourra voir, du 10 février au 6 juin, une décennie de production (1982-1992), de *Françoise Sullivan*, essentiellement consacrée à la peinture, et traitant, dans la mouvance du rêve et du rituel, de la construction d'un espace réel et des liens qui l'attache

aux problèmes de la peinture. Puis, du 17 mars au 24 mai, l'exposition *Serge Tousignant* proposée par le Musée canadien de la photographie, fera un tour d'horizon de vingt années de production de cet artiste photographe québécois dont la réputation a largement dépassée nos frontières. À partir du 2 juin, le Musée, poursuivant son entreprise fort bienvenue de valorisation de l'art d'ici, proposera en des lieux insolites, la colonne de Wolfe, l'atrium du pavillon Baillargé et les cellules de l'ancienne prison, les oeuvres de ce maître de l'art et de l'humour qu'est Pierre Ayot.

Le Musée des beaux-arts du Canada présente à Ottawa, jusqu'au 7 février, avec *Jack Shadbolt*, une importante rétrospective, d'un des plus prestigieux artistes vivants de l'ouest canadien. Une centaine de peintures et de dessins font comprendre l'influence qu'ont eu sur la production de cet artiste les premières manifestations du modernisme, du surréalisme et de l'expressionnisme abstrait. Jusqu'à la même date, on pourra voir *Vidéo, Oralité*, une exposition qui présente des oeuvres vidéographiques d'artistes canadiens et étrangers tournant autour des ressources de l'oralité comme principal élément esthétique.

Ne pas manquer non plus, à Toronto, les expositions de réouverture du Musée des beaux-arts de l'Ontario. Dans *Carl Beam: The Columbus Suite*, le talentueux artiste autochtone traite en douze immenses estampes en couleurs, de la 500e anniversaire de la fameuse «découverte» de l'aventurier Génois. À voir aussi, aux mêmes dates, du 24 janvier au 18 avril, avec Robin Collyer, une série de sculptures exécutées entre 1987 et 1992 par cet artiste qui a été sélectionné pour représenter le Canada à la Biennale de Venise de 1993, et dont les oeuvres s'approprient les objets fonctionnels et industriels.



Impression débaîcle de Michèle Waquant au MAC jusqu'à la fin du mois.

Plus proche de nous, vous avez jusqu'au 21 février pour apprécier, au Centre canadien d'architecture, *Cubes, sphères et cônes: jouets géométriques de la Collection du CCA*, une série de jeux qui refont le monde en le reproduisant sous des formes miniatures, ou en le simplifiant par l'abstraction, selon l'idée qu'avait eue le grand pédagogue allemand Friedrich Froebel, de mettre au point une méthode basée sur les jouets géométriques, et qui permettaient d'enseigner un espace imaginaire, en même temps que de résoudre des problèmes. Du 17 février au 23 mai, *Eadward Muybridge et le panorama photographique de San Francisco, 1850-1880*, permettra d'examiner des représentations de la ville à l'époque de sa croissance phénoménale. À partir du 23 juin, *Regard sur Rome: Piranèse et ses contemporains*, pose un regard nouveau sur ces artistes, collectionneurs et amateurs d'antiquités du XVIIIe siècle aux recherches desquels on doit une vision renouvelée sur l'antiquité.

Au Centre Saidye Bronfman, il sera intéressant, après la fin, le 12 février, de la belle exposition consacrée à *Jochen Gerz*, de prendre connaissance, du 17 février au 17 mars, avec l'exposition *Bruno Ceccobelli*, d'un art italien contemporain dont on voit trop rarement les manifestations à Montréal.

... et Montréal

Plus proche de nous, vous avez jusqu'au 21 février pour apprécier, au Centre canadien d'architecture, *Cubes, sphères et cônes: jouets géométriques de la Collection du CCA*, une série de jeux qui refont le monde en le reproduisant sous des formes miniatures, ou en le simplifiant par l'abstraction, selon l'idée qu'avait eue le grand pédagogue allemand Friedrich Froebel, de mettre au point une méthode basée sur les jouets géométriques, et qui permettaient d'enseigner un espace imaginaire, en même temps que de résoudre des problèmes. Du 17 février au 23 mai, *Eadward Muybridge et le panorama photographique de San Francisco, 1850-1880*, permettra d'examiner des représentations de la ville à l'époque de sa croissance phénoménale. À partir du 23 juin, *Regard sur Rome: Piranèse et ses contemporains*, pose un regard nouveau sur ces artistes, collectionneurs et amateurs d'antiquités du XVIIIe siècle aux recherches desquels on doit une vision renouvelée sur l'antiquité.

Au Centre Saidye Bronfman, il sera intéressant, après la fin, le 12 février, de la belle exposition consacrée à *Jochen Gerz*, de prendre connaissance, du 17 février au 17 mars, avec l'exposition *Bruno Ceccobelli*, d'un art italien contemporain dont on voit trop rarement les manifestations à Montréal.

ANDRÉE PAGÉ
Le Laboratoire de Blanche Celanuy
10 au 31 janvier

STEVEN CURTIN
Installation
14 février au 7 mars

NICOLE MONGEON-CARDIN
Peinture
21 mars au 11 avril

CENTRE D'EXPOSITION DES GOUVERNEURS SOREL
90, Chemin des Patriotes
746-7923

Le Centre d'exposition des Gouverneurs bénéficie de subventions accordées par le ministère des Affaires culturelles du Québec et par la ville de Sorel

NI TROP LOIN NI TROP PRES
Mario Côté
GALERIE VERTICALE
ART CONTEMPORAIN
Mer. au dim. — 12h à 18h jusqu'au 7 fév., entrée libre.
Conférence de Mona Hakim le 24 jan. à 14h (admission 5,00\$) — 1897, Dagenais O., Laval — 628-8684
Remerciements à Emploi et Immigration Canada, ministère de la Culture du Québec et à Ville de Laval.

en permanence
L. Gutierrez
W. Lam
R. Tamayo
A. Tàpies
J. Voss
GALERIE art 3886
3886, rue Saint-Hubert, Montréal, H2L 4A5
Tél.: 281-8556
du mercredi au samedi de 12h à 17h30

PANDELIS TSAKPINIS
Esthète, Yale '73
CONSEIL SUR TOUT CE QUI A TRAIT À L'ESTHÉTIQUE
796A, Champagneur, Ste 2, Outremont - Québec H2V 3P8 272-3707

Jusqu'au 30 janvier
Espace 1 **Patrick Landsley**
Espace 2 **Paul Kallos (France)**
en souscription Sérigraphie de L. Bellefleur (pastorale — tirage de 100 — oeuvre 42 X 50 cm — 30 couleurs — 350,00 \$ taxes comprises)
LACERTE PALARDY ASSOCIÉS 307, rue Ste-Catherine ouest, porte 515 Montréal H2X 2A3 Métro Place des Arts 844-4464

EXPOSITION LUDIQUE
Ville de Hull
"64 POSES"
Jean-Philippe Fauteux
jusqu'au 28 février 1993
galerie Montcalm, la galerie d'art de la Ville de Hull.
L'entrée est libre.
10 h à 17 h du mar. au vend.
10 h à 20 h le jeu.
10 h à 17 h le sam. et dim.
25, rue Laurier Hull (Québec) J8X 4C8 (819) 595-7488

GALERIE TROIS POINTS
jusqu'au 30 janvier
Paul Lacroix
Mario-Claude Bouthillier
3 au 27 février
Françoise Tounissoux
Richard Mill
3 au 27 mars
Kai Chan
Yves Louis-Seize
31 mars - 24 avril
Christiane Ainsley
Pierre Bellemare
L'aveur de cendres (vidéo)
28 avril - 22 mai
Colette Laliberté
Olivier Dorfer
26 mai au 19 juin
Thérèse Weber
Michèle Héon
307, SAINT-CATHERINE OUEST-SUITE 555, MONTRÉAL H2X 2A3 (514) 845-5555

La tunique aux couleurs multiples
Deux siècles de présence juive au Canada

A Coat of Many Colours
Two centuries of Jewish life in Canada

Musée McCord d'histoire canadienne
jusqu'au 28 février 1993

690, rue Sherbrooke ouest, Montréal, Québec, H3A 1E9 • Métro McGill • Autobus 24
Heures : mardi, mercredi, vendredi de 10 h à 18 h; jeudi de 10 h à 21 h; samedi et dimanche de 10 h à 17 h; fermé le lundi, sauf les jours fériés.
Visites commentées de l'exposition le mercredi et le dimanche à 14 h.
Renseignements : (514) 398-7100

Un projet réalisé par le Musée canadien des civilisations et les Amis canadiens de Beth Hatéfutsoth.

Seagram

MUSÉE MCCORD D'HISTOIRE CANADIENNE McCORD MUSEUM OF CANADIAN HISTORY

Le Symposium de Baie-Saint-Paul et de la Jeune Peinture au Canada

Du 30 janvier au 30 mars

VOir — ReVOir — VOir — ReVOir — VOir — ReVOir — VOir

10 ANS DÉJÀ

2 EXPOSITIONS EMBALLANTES AU CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL

METTANT EN SCÈNE

LES OEUVRES RÉCENTES DES ARTISTES DU 1er SYMPOSIUM ET CELUI DE 1990.

Informations: 23, rue Ambroise-Fafard, Baie Saint-Paul (QC) Q0A 1B0, tél.: (418) 435-3681

Le Centre d'exposition est accrédité par le Ministère des Affaires culturelles et appuyé dans ses activités par Communications Canada.

S'expose

Le paradoxe du vendeur de billets

Morosité aux guichets des salles de spectacles du Québec.

Mais dans le secret des coulisses, deux révolutions se trament dans l'art de vendre.

François Arcand
Collaboration spéciale

CE SERAIT PLUS SIMPLE si l'art était gratuit. Ou si les gens se battaient aux portes des librairies pour obtenir des livres de poésie et faisaient la file dans la neige pour s'approprier les toiles des jeunes peintres ou des billets pour un opéra contemporain. Mais cela n'est pas le cas. L'État, malgré des efforts remarquables depuis six ans, ne paye pas pour tout, loin de là. Comme le disait un motivateur célèbre, lui-même grand vendeur de billets de conférences-spectacles : «Vivre, c'est vendre». De tout temps, c'est ce que l'artiste a fait.

Pourtant la vente a longtemps eu une odeur de soufre dans la collectivité artistique. Celui qui parlait de mise en marché était vu comme ce camarade louche qu'on soupçonne de pervertir les écoliers en leur enseignant des mots impurs qui arrachent l'oreille : produit, consommateur, qualité de service.

Étrange...

Aujourd'hui, sa mauvaise réputation lui colle encore à la peau et on veille — judicieusement — à ce que l'artiste demeure maître de son œuvre. Mais on fait dans les organisations artistiques une plus large place au vendeur. Ceux-ci, vendeurs de billets de musique, théâtre, danse et variétés, sont aujourd'hui confrontés à un étrange paradoxe.

D'une part, tout indique que les publics des arts d'interprétation peuvent croître. Une étude réalisée en 1991 sur les lieux de spectacle à Montréal établit que d'un point de vue sociodémographique, les marchés de la musique, du théâtre, de la danse et des variétés ne sont pas saturés ; en d'autres termes, ces produits ne rejoignent qu'une minorité des Montréalais qui, en âge, revenu et scolarité, ressemblent à leurs publics actuels. Dans le *Profil des Canadiens consommateurs d'art*, publié en mai dernier, des questions sur les motivations et les attitudes confirment le potentiel de croissance : deux Québécois sur trois aimeraient sortir plus souvent, 75% voudraient assister à plus de spectacles de variétés et 70% à plus de spectacles de théâtre, musique ou danse. Cette recherche, comme d'autres auparavant, décrit des spectateurs satisfaits de ce qu'ils voient et qui pour la plupart se disent prêts à payer un petit peu plus cher pour leurs spectacles.

D'autre part, et c'est bien là le paradoxe, le monde des arts d'interprétation traverse une période difficile qui menace jusqu'à la survie de certaines institutions. On met en vente moins de spectacles, plusieurs billets demeurent invendus, les spectateurs choisissent des billets moins chers, les clients assidus viennent moins souvent.

La baisse des ventes aura été aggravée par l'avènement des nouvelles taxes et accentuée par la récession, mais elle remonte à bien plus loin : le spectacle en tant qu'activité de loisir semble perdre du terrain depuis des années au profit des

loisirs à la maison et d'autres loisirs de sortie. C'est une situation à citer le capitaine Bonhomme : le spectacle est en très mauvaise...
Heureusement, deux révolutions se trament dans les coulisses du spectacle québécois.

Une révolution interne

Historiquement, les compagnies artistiques ont vendu leurs billets grâce aux relations publiques, certaines exceptions recourant aussi à des techniques ciblées. Cette commercialisation unidimensionnelle fait que pour atteindre quelques milliers — parfois quelques dizaines — de spectateurs, on tente de communiquer un message unique à plusieurs millions de lecteurs de journaux ou de téléspectateurs. C'est cher, rudimentaire et pas toujours efficace.

La première révolution est présente fomentée par la nouvelle génération des administrateurs artistiques, avec la complicité croissante des directeurs artistiques et des conseillers d'administration. L'essence de cette transformation : la conscience du client, de sa nature, de ses goûts.

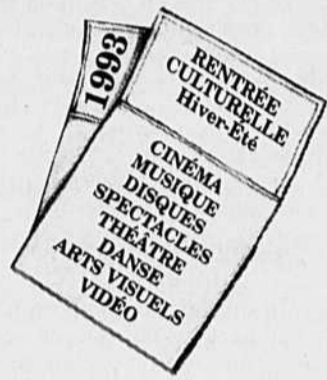
Ainsi, les grandes et les petites organisations, utilisent de plus en plus les outils nouvellement disponibles (profil de clientèle, informations sur les goûts et attitudes, sur les irritants et les résistances à la consommation) pour améliorer les services à la clientèle (accessibilité, billetterie, accueil, confort) et établir des stratégies distinctes selon qu'elles visent à apprivoiser les publics potentiels ou conserver la clientèle actuelle, la fidéliser et lui offrir la possibilité de devenir donateur. On raffine et varie les tactiques publicitaires. On commence à avoir recours aux promotions, aux stratégies axées sur le prix et à des échanges de services avec des partenaires commerciaux non-artistiques.

Les organisations artistiques qui vivent cette révolution interne ne renient pas le caractère sacré et magique des œuvres qu'ils créent ; simplement, elles ont la clairvoyance de remettre en question les anciennes pratiques et le courage de les modifier, rejoignant en cela les autres secteurs de l'économie qui se sont placés au service de leur clientèle. Cette révolution interne transformera à moyen terme l'art de vendre dans chaque compagnie. Mais elle ne suffira pas.

En effet, les recherches récentes nous présentent un consommateur-

type qui, s'il a ses préférences, est largement omnivore. Ses goûts débordent les catégories officielles du monde du spectacle, en ce sens qu'un spectacle l'intéressera ou non, qu'il soit présenté par une compagnie subventionnée ou un producteur privé, un théâtre d'avant-garde et ou d'été, qu'il s'agisse d'une comédie musicale ou d'un chanteur québécois. De plus, le spectateur voit le spectacle comme une activité de loisir qu'il pourra remplacer par une sortie au cinéma ou une soirée à la maison devant *Scoop*, un documentaire de PBS sur Bill Clinton ou un match de curling transmis d'Irlande par satellite.

Comment un vendeur de billets de spectacles peut-il, avec des moyens restreints, affronter la concurrence de ses confrères artistiques et de 100 canaux de télévision, des deux SuperMario du petit écran (Mario Nintendo et Mario Lemieux), des Salons de l'auto, du



nouvel âge et du livre, des loutres du Biodôme et d'Arnold Schwarzenegger à moitié prix le mardi ? Seul, il a peu de chances de réussir.

Heureusement, la seconde révolution qui s'annonce est collective.

Une révolution collective

Certains événements ont ponctuellement rapproché les regroupements des compagnies artistiques du Québec (les coupures au budget du MAC en 1987, les travaux vers la politique culturelle, l'avènement des taxes). Plus récemment, cinq associations spectacle se sont réunies pour administrer, avec le ministère de la Culture, un ambitieux programme de relance du spectacle. Certaines mesures encouragent les compagnies à s'associer pour des activités de promotion, et d'autres touchent tout le Québec. Au-delà des effets immédiats de l'opération, ce rapprochement est l'occasion d'abor-

der des problèmes structurels dont la solution est hors d'atteinte d'une seule compagnie ou d'un seul regroupement disciplinaire. Ainsi, plusieurs voix s'élèvent au sein de la Coalition pour qu'une politique conjointe de tarification soit établie et appliquée; d'autres souhaitent assembler des statistiques qui permettraient de formuler des diagnostics réguliers de la situation du spectacle et de prendre immédiatement les mesures appropriées.

Mais la véritable révolution à portée de la Coalition, c'est l'augmentation des assistances au spectacle, toutes disciplines confondues. Il s'agit, plutôt que de se partager les mêmes clients, de gagner de nouveaux spectateurs en faisant la promotion du spectacle comme activité de loisir. L'enjeu collectif est de faire sortir les gens de leur domicile, puis faire en sorte qu'ils choisissent, plutôt qu'une autre sortie, un spectacle.

A ce propos, il pourrait être judicieux de jeter un coup d'oeil outre-Atlantique. Malgré la récession, malgré la crise économique, malgré la diminution de touristes étrangers durant la guerre du Golfe, malgré le froid intense de l'hiver dernier et malgré les désagréables bombes de l'IRA, les théâtres de Londres ont réussi à faire augmenter d'un pour cent leurs formidables ventes au cours de l'année dernière, notamment grâce à leur mise en marché ciblée et au regroupement de leurs forces.

Le Québec a maintenant un énoncé de politique culturelle et un ministère de la Culture; il aura bientôt un Conseil des Arts et des Lettres. Dans quelques mois, on aura une meilleure idée du *modus operandi* avec les institutions fédérales; on constate par ailleurs que les municipalités, pourtant échaudées par la réforme de la fiscalité, sont restées à table. Les diffuseurs de spectacle, les agents d'artistes de variétés et les regroupements des compagnies de théâtre, musique et danse se parlent plus que jamais. Partout, le développement des clientèles est à l'ordre du jour. Parions que tout ce beau monde a en mémoire les propos d'une précédente ministre des Affaires culturelles : «Il faut que les œuvres soient vues.»

En attendant, achetez vos billets pour les révolutions annoncées. Deux pour le prix d'une. Dépêchez-vous : les meilleures places s'envolent vite.

François Arcand est le directeur du bureau d'études Cultur'inc inc. et coauteur du *Profil des Canadiens consommateurs d'art*.

JAZZ

Ça défrise!



Serge Truffaut

BONTÉ DIVINE! Ça y est, ils l'ont ressorti. Après l'avoir abandonné pendant une bonne douzaine d'années dans les odorantes boules à mites, voilà que le Super Blues Band refait surface. Désormais propriétaire du catalogue Chess, la compagnie MCA, filiale en propriété exclusive du holding Universal City, vient en effet de distribuer à la grandeur du continent cette merveille enregistrée en septembre 1967.

Le Super Blues Band, c'est d'abord Muddy Waters. Puis c'est Chester Burnett dit «Howlin' Wolf». Comme c'est également Ellas Mac Daniel surnommé «Bo Diddley». Le Super Blues Band c'est l'histoire des trois paysans du Mississippi qui ont prêté à Chicago une bonne portion de sa vérité urbaine. D'autant que ces lascars, histoire de régaler la compagnie, avaient fait appel à... Otis Spann, pianiste, Hubert Sumlin, guitariste, Clifton James, batterie, et Buddy Guy, bassiste. Imaginez, dans cette assemblée il y avait tellement de talents qu'ils avaient cantonné Buddy Guy dans le rôle discret de bassiste. En clair, pour chanter les blues de la misère, ils avaient conjugué le profil de leur formation avec abondance.

Le programme proposé se compose de sept thèmes, sept blues parmi les plus connus. Il y a *Long Distance Call* et *Ooh Baby/Wrecking My Love Life*, *Sweet Little Angel* et *Spoonful*, *Daddy*, *The Red Rooster* ainsi que *Goin' Down Slow*. La combinaison de la maîtrise instrumentale propre à chacun de ces pirates avec la profondeur inhérente à ces classiques du blues, c'est pas compliqué, ça vous défrise.

En tout cas ça nous défrise plus que le Super Blues Band qui lui également vient de réapparaître. Ce Super Blues Band, c'est les zigotos d'en haut moins Howlin' Wolf, mais l'harmoniste Little Walter en plus. Question de stricte consommation, il faut vous signaler qu'on gagne en volume. C'est pas le stock qui manque. Cette production réalisée en 1967 compte pas moins de onze morceaux dont certains ne figuraient pas sur l'original. Le moment fort de cette jam-session? *I'm A Man* de Bo Diddley.

Du côté des enregistrements réalisés au cours des douze derniers mois et récemment mis en marché, il faut retenir tout d'abord le *Ill Treat You Right* du chanteur Otis Clay sur étiquette Bullseye Blues affiliée à l'excellente marque Rounder. Plus rythm & blues que blues, cet artiste qu'on avait perdu de vue depuis les années 60 signale à notre mémoire que sa manière, son style n'ont rien perdu de leur jeunesse et de leur efficacité.

De tous les morceaux proposés, on retiendra évidemment cette histoire intitulée *Leave Me And My Woman Alone*. Quoi d'autres? *Hope You Love Like You Say You Do*, *Love Bone* et *Gonna Take My Heart's Advice*. On l'aura compris, Otis Clay loge à l'enseigne des gros matous remplis de tendresse.

Bon, une dernière chose. Si on tient en être en phase musicale avec les merveilleuses facéties que l'émission Saturday Night Live propose tous les samedis depuis des lunes, on se fera un devoir d'acheter le G.E. Smith And The Saturday Night Live Band. C'est bon au point de nous faire rigoler.

LES FILMS DU CREPUSCULE présente

NOUVELLE VAGUE

un film de JEAN-LUC GODARD
avec ALAIN DELON, DOMIZIANA GIORDANO
(Un film à vivre (à voir) absolument)
V. O. française / S.T. anglais 24 IMAGES

DÈS LE 29 JANVIER
FAMOUS PLAYERS

LOU DIAMOND PHILLIPS

AGAGUK

L'OMBRE DU LOUP

IL S'EST ENFUI POUR ÊTRE LIBRE
SEUL CONTRE LES FORCES DE LA NATURE
IL EST DEVENU REDOUTABLE

UN FILM DE JACQUES DORFMAN

LOU DIAMOND PHILLIPS "AGAGUK" TOSHIRO MIFUNE JENNIFER TILLY BERNARD-PIERRE DONNADIEU
et DONALD SUTHERLAND DANS LE RÔLE DE HENDERSON DE LA PHOTOGRAPHIE BILLY WILLIAMS, B.S.C. CONCEPTION ARTISTIQUE WOLF KROEGER SCÉNARIO DE EVAN JONES
RUDY WURLITZER et DAVID MILHAUD D'APRÈS LE ROMAN "AGAGUK" DE YVES THÉRIAULT MESSIÈGE COMPOSÉ PAR MAURICE JARRE
PRODUIT PAR CLAUDE LÉGER RÉALISÉ PAR JACQUES DORFMAN société Makivik

DÈS LE 29 JANVIER EN VERSION ORIGINALE ANGLAISE
ET EN VERSION FRANÇAISE

ÉVEILLEZ VOTRE PLAISIR LORS D'UN DERNIER TANGO À LONDRES...

FATALE

LE NOUVEAU CHEF-D'ŒUVRE DE LOUIS MALLE

« LE MEILLEUR FILM DES DIX DERNIÈRES ANNÉES! »
Huguette Roberge, LA PRESSE

« Le meilleur film toutes catégories de 1992 est un film d'amour torride et magnifique, audacieux et bouleversant. »
STUDIO MAGAZINE

« UN ORGASME DE 120 MINUTES! »
René Homier-Roy, L'ACTUALITÉ

« Le plus grand cinéaste français vivant a créé un pur chef-d'œuvre! »
Luc Perreault, LA PRESSE

LE FILM PAR LEQUEL LE SCANDALE ARRIVE
NE SERA PAS CENSURÉ AU QUÉBEC

MARTINI JEREMY IRONS JULIETTE BINOCHÉ

ALLIANCE VIVAFILM présente LE FILM DE LOUIS MALLE FATALE (DAMAGE) JEREMY IRONS - JULIETTE BINOCHÉ (MIRANDA RICHARDSON)
RUPERT GRAVES IAN BANEN LESLIE CARON JOHN BLOOM MILENA CANONERO BRIAN MORRIS PETER BIZIYOU
VOYAGE ZBIGNIEW PREISNER DAVID HARE HÔTEL DE JOSEPHINE HART VINCENT MALLE SIMON RELPH

DÈS LE 29 JANVIER!

CINÉMA

Dieu nous préserve de la passion!

Damage (Fatale)

De Louis Malle, avec Jeremy Irons, Juliette Binoche, Miranda Richardson, Rubert Graves, Ian Bannen, Leslie Caron, Peter Stormare, Gemma Clark. Scénario: David Hare d'après le roman *Damage (Dangereuse)* de Josephine Hart. Images: Peter Biziou. Son: Jean-Claude Laureux. Montage: John Bloom. Musique: Zbigniew Preisner. Angleterre-France, 1992. 110 minutes. Version originale anglaise: à l'Égyptien. Version française: aux Complexes Desjardins, Langelier, Brossard et Carrefour Laval.

Francine Laurendeau

STEPHEN (Jeremy Irons) approche la cinquantaine. Sa vie est une réussite sur tous les plans. Il est un ministre estimé par ses pairs et par son premier-ministre. Et il forme avec Ingrid (Miranda Richardson) un couple heureux. L'instabilité sentimentale de leur fils Martyn (Rupert Graves), par ailleurs brillant journaliste politique, les préoccupe bien un peu. Mais il est jeune, il a le temps.

Or voici justement que Martyn tombe amoureux pour de bon. Elle s'appelle Anna (Juliette Binoche), étrange jeune femme déracinée (fille de diplomate) dont le frère se suicida à quinze ans par amour pour elle. Ingrid essaie de se défendre de la réaction négative qu'elle éprouve envers sa future belle-fille. Elle ne sait pas que son impression est prémonitrice. De toutes façons, il est trop tard: son mari éprouve pour Anna une attirance irrésistible et partagée. Seule, la mère d'Anna (Leslie Caron) flaire le danger.

Mais Stephen est trop honnête

pour respirer longtemps à l'aise dans ce climat de mensonge quotidien. Il veut que la vérité explose. Anna le lui interdit: «Tu ne peux détruire ce que tu as construit avec Ingrid. Tu aimes ta femme et tu aimes ton fils. Veux-tu les perdre?» Soit. Alors il décide de rompre avec Anna. Soulagement. Il se réconcilie avec lui-même. C'est alors que la jeune femme lui expédie la clé de l'appartement qu'elle a loué pour y abriter leurs amours. Stephen craque. Mais, venant de là où on ne l'attendait pas, le destin aveugle va frapper. Et frapper cruellement.

Rien de moral dans ce dénouement. Les tragédies finissent toujours mal. Et *Fatale* est une tragédie. Dès le début, la manière est grave, les regards sérieux, même quand on badine. Mais c'est l'échange muet entre Stephen et Anna, alors qu'ils ne se connaissent pas encore, qui donne le ton au film, qui enclenche l'inéluctable. Ils s'aspirent par les yeux. Et désormais, leur mutuelle attraction sera comme une maladie dévorante qui ne peut s'apaiser que par une fiévreuse étreinte. Jusqu'au prochain accès.

La mystérieuse Anna n'attire pas les hommes par une beauté fulgurante ou le maniement des armes dites féminines. «Je sens chez elle, dit Martyn, une profonde tristesse qui me bouleverse». Et elle n'a qu'à paraître pour que les hommes du clan, le grand-père compris, tombent sous le charme vénéneux. Elle l'explique volontiers, sa tristesse (le suicide du frère aimé), mais ce n'est pas par son passé qu'elle nous intrigue. C'est par sa séduction de goule.

Car si, sexuellement, c'est Ste-



Juliette Binoche et Jeremy Irons avaient rendez-vous dans une rue de Paris pour *Damage*, le dernier film de Louis Malle.

phen qui a l'air de prendre, on sent bien que c'est lui qui est pris, happé, captivé, vampirisé. Plus que le personnage énigmatique campé par Juliette Binoche, c'est l'homme incarné par Jeremy Irons qui surprend et qui émeut, depuis la révélation fulgurante qui le transperce et qui le révèle à lui-même prêt à toutes les bassesses pour étreindre cette femme qu'il connaît à peine et «qui n'est même pas son type» comme il le comprendra plus tard lors d'une rencontre fortuite. (On ne peut s'empêcher d'évoquer Madame de La Fayette, qui jugeait la passion

chose bien incommode et dont elle priait le ciel de la préserver.) L'image est sombre et belle, le rythme est impitoyable, l'enchaînement des scènes fait monter la tension (ah! ce fatal trousseau de clés oublié sur la porte!), les dialogues sont percutants (l'échange sur les racines familiales ou, vers la fin, la douleur d'Ingrid) mais c'est surtout l'étonnante interprétation de Jeremy Irons qui m'a captivé dans le dernier Louis Malle qui est, ne chitons pas, un film dense et angossant, un film dangereusement fort.

Ciné-choix Ciné-Répertoire

Alain Charbonneau

ments qu'il évoque. (À la Cinéma-thèque, le jeudi 28 à 18h35)

French Cancan

De Jean Renoir. Avec Jean Gabin et Françoise Arnoul. 1954.

LA VIE à Montmartre au tournant du siècle, alors que se construit le Moulin Rouge et que triomphe le french-cancan. Cette suite de tableaux restituée de manière vibrante et très sensible le climat et l'ambiance qui régnaient à Montmartre, lieu de cent plaisirs et des mille péchés. Ce n'est pas le meilleur film de Renoir, mais c'est peut-être le plus français. Comme si l'exil américain avait ravivé chez le réalisateur de Boudu sauvé des eaux un sentiment d'attachement et d'appartenance à la France underground. (À la salle Desève du Conservatoire le lundi 25 à 20h30)

Les ordres

De Michel Brault. Avec Jean Lapointe et Hélène Loisel. 1974.

QUATRE ANS tout juste après les événements d'octobre, l'un des pères du cinéma-vérité au Québec signe un film coup de poing, qui dénonce à haute voix le recours à la loi des mesures de guerre et l'arbitraire des arrestations que son application sauvage a entraînées. Le cinéma québécois s'est remis moins vite de ce film, porté par le jeu physique de Jean Lapointe, que le Québec, des événements

L'Atalante

De Jean Vigo. Avec Michel Simon et Jean Dasté. 1934.

IL A FALLU attendre 1989 pour que nous soit rendu dans ses fringues d'origine *L'Atalante*, sorti dans une version mutilée en 1934 tout juste après la mort de Vigo, à 29 ans, qui ne vit jamais son testament à l'écran. Une inspiration digne des plus grands, qui mêle réalisme poétique et esprit surréaliste, et reste encore de nos jours d'une profondeur et d'une fulgurance inégalées. Avec Michel Simon dans son plus grand rôle, les deux amants de la Seine, et le vieux chaland rouillé qui les mène tous à Paris. (À la Cinéma-thèque, le vendredi 29 à 20h35)

Barocco

D'André Téchiné. Avec Isabelle Adjani, Gérard Depardieu et Marie-France Pisier. 1976.

Un film policier qui bouscule un peu nos habitudes de spectateur paresseux et multiplie les pistes quatre à quatre au lieu de les éliminer une à une, comme le veut le genre. Le tout, sous la forme d'un exercice de style virtuose, travaillé par l'expressivisme et remarquable pour le soin accordé à la marqueterie des costumes. (À la salle Desève du Conservatoire le vendredi 29 à 21h00)

Les femmes-piliers et les hommes mous

La vie fantôme

Réal: Jacques Leduc. Scénario: Yvon Rivard et Jacques Leduc d'après un roman de Danielle Sallenave. Avec Pascale Bussièrès, Ron Lea, Johanne-Marie Tremblay, Elise Guilbault, Gabriel Gascon, Rita Lafontaine. Image: Pierre Mignot. Musique: Jean Derome. Québec 1992. Au cinéma Berri.

Odile Tremblay

LA PASSION amoureuse est un sujet d'inspiration éternel et inépuisable. Pour son illogisme, son art d'accepter et de gérer l'acceptation, ses raisons que la raison ne connaît guère. Quand le cinéaste montréalais Jacques Leduc a lu le roman de la française Danielle Sallenave, *La vie fantôme* racon-

tant la vie d'une «maîtresse», il a vu, me dit-il, le film dans sa tête. Dieu sait pourtant si le livre traduisait un monologue intérieur, difficilement adaptable à l'écran. Leduc s'y est frotté en s'éloignant beaucoup du roman du côté de l'anecdote, mais en préservant le ton de la confidence intime. Son film n'est pas un film d'action, plutôt l'au-jour-le-jour tragico-comique de l'éternel triangle: épouse, maîtresse, mari. L'amour quotidien n'est plus ce qu'il était. Son film pourrait s'intituler *Un homme et deux femmes*.

La vie fantôme est une bonne représentation du courant qui sous-tend tout le cinéma québécois, dans notre belle société matriarcale, celui des femmes piliers aux personnalités explosives et des

hommes mous, plus proches du ver de terre que du vertébré. Et les vers de terre ne tombent-ils pas amoureux des étoiles? L'homme mou étant ici en l'occurrence un bon mari et père de famille, joué par Ron Lea, heureux et confortable en ménage, tombé en amour avec une belle jeune femme (Pascale Bussièrès) avec qui l'entretient une relation essentiellement sensuelle. Et voici notre homme écartelé, doublé entre deux femmes qu'il aime chacune à sa manière mais tout autant. Ne se résolvant pas à quitter l'une pour l'autre. Sautant de lit en lit. Quant aux femmes, elles souffrent. La maîtresse avec éclat et fureur, l'épouse (Johanne-Marie Tremblay) plus zen, avec discrétion, et dans le silence. Sait-elle? Ignore-t-elle? Le doute plane. Le mari, lui, va où l'appelle son cœur, c'est à dire à droite, puis à gauche, puis encore à droite. Mais il souffre aussi, moins élégamment que ces dames toutefois.

Leduc a braqué son éclairage principal sur la «femme d'à côté», cette maîtresse dont on voit les états d'âme passer sur le visage et le corps de l'actrice. Pascale Bussièrès s'est mérité le prix d'interprétation féminine au dernier FFM pour ce rôle où elle est vraiment éblouissante, passant du rire aux larmes avec une sensibilité merveilleuse, furieuse, étonnée, incrédule, multiple, très émouvante, toujours juste. La comédienne est aussi fort belle, ce qui contribue beaucoup à instaurer ce climat d'érotisme qui baigne le film. *La vie fantôme* a multiplié les scènes de lit, la sensualité du rapport Pierre-Laure, qui explique et justifie l'action. Mais Ron Lea n'a pas loin s'en faut, la présence de Pascale Bussièrès. Souvent faux, généralement inconsistant, il paraît bien



Pascale Bussièrès et Ron Lea dans une scène torride de *La vie fantôme* de Jacques Leduc.

pâle aux côtés de sa partenaire. Dans la peau de l'épouse, Johanne-Marie Tremblay est plus nuancée, et joue un rôle tout compte fait ingrat avec intelligence et finesse. Certaines figures secondaires sont plus faibles. L'inégalité de la distribution alourdit le film et nuit à sa vraisemblance. Comment un personnage aussi falot que celui qu'interprète Ron Lea peut-il inspirer des passions aussi fortes? On s'interroge.

Mais *La vie fantôme* a relevé le défi de traiter un sujet dramatique avec beaucoup d'humour, et sans l'appui d'une action trépidante, à rester vivant, à travers des scènes courtes, rythmées, des bons dia-

logues où se multiplient les effets de surprise. Une musique fort intéressante de Jean Derome et des effets sonores viennent ponctuer avec bonheur tous les moments forts. Des rires dans la salle accueillent les misères et les déchirements du trio. Masculins surtout. Les femmes en général rient plus jaune à ce petit portrait grinçant de société où elles sont (quoique fortes) les grandes perdantes de l'histoire.

On saute de l'appartement de Laure où Pierre commence sa nuit au lit conjugal où il la termine. On assiste aux heures de bonheur volées au quotidien, quelques jours de vacances en Floride que Pierre

passé avec sa maîtresse avant qu'épouse et famille ne débarquent en la chassant des lieux. Laure ne supporte plus cette relation secrète, essaie de rompre. Elle se résoudra pourtant en bout de ligne à un avenir bouché. «Est-ce que c'est notre vie?», demande-t-elle avec angoisse. Et en crevant l'écran, *La vie fantôme* est avant tout le film tremplin d'une excellente actrice. Depuis *Sonatine* de Micheline Lanctôt qui ont vu ses débuts en 85, Pascale Bussièrès s'imposait en douceur à travers des personnages d'adolescente déléguée. Leduc lui a donné son premier rôle de femme! Elle y est admirable. Une *Vie fantôme* à voir. Pour elle surtout.

la chambre blanche
centre de production, de diffusion
et de documentation en art actuel

15^{ème}

**CHAMBRES
D'HÔTEL**

DU 10 AU 31 JANVIER 1993

15 ARTISTES EN RÉSIDENCE
15 LIEUX D'EXPÉRIMENTATION

- PATRICK ALTMAN • QUÉBEC HILTON
- FLORENT COUSINEAU • RADISSON - GOUVERNEURS QUÉBEC
- MICHAEL DAVIDSON • CENTRE INTERNATIONAL DE SÉJOUR
- MICHEL FRANÇOIS • LOEWS LE CONCORDE
- CLAUDIE GAGNON • MAISON SAINTE-URSULE
- FRANÇOISE GIRARD • L'HÔTEL DU VIEUX-QUÉBEC
- MICHEL GOULEY • MANOIR VICTORIA
- SHELAGH KEELEY • CHÂTEAU GRANDE-ALLÉE
- MARLENE KLASSEN • HOLIDAY INN QUÉBEC CENTRE-VILLE
- EVELYN MITSUI • CENTRE INTERNATIONAL DE SÉJOUR
- JEFFREY NORGREN • HÔTEL CLARENDON
- GUY PELLERIN • CHÂTEAU FRONTENAC
- KAREN PICK • LE CLASSIQUE
- MARIO SCATTOLINI • ROUSSILLON QUÉBEC
- FRANÇOIS VALLÉE • HÔTEL LE PRIORI

INFORMATIONS

LA CHAMBRE BLANCHE, 185 Christophe-Colomb Est, Québec, Qc, G1K 3S6, Téléphone: 418-529-2715, Télécopieur: 418-529-0048

LE DEVOIR

PAVILLON DES ARTS DE STÉ-ADELE

Alain Lefèvre
PIANISTE
interprète
SCARLATTI, CHOPIN, MOUSSORGSKI, MAURICE RAVEL

Samedi le 23 janvier à 20h.

ANIMATRICE SOIRÉE
JULIE SNYDER

EXPOSITION:
Le groupe Xylon Québec
GRAVURES SUR BOIS
Durant les mois de janvier et février, le samedi et dimanche de 11h. à 17h.

Réservation téléphonique:
1-229-2586
Billets en vente à tous les comptoirs ADMISSION: 522-1245 ou 1-800-361-4595

1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69, de l'autoroute des Laurentides)
Veuillez prendre note que le Pavillon des Arts de Ste-Adèle sera fermé du 15 décembre 92 au 10 janvier 93.

LE DEVOIR CITE FM 99.5 l'Orpailleur

en collaboration avec **LE DEVOIR**

LE MOULIN À MUSIQUE

présente

À PORTÉE DE LA MAIN II
avec Marie-Hélène da Silva, Jean-Luc Éthier et Claire Gignac

28 janvier École le Rucher, Bois-des-Filions
12 février École Notre-Dame-de-Fatima, Marie-Ville

LA SYMPHONIE SYNTHÉTIQUE
avec Jean-Luc Éthier, André Lépine et Jean Régnier

29 janvier École Dollard-des-Ormeaux, D.D.O.
11 février École Richelieu, Richelieu
19 février École Gaétan-Boucher, St-Hubert
12 mars École St-Joseph, Anjou
4 et 5 avril Maison du Citoyen, Hull

LES BOÎTES NE SONT PAS TOUTES CARRÉES
avec Marie-Hélène da Silva, Jean-Luc Éthier et Jean Régnier

23 mars Centre culturel Vanier, Châteauguay
21 avril Centre culturel La Petite Église, St-Eustache

En plus de la recherche musicale, LE MOULIN À MUSIQUE fait de la recherche de mécènes! Pour renseignements: 514 527-7726
Numéro de charité 88842

Le drame d'une génération perdue



Le voleur de caméra, de Claude Fortin: un manifeste fort bien tourné qui dénonce les abus de la télévision et revendique le droit à la représentation des citoyens nés après 1957.

Le Voleur de caméra

Écrit et réalisé par Claude Fortin, avec Claude Fortin, Madeleine Bélar, Jacinthe Marceau, Johanne Goulet, Régis Boivin. Assistante à la réalisation: Andrée Poitras. Images: Céline Bissonnette, Denis-Noël Mostert, Claude Fortin, Andrée Poitras. Son: Michèle Renaud. Montage: Andrée Poitras, Michèle Renaud. Musique originale: Les 3/4 Putains. Québec, 1992. 106 minutes, 16 mm. Au Cinéma Parallèle du 22 au 28 janvier.

Les hommes et les femmes de cette génération ne savent pas très bien ce qu'ils attendent de leur vie. Ils ont conscience de perdre leur temps et, surtout, la conviction profonde que tous leurs efforts pour s'en sortir sont voués à l'échec. Un film qui en dit long et que l'on ferait bien de prendre au sérieux.

Francine Laurendeau

IL Y A AU MOINS trois façons de percevoir le premier long métrage de Claude Fortin. On peut bien sûr le résumer classiquement. C'est l'histoire d'un désœuvré dans la trentaine qui, apparemment sans préméditation, vole une caméra vidéo. Petit à petit, il va l'approprier. Il commence par filmer un peu au hasard, il prend ce qui passe, il tourne dans sa cour, puis dans la rue. Nous sommes à Montréal, l'été. C'est une expérience nouvelle, qui change sa vie.

«J'essaie d'en profiter pendant que je suis libre, se dit-il. Je n'ai pas de job, pas de cote d'écoute, pas de compte à rendre.» Seule difficulté qu'il doit régulièrement résoudre: l'achat des cassettes. Car si Claude a un petit appartement et arrive tant bien que mal à se sustenter, l'argent est rare quand on vit «sur le bien-être», c'est-à-dire quand on n'a pour tout revenu que le maigre chèque de l'assistance publique. Excédé par l'image qui lui renvoie sa télévision, il expédie anonymement à Radio-Canada un fragment de son tournage accompagné d'un texte de son invention signé le FRIP, le Front pour la Réappropriation des Images du Peuple. Son manifeste est lu à la télévision. Mais peu content de cette victoire, Claude a bientôt une autre idée: le film qu'il est en train de tourner sera un remake du *Déclin de l'empire américain* mais cette fois à l'image de sa génération, celle des trente-trente-cinq ans. Finalement, ça se terminera en enquête de rue.

Mais *Le voleur de caméra* peut s'interpréter autrement. On peut dire qu'il raconte quelques semaines dans l'existence inutile d'un parasite de la société, incapable d'achever ce qu'il entreprend. Il traîne sa flemme d'un banc à un

autre, prenant prétexte d'une caméra qu'il a volée pour filmer n'importe quoi, sans plan ni but.

Et quand il lui arrive d'avoir une bonne idée, il ne l'exploite pas. Il en aura même deux pendant l'heure trois-quarts que dure le film. La première, c'est un manifeste fort bien tourné qui dénonce les abus de la télévision (notamment les kêtaireries américaines et l'omniprésence de la publicité) et revendique le droit à la représentation des citoyens nés après 1957. Cela nous vaut un beau débat: la télévision doit-elle être un commerce ou un service public? Malheureusement, on ne reparlera plus du FRIP.

La seconde bonne idée de Claude, c'est de projeter à ses copines le film de Denys Arcand, de leur demander de réfléchir sur *Le Déclin* et d'en tourner un remake, à tout le moins une actualisation de la première séquence: une jeune journaliste interviewe une prof sur la génération des après-baby-boom, la génération qui est arrivée après le progrès, qui vit la saturation et que même l'amour pourrait faire disparaître. Mais aussitôt lancée, l'idée s'estompe et dégénère.

J'aime autant vous dire tout de suite que je connais des spectateurs qui ont été littéralement exaspérés par ce film présenté en novembre dernier au Parallèle à l'occasion des Cinq jours du Cinéma indépendant. Ils ne supportaient pas la mollesse du personnage principal, attribuant ses hésitations et ses inachèvements à un réalisateur souffrant certainement d'une infirmité de la

réflexion, d'une pensée incapable de s'articuler et d'une absence d'inspiration. Eh bien je ne suis pas d'accord, pas du tout d'accord. J'ai vu *Le voleur de caméra* avec un mélange d'intérêt et d'angoisse. J'avais l'impression de recevoir un avertissement en même temps que d'avoir accès à une vue en coupe d'un secteur inexploré de notre société, d'être le témoin de la vie quotidienne d'une faune que ses moyens de subsistance condamnent à la marginalité, au silence.

Qui sont ces hommes et ces femmes dans la trentaine que nous présente Claude Fortin?

Ils semblent osciller entre les études (avec comme commun dénominateur les Communications à l'Université du Québec) et le chômage. Ils ne savent pas très bien ce qu'ils attendent de leur vie. Ils ont conscience de perdre leur temps. Ils encaissent avec fatalisme les chèques qui consacrent leur état de chômeur ou d'assisté social, conscients des compromis, des vexations et des feintes que cela implique (faire semblant de chercher un emploi, échapper aux stages de formation et aux travaux communautaires).

Ils connaissent l'insoutenable légèreté du pauvre. Inlassablement, Claude découpe les coupons qui annoncent des réductions, se nourrit de «spéciaux» et inventorie les poubelles. Ils ne sont pas franchement

voleurs mais ont appris à ruser avec le système. Ils ne se droguent pas. Ils se contentent d'une bière ou d'un joint. On les traite d'idiots-visuels. Ils reconnaissent ne pas être très à l'aise dans l'écrit. Ils voudraient s'exprimer par l'image mais il n'y a pas de place pour eux dans les réseaux publics et privés de télévision, la télévision avec laquelle ils ont un rapport amoureux-haine. Ils sont nés avec elle. Mais ils lui en veulent parce qu'ils ne s'y reconnaissent pas, ne peuvent s'y fier.

Et ils en veulent à la génération précédente qui les a laissés dans cette situation. Ont-ils rompu avec leurs parents? Ils n'en parlent jamais. Rejetent-ils le couple conventionnel? Si j'ai bien compris, le seul couple dont il soit fait mention est un couple de femmes. Quant à la vie sexuelle de Claude, elle semble larvaire, amorphe, à l'image du personnage. Et toute cette douceur, toute cette apparente passivité, à la longue, devient suspecte. «Démocratisez les structures, écrit substantiellement le jeune homme à Radio-Canada, poussez-vous, faites-nous de la place!» Mais la séquence d'après, oublié le manifeste du FRIP. Inconscience ou découragement devant l'apparente inutilité de l'action?

Non, ils ne sont pas dangereux, ils ne fomentent pas la révolution. Ils ne sont ni terroristes, ni militants d'aucune sorte. Ils sont dépourvus d'agressivité. Mais dans leurs propos, pointent la frustration, l'amertume et, surtout, la conviction profonde que tous leurs efforts pour s'en sortir sont voués à l'échec. Ce sont cette absence de solution et, pour tout dire, cette absence d'espoir qui rendent inquiétant le tableau que nous présentent le réalisateur et son équipe. Sous ses allures brouillonnes, voilà un film qui en dit long et que l'on ferait bien de prendre au sérieux.

Être ou ne pas être dans le jus



Steve Buscemi et Seymour Cassel dans *In the Soup*.

In the soup

D'Alexander Rockwell. Avec Seymour Cassel, Steve Buscemi, Jennifer Beals. Scénario: A. Rockwell et Tim Kessel. Image: Phil Parmet. Musique: Mader. Présenté cette semaine au Rialto.

Alain Charbonneau

À UNE ÉPOQUE de l'année où prolifèrent d'étouffantes comédies hollywoodiennes, une bouffée d'air frais nous parvient du côté du cinéma indépendant américain. Après *Lenz* et *Sons*, Alexander Rockwell, réalisateur et scénariste, signe une petite satire sans prétention, débridée et anti-hollywoodienne à souhait. Présenté au dernier Festival du nouveau cinéma, le film a aussi raflé le prix du meilleur film au Sundance Film Festival et le prix du public à Deauville.

In the Soup s'amorce avec la rencontre hautement improbable de Steve Buscemi, le M. Pink du terrifiant *Reservoir Dogs*, et Seymour Cassel, un comédien reconnu pour ses personnages coupés au couteau, qui a joué dans près de la moitié des films de John Cassavetes. Le premier, un jeune cinéaste en herbe, naïf et sans le sou, a commis un imbuvable scénario de 500 pages et cherche le mécène qui l'aidera à le produire. Le second, un vieux flou, plein aux as et mêlé à des magouilles pas très blanches, prépare un gros coup et est à la recherche d'un poisson qu'il pourra utiliser comme pion.

Deux, ils vont former une paire dépareillée, et pourtant liée par une amitié bien réelle, à défaut d'être toujours franche. Jusqu'à ce que le jeune idéaliste Adolpho, tombé entretemps amoureux de sa jolie voisine (Jennifer Beals), soit forcé de choisir entre sa répugnance au crime et son amitié pour Joe, et qu'il se trouve plongé à son insu dans le scénario d'un film qui manifestement n'est pas le sien.

Le cinéaste a pris le parti de tourner en noir et blanc cette comédie un brin perverse sur l'amour du cinéma, celui qu'on veut faire, celui qu'on fait malgré soi et celui qu'on ne parvient pas toujours à faire. Ce qui ajoute à la nostalgie légère qui baigne le récit. Travaillé par une

thématique chère à Cassavetes et contaminé par l'humour discret d'un Jarmush (qui est crédité au générique d'une courte apparition d'une drôlerie sans pareille), *In the Soup* laisse aussi large place à l'improvisation, et Cassel, plus extraverti que son jeune partenaire, ne se gêne pas pour profiter de la liberté qui lui est donnée. Quant à Buscemi, il interprète avec brio l'alter ego du cinéaste, égaré dans un film qui lui échappe et qu'il aimerait bien pouvoir signer lui-même.

Le scénario n'est pas toujours d'égal force, même sur 90 minutes les longueurs sont fréquentes, et les raccords sont parfois artisanaux. Mais il est difficile de ne pas succomber à la délicate complexité de ce petit film, où l'on parle beaucoup d'argent et pas mal de cinéma, une fois qu'on le sait vaguement autobiographique. La petite histoire veut en effet que pour produire son premier long métrage, Rockwell se résigne à vendre son saxophone par les petites annonces, comme le fait Buscemi dans le film avec son scénario. Une petite crapule de basse extraction lui aurait alors donné sept mille billets en échange de l'instrument et aurait ainsi largement contribué à la production de sa première oeuvre.

On appelle ça faire de nécessité vertu. Une formule qui pourrait fort bien tenir de devise à tous les cinémas indépendants d'aujourd'hui, et sans doute aussi à ceux de demain.

FAMOUS PLAYERS

L'accompagnatrice

PARISIEN 866-3156
480 Ste-Catherine O. 1 304 006 30 00

THE CRYING GAME 16 ANS+

LOEWS 861-7473
934 Ste-Catherine O. 12 15 2 35 4 45 7 05 9 25
COUCHE TARD sam 11 35

CENTRE EATON 865-5728
705 Ste-Catherine O. 12 35 3 20 6 15 9 20

FAMOUS PLAYERS 8 867-8095
1180 Ste-Catherine O. Tous les soirs 7 05 9 35
sam-dim 12 05 2 25 4 45 7 05 9 35

DOLBY STEREO

Cinéma Libre & Vues des V.C. présentent

LE VOLEUR DE CAMÉRA
un film de Claude Fortin

UN FILM DE JEUNES, HABITUÉS DU DÉCLIN, QUI VIVENT AVEC LES RESTES DE LA GÉNÉRATION PRÉCÉDENTE: INATTENDU, IMPRÉVU ET NOVATEUR

au CINÉMA PARALLÈLE
3682 boul. St-Laurent 843-6001
DU 22 AU 28 janvier à 19h00

101.5 (CINÉMA PARALLÈLE PRÉSENTÉ)

Le 24 janvier COMPLET

Les 24, 25, 31 janvier et 1er février 20h.

L'ESPACE GO
5066 rue Clark, Montréal
Réservations: 271-5381

LES PRODUCTIONS MUSI-SCÈNE Sylvie Tremblay & Hélène Pedneault

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

11^e Festival 9-14 mars 1993

Secrétariat: 445, rue St-François-Xavier, bureau 26, Montréal (Québec) H2Y 2T1
Tél.: (514) 845-5233 Fax: (514) 845-5607

en librairie

Sylvie Tremblay... un fil de lumière

«Viens, on va se faciliter la vie...»

Chansons 109 pages, ill. 16,95 \$

ÉDITIONS TROIS

"J'ai mon cœur de soleil dans un pain de Luibe, un pas perché, pour me faire que c'est plus et net"
Sylvie Tremblay

COMPÉTITION OFFICIELLE CANNES '92

SENTINELLE

Un film de ARNEAUD DESPÉCHIN

NOUVEL ELYSEE 288-1857
55 rue Milton

Ven., Sam. et Dim. 12:00 - 9:00
Lun. au Jeudi: 4:15 - 9:00
Merc. et Jeudi: 7:00

PLACE À LA MAGIE DU CINÉMA D'ANIMATION DE L'ONF AVEC ANIMAFÊTE 92 ET C'EST GRATUIT! DU 28 AU 31 JANVIER

PROGRAMME 1
les 28, 29, 30 janvier à 18 h et le 31, à 13 h 30

- Les Iris/The Irises
- L'Empire des lumières
- La Basse Cour/A Feather Tale (Grand Prix de Montréal du meilleur court métrage au 16^e Festival des films du monde)
- L'Ours renifleur/The Sniffing Bear
- Territoire/Borderlines
- Droits au cœur/Rights from the Heart

PROGRAMME 2
les 28, 29, 30 janvier à 20 h et le 31, à 15 h 30

- Lord of the Sky
- Alchemists Des alchimistes
- Second Debut
- No Problem
- La Bastingue Madame Bolduc
- Minoru: Memory of Exile
- The Lump

CINÉMA ONF
1564, rue Saint-Denis (à l'angle du boulevard de Maisonneuve — métro Berri-UQAM)
Renseignements: 496-6895

DOLBY STEREO

Office national du film du Canada National Film Board of Canada

La Basse Cour/A Feather Tale

Minoru: Memory of Exile

RESTAURANT / chronique

Sous la tente marocaine

Josée Blanchette

À PLUSIEURS reprises durant le mois de décembre je suis passée et repassée devant la vitrine invitante du restaurant Le Tajine. À chaque fois je me suis faite cette réflexion: que de femmes assises là! En fait je dois vous confier que l'absence de l'autre solitude me frappe de plus en plus dans la plupart des restaurants. Mais où sont les mâles? À la Cage aux sports? Chez maman? Dans la section non-fumeur?

N'allez pas croire que ma soirée serait gâchée sans eux mais il me semble qu'il y manque un petit quelque chose d'essentiel à l'équilibre, au paysage, au plaisir de se zéinter discrètement et de mesurer les différences. Je ne suis d'ailleurs pas la seule à constater cette désertion massive. Mohamed, propriétaire et chef cuisinier du restaurant Tajine, m'avise qu'elles sont nombreuses, surtout en semaine, à hanter les murs (par ailleurs charmants) de son restaurant marocain. Selon lui les femmes seraient plus ouvertes à la nouveauté et prendraient davantage de risques quand vient l'heure de s'attabler. Avis aux célibataires, ces messieurs se terrent peut-être chez Desjardins Seafood!

À nous, donc, Le Tajine et son hôte charmant, à nous les mille et une épices à défaut des mille et une nuit, à nous les danseuses du ventre (tiens, je sens que je commence à les intéresser!) en oxygénant le thé à la menthe d'un geste ample, étendues sur nos coussins de velours. La belle vie prend ses aises rue Saint-Laurent et se conjugue au féminin.

Côté carte, Mohamed force un peu la main aux client(e)s et leur fabrique des petits menus «où vous pourriez goûter à tout» en moins de temps qu'il n'en faut pour soupier «oui, je le veux!» Pour tout vous dire, Mohamed sait parler aux femmes: il leur raconte comment sa mère fabrique le pain marocain, il leur confie aussi que s'il se promène avec une tuque sur la tête c'est qu'il s'est fait raser le coco après avoir perdu une gageure. Il remet ça dix minutes plus tard avec les recettes de sa grand-mère qu'il reproduit de mémoire et son amour pour la cuisine qui lui colle à la peau malgré son métier d'ingénieur. Bref, vous en saurez beaucoup sur lui, les femmes de sa vie (Casablanca en étant une), son pays et l'hospitalité marocaine après être passé(e) à sa table. Car Mohamed vous reçoit



Le restaurant Le Tajine, une table marocaine rue Saint-Laurent.

PHOTO JACQUES GRENIER

comme dans sa salle à diner et avec beaucoup de passion.

Ce soir là (il fait froid), il offre à tous les client(e)s la soupe harira bien tomatoée, garnie de pois chiche, légèrement aigre-douce et où domine le parfum entêté de la coriandre fraîche. Puis les salades marocaines

(carottes au cumin et tomates d'hiver anémiques) copinent avec une merguez succulente et bien épicée. On nous fait aussi goûter à la pastilla (caillies ou poulet), cette «pâtisserie» traditionnellement garnie de pignons, d'amandes et parfumée à la cannelle et la fleur

d'orange. J'avoue que cette version m'a semblée un peu sèche et la pâte filo trop humide mais il faut aussi dire que je ne m'emballerai pas facilement pour cette entrée souvent trop sucrée.

Les tajines sont moins connues chez nous que l'éternel couscous et pourtant elles sont aussi importantes en cuisine marocaine. Cuites dans un récipient en forme de chapeau qui porte leur nom, ces tajines réunissent souvent, viandes, fruits, noix et épices dans un ragout parfumé et sublime. La tajine d'agneau aux pruneaux et amandes est une réussite à tous points de vue. Mohamed utilise du gigot d'agneau frais du Québec qu'il nous sert rosé et baignant dans son jus de cuisson légèrement fruité. Quant à la tajine de poulet, safran, olives vertes et citron confit, ce dernier confère un goût extrêmement salé (on fait confire les citrons dans le sel) à l'ensemble. Même grand-maman serait d'accord avec moi!

Le vin dans cette maison vous est facturé en fonction de la quantité prélevée dans la bouteille. Si vous buvez 1/4, vous payez 1/4 et si vous en buvez la moitié, on vous fait payer la moitié de la bouteille et on conserve le restant pour les copains en fin de soirée. Le chateau Mornag ne nous a coûté que 9\$, la sobriété étant une de nos vertus. Quant au pain marocain, maman étant malade, nous n'avons pu y goûter.

Mohamed vous invite à passer au salon à l'heure du thé et des douceurs. Il en vaut la peine (le salon!) et vous transporte instantanément sous la tente au beau milieu du désert. Autant l'avant du restaurant est coquet et bourgeois, autant l'arrière tient du théâtre et de la mise en scène. Sur les plateaux de cuivre, le patron vous sert le thé et les petites pâtisseries orientales (aux dattes, amandes et fleur d'orange) d'une fraîcheur incroyable. La fin de semaine, une danseuse s'y produit mais chaque soir l'envie de s'envoler pour le Maroc est au rendez-vous.

Un repas pour deux personnes vous coûtera environ 40\$ pour deux personnes avant vin, taxes et service. **POUR:** Un restaurant accueillant. De quoi se réchauffer le coeur et le corps. Un décor soigné et deux ambiances pour le prix d'une. La cuisine de grand-maman réinterprétée par Mohamed avec passion.

CONTRE: Les mâles manquants!

LE TAJINE
5168 rue Saint-Laurent
tél. 495-3976
Fermé le lundi et les midis.

VIN / chronique

Rioja
Denominación de Origen
Vin Rouge / Red Wine
COSME PALACIO Y HERMANOS
Cosecha, 1989
Produit d'Espagne - Product of Spain
Mis en bouteilles par, bottled by
Bodegas Palacio S.A. - Logroño, (La Rioja) Espagne.

D'attrayants petits vins en vrac

Noël Masseau-et Pierre Séguin

NON! la présente chronique ne traitera pas de pinardiers ni de cuvées géantes contenant des quantités faramineuses de vin. Il s'agit plutôt d'une expression commode dont nous servons pour signifier que nous allons parler de vins de Bordeaux, d'Espagne et du Chili qui n'ont que très peu de choses en commun. Voilà!

Bordeaux

Pressés par la compétition internationale et inspirés par le succès remporté par d'excellents produits comme Maître d'Estournel, Fondation 1725 et, Dourthe Numéro 1, plusieurs maisons de négoce bordelaises tentent de «revamper» leurs vins d'appellation générique. C'est le cas de la maison Louis Eschenauer dont nous avons goûté les bordeaux blanc et rouge qui se vendent tous deux 11,50 \$ dans toutes les succursales régulières de la SAQ. Contrairement à notre attente, le blanc nous a plu davantage que le rouge bien qu'il soit issu du millésime 1991, une année très ordinaire à Bordeaux. Malgré ce handicap, ce petit sauvignon blanc sans prétention nous a agréablement surpris. Au nez, on reconnaît facilement les arômes typiques du cépage, le bourgeon de cassis, et des notes d'agrumes. Sans être grasse, bien sûr, la bouche est joliment ronde, très nette, bien fraîche. Un petit bordeaux vraiment agréable et à prix fort raisonnable. 14,5/20

Le rouge issu de l'excellent millésime 1990, est un bon petit vin, agréable, fruité, très souple, bien équilibré qui se laisse boire mais sans susciter de réaction tellement il semble fait pour ne déplaire à personne. Dans son cas, on pourrait dire qu'il est «commercialement correct». 13,5/20

On ne peut même pas en dire autant du Château Timberlay blanc 1991 (13,66 \$). Alors que le vin rouge de la même maison est régulièrement excellent — c'est le bordeaux rouge le plus vendu au Canada, ce blanc fait de semillon (60 %) et de sauvignon blanc pour le reste, est correct sans plus. Pâle, peu expressif au nez, si ce n'est un vague fruité, il présente une bouche assez acceptable, fruitée et végétale, qui se termine cependant sur une note plutôt amère. 13/20

Espagne

Il n'y a pas si longtemps, l'Espagne était incontournable quand il s'agissait de trouver les meilleurs rapports qualité-prix. Ce n'est plus le cas.

Heureusement, d'autres pays ont pris la relève! Mais il ne faut pas sous-estimer les vins espagnols pour autant.

Si on cherche un vin vraiment charmeur et d'une pureté de fruit remarquable, il faut essayer le Vina Cumbre 1988 Montecillo, vendu 11,16 \$ dans toutes les succursales régulières. Rubis, moyennement clair, ce vin sent et goûte littéralement la framboise d'automne bien mûr laquelle conserve toujours sa fraîcheur même à sa pleine maturité. La bouche sait exactement ce qu'elle annonce le nez. Ses dimensions sont modestes: peu d'ampleur, peu de tannins, mais de la franchise de fruit, de la fraîcheur, de la netteté dans les saveurs et un équilibre irréprochable. Un petit délice. 15/20

Ceux qui ont un faible pour les vins généreux et boisés seront probablement comblés par un autre rioja, le Cosme Palacio y Hermanos 1989, que l'on peut également se procurer dans toutes les succursales régulières pour 13,29 \$. Ce vin est l'antithèse du précédent. Il éclate de partout. Le nez est exubérant, sucré, fruité (cerise noire, cassis), et marqué par le chêne. La bouche est généreuse, sucrée et boisée, presque crémeuse. Les tannins sont enrobés mais présents et la finale est passablement longue. Peu de finesse mais beaucoup de matière pour le prix. 16/20

Chili

Le Merlot Marqués de Casa Concha 1990 (13,39 \$) a, s'il faut en croire ce qu'indique la contre-étiquette de la bouteille, vieilli 14 mois en chêne français. Il s'agit d'un traitement royal pour un vin qui ne nous semble pas se démarquer de la moyenne des vins chiliens. Sa couleur est foncée, mais le nez fait beaucoup plus cabernet franc que merlot avec son côté végétal et une note de caoutchouc brûlé qui n'est pas spécialement attrayante. L'attaque est fraîche et fort plaisante. Il y a du fruit, mais le côté végétal s'impose davantage que les saveurs fruitées ce qui étonne dans un vin fait de merlot à 100 %. La finale est légèrement amère. Bien mais nettement inférieur aux meilleurs vins chiliens. 14,5/20

Malgré la mention «Gran Reserva» sur l'étiquette, le Cabernet Sauvignon Santa Ema 1989 est un vin moyen. Sa couleur est plutôt claire pour un vin chilien aussi jeune et le nez est également assez discret. On y décèle tout de même du fruit rouge mûr. La bouche est extrêmement souple, le fruit est presque sucré. Malgré une finale marquée par une légère pointe d'amertume il s'agit d'un vin fort acceptable à ce prix, mais il ne faut surtout pas se laisser impressionner par l'indication d'une soi-disant grande réserve. 13,5/20

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

- ARTICULE:** 15 ouest Mont-Royal, ste 105, Montréal (842-9686) — Oeuvres de Tony De Melo, et installation vidéo de Nelson Hendricks, du 9 janv. au 7 fév.
- ATELIER A:** 796A Champagneur, ste 2, Montréal (272-3707) — Structures, dessins et peintures de Pandeis Tsakpinis, jusqu'au 30 janv.
- LE BALCON DES ARTS:** 650 Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Oeuvres de Anne-Marie Bost, Littorio Del Signore, André L'Archevêque, Claude Théberge
- CENTRE DES ARTS VISUELS:** 350 Victoria, Montréal (488-9559) — Galerie McClure: Oeuvres de Dyana Warden, du 15 janv. au 6 fév.
- CENTRE SAIDY BRONFMAN:** 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Oeuvres de Jochen Gerz, du 12 janv. au 12 fév.
- CENTRE COMMÉMORATIF DE L'HOLocauste À MONTRÉAL:** 5151 chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal (345-2605) — Splendeur et destruction: la vie juive qui n'est plus, 1919-1945: Les enfants de l'Holocauste: legs d'une génération disparue — Vidéos guidées sur demande, des expositions, dim. au jeu. de 10h à 16h.
- CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM:** 200 ouest Sherbrooke, Montréal — 100 affiches japonaises, collection du Centre Frédéric Meiz, du 14 janv. au 21 fév., mer. au dim. de 12h à 18h.
- CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL:** 335 Place d'Youville, Vieux-Montréal (872-2077) — Place aux Montréalais, photographies, caricatures, bandes vidéo sur les grandes périodes de l'histoire de la ville
- LA CHAMBRE BLANCHE:** 185 est Christophe-Colomb, Québec (418-529-2715) — «Chambres d'hôtels» — festivités pour le 150^e anniversaire de la Chambre Blanche, 15 artistes en résidence dans 15 chambres d'hôtel de Québec, du 10 au 31 janv.
- GALERIE ART ET ARTE:** 3886 St-Hubert, Montréal (281-8556) — Oeuvres de l'artiste argentin Nestor Villar Errecar, jusqu'au 1er fév.
- GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE:** 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Oeuvres de Laurendeau, Laberge, Huot, Poissant, Vézina, Gaulin et Savignac, du 10 janv. au 8 fév.
- GALERIE D'ART OBSERVATOIRE 4:** 372 ouest Ste-Catherine bur. 426, Montréal — Oeuvres de James Grant, du 16 janv. au 10 fév.
- GALERIE D'ART STEWART HALL:** 176 Lakeshore Road, Pointe-Claire (830-1254) — Exposition des ateliers d'art du Centre culturel de Pointe-Claire, du 16 janv. au 21 fév.
- GALERIE RENÉ BLOUIN:** 372 ouest Ste-Catherine ch 501, Montréal (393-9969) — Oeuvres de Pierre Dorion et Sarah Stevenson, du 12 déc. au 6 fév.
- GALERIE DU CENTRE:** 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Sculptures de Daniel-Jean Primeau, du 20 janv. au 11 fév.
- GALERIE CHRISTIANE CHASSAY:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 418, Montréal (875-0071) — Oeuvres de Guy Bourassa, du 16 janv. au 20 fév.
- GALERIE CLARK:** 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Oeuvres de François Lacasse et Nicolas Baier, du 14 janv. au 7 fév.

- GALERIE COLBERT:** 5196 rue Paré, coin Mountain Sights, Montréal (738-5209) — Oeuvres d'artistes québécois dont: Assier, Elce Barrette, Masson, Briansky, Hébert, Noël, Segal, Soulikias, Tiengo, sculptures de Wertheimer et Lorain, ouvert du mar. au dim.
- GALERIE L'EMBUSCADE:** 1571 rue Baudeaux, Trois-Rivières — Oeuvres récentes de Jean-Marc Lesage, du 10 janv. au 6 fév.
- GALERIE GRAFF:** 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Oeuvres de Suzanne Roux, du 14 janv. au 7 fév.
- GALERIE LIEU OUEST:** 372 ouest Ste-Catherine ste 523, Montréal (393-7255) — Oeuvres de Léopold L. Foullet et Ronald Grieco, jusqu'au 13 fév.
- GALERIE MICHEL-ANGE:** 430 rue Bonsecours, Montréal (875-8281) — Oeuvres de Aoyte, Barbeau, Bellefleur, Dallaire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle et autres, mar. au dim. de 11h à 17h.
- GALERIE DU SAC:** Université de Montréal, 2332 Édouard-Montpetit, 4e étage, Montréal — Écho d'une génération, oeuvres de 25 artistes, jusqu'au 4 fév.
- GALERIE SKOL:** 279 ouest Sherbrooke ste 311A, Montréal (842-4021) — Oeuvres de Suzan Dionne Balz, du 9 au 31 janv.
- GALERIE UQAM:** 1400 rue Berri, Montréal — Pavillon Judith-Jasmin, Salle J-R120: Oeuvres de Joseph Lefèvre, du 15 au 31 janv. — Moments choisis, 68 oeuvres de la collection de la Banque Nationale du Canada, jusqu'au 21 fév.
- GALERIE VERTICALE ART CONTEMPORAIN:** 1897 ouest boul. Dagenais, Laval (628-8684) — Peintures et vidéo de Mario Côté, du 7 janv. au 7 fév.
- GALERIE VOX:** 4060 St-Laurent ste 110, Montréal (844-6993) — Photographies de Mark Boudreau, du 9 janv. au 7 fév.
- L'INSPECTEUR ÉPINGLE:** 4051 St-Hubert, Montréal (598-7764) — «Artifices» oeuvres de Josette Trépanier, du 11 au 30 janv.
- JARDIN BOTANIQUE:** Jardin de Chine, 4101 est Sherbrooke, Montréal — Glace et lumières de Harbin, sculptures sur glace, du 21 janv. au 14 fév.
- MAISON RADIO-CANADA:** 1400 est boul. René-Lévesque, Montréal (597-4520) — Oeuvres de Jean Letarte, du 13 au 28 janv.
- OBORO:** 4001 rue Berri, ste 301, Montréal (844-3250) — Oeuvres de Luc Bourdon, du 9 janv. au 14 fév.
- OCCURRENCE:** 911 est Jean-Talon, Montréal (495-3353) — multi-média de Guy Giard, jusqu'au 14 fév.
- SALLE DE MUSÉOLOGIE MARIUS-BARBEAU:** Pavillon Lionel-Groulx, 3150 Jean-Brunet, 3e étage, Montréal — La réalité des enfants du Nicaragua, photographies des étudiants en psycho-éducation de l'UdeM, jusqu'au 29 janv.
- WADDINGTON AND GORCE:** 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Oeuvres de Bonet Chaki, Gaucher, Kriehoff, Laliberté, Morrice, Pellan, Stewart, Scherman et autres, jusqu'au 15 fév.

Musées

- MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL:** 185 ouest Ste-Catherine, Montréal (847-6228) — La Collection: second tableau, 220 oeuvres de la collection du Musée, jusqu'au 25 avril — Michèle Waquam: impressionnisme, du 16 déc. au 31 janv. — Bill Viola, du 22 janv. au 14 mars — Visites commentées disponibles, réservations: 847-6253
- MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (CHÂTEAU DUFRESNE):** rue Pie IX et Sherbrooke est, Montréal (259-2575) — Sylvain Dubuisson, designer — Impressions et imprimés, foulards par The Fabric Workshop, jusqu'au 24 janv.
- MUSÉE D'ART SAINT-LAURENT:** 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec, exposition permanente.
- MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL:** 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Pavillon Jean-Noël Desmarais: Construire: un art, jusqu'au 2 mai 93 — Figures dans l'espace, jusqu'en avril 94 — Toucher du bois, jusqu'au 26 sept. 93 — Pop Art, jusqu'au 24 janv. 93 — Collection permanente — Pavillon Benajah Gibb: Grand Siècle: peintures françaises du 17e siècle d ans les collections publiques françaises, du 21 janv. au 28 mars — Dessins d'anciens maîtres italiens de la collection de Jeffrey E. Horvitz, du 28 janv. au 21 mars — Ouvert du mar. au dim. de 11h à 18h., les mer. et sam. jusqu'à 21h.
- MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS:** 100 rue Laurier, Hull — L'art inuit et la relève, jusqu'au 2 mai — OPUS, la facture instrumentale au Canada, jusqu'au 18 sept.
- MUSÉE (CENTRE) CANADIEN D'ARCHITECTURE:** 1920 Baile, Montréal (939-7026) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20,000 dessins et estampes de maîtres, 120,000 livres, 45,000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importants. — Montréal, ville fortifiée au 18e siècle. — Apprendre de toutes pièces, jusqu'au 25 avril.
- MUSÉE DE LA CIVILISATION:** 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — Objets de civilisation, exposition permanente — La barque à voile, exposition permanente — Mémoires, exposition permanente — Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence — Être dans son assiette, jusqu'au 31 janv. 93 — Mi-vrai, mi-faux, jusqu'au 31 janv. 93.
- MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN:** 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin en permanence — Force et couleurs, rétrospective des oeuvres de Albert Rousseau (1908-1982) jusqu'au 31 janv. — Ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h.
- MUSÉE DES HOSPITALIÈRES DE L'HÔTEL-DIEU DE MONTRÉAL:** 201 ouest ave des Pins, Montréal (849-2919) — Exposition permanente, l'histoire des origines de Montréal, celle de l'Hôtel-Dieu et des Hospitalières de Saint-Joseph, grâce aux objets et documents de sa collection, mer. au dim. de 13h à 17h.
- MUSÉE MCCORD:** 690 ouest Sherbrooke, Montréal (396-7100) — Mont-Royal, Ville-Marie: vues et plans anciens de Montréal — 1900: le Québec à un tournant — Formes et modes: le costume à Montréal du 19e siècle — Question de goût: arts décoratifs et beaux-arts au McCord — Le pont Victoria, un lien vital — La famille McCord: une vision passionnée — Exposition sur le fondateur du Musée — Premières actions du Canada: expositions thématiques en collaboration avec différentes communautés autochtones — Le Canada de la fin du 18e siècle: images reproduites à l'étranger.
- MUSÉE MARSIL:** 349 Riverside Drive, St-Lambert (671-3098) — Grande tenue, coup d'oeil sur la collection de costumes, du 20 janv. au 28 mars
- MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE:** 350 Place Royale, angle de la Commune, Montréal (872-9150) — Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, site historique — Vestiges, collection permanente d'artefacts, et animation — Du wampum à la carte de crédit. Des couches et des couches d'histoire, exposition permanente, mar. au dim. de 10h à 17h., mer. de 11h à 20h.
- MUSÉE DU QUÉBEC:** 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Pavillon Baillargé: 1er étage: Cachots, bloc cellulaire conservé comme témoin de la vie carcérale au temps de la prison de Québec — 3e étage: Edward et William Sutherland Maxwell, architectes — 4e étage: Tourelle du pavillon Baillargé: Oeuvre de David Moore — Pavillon Gérard-Morisset: R.C. Collection du Musée Art actuel, jusqu'au 14 mars — Collection du Musée art ancien religieux et art ancien profane jusqu'en 1994 — 1er étage: Toulouse-Lautrec s'affiche: la collection Baldwin M. Baldwin jusqu'au 28 fév. — La crise de l'abstraction au Canada, les années 50, jusqu'au 31 janv. — 2e étage: La crise de l'abstraction au Canada, les années 1950.

Maisons de la culture

- MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC:** 2550 est Ontario, Montréal (872-7882) — Installation de Zilon, du 8 janv. au 21 fév., — Oeuvres de Michèle Assal, Céline Goudreau et Louise Mercure, du 12 janv. au 14 fév.
- MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY:** 6052 boul. Monk, Montréal — Profil des années 50, photographies de Roméo Gariépy, exposition de la Cinémathèque Québécoise, du 14 janv. au 28 mars
- MAISON DE LA CULTURE MERCIER:** 8105 Hochelaga, Montréal — Couleurs tropicales de Huguette Mathieu-Lussier, du 13 janv. au 28 fév. — 11e triennale Xylon international, plus de 140 artistes issus de 26 pays, du 20 janv. au 21 fév.

QUOI DE NEUF AU PANE E VINO DE L'ALTRO ?
Jean Aubry vous propose:

- De goûter chaque jour à une vingtaine de vins au verre à des prix très corrects;
- D'élargir vos connaissances par une série de cours sur les vins;
- De rencontrer des personnalités du monde du vin;
- Et d'adhérer à un club de vins italiens unique au Québec.

Cours tous les mardis soirs à 19h00
Renseignements: 270-3028
205, rue Viger ouest, Montréal Tél.: 393-3456

TOURISME / excursion

La République dominicaine, destination vedette

Normand Cazalais

LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE tient une place bien particulière dans la géographie des destinations-vacances où s'éparpillent chaque hiver les Québécois en mal et en manque de chaleur, de mer ourlée et de sable bien doux...

Pratiquement inconnue chez nous voici à peine quinze ans, elle s'est fait une place au soleil dans le temps de la dire: ses bas prix notamment lui ont permis de se tailler un créneau aux côtés d'une Floride saturée, d'un Mexique inégal, d'Antilles françaises devenues chères, d'une Jamaïque réputée dangereuse, plutôt à tort qu'à raison. Elle a de plus comblé une partie du vide créé par une désaffection sensible envers Haïti et Cuba, victimes des excès de leurs régimes politiques.

Comme à la maison...

La République dominicaine est maintenant populaire. Très populaire. De décembre à mars, les avions ne désemplissent pas. Une large partie du littoral nord, autour de Sosua, Cabarete et Puerto Plata, voit débarquer des cohortes de peaux pâles, de ces *Los Tabernacos* qui se sont trouvés un nouveau havre vers lequel ils ont pris l'habitude de retourner d'année en année. Ils s'y sentent tellement chez eux que plusieurs s'y sont lancés en affaires, comme hôteliers, restaurateurs, commerçants; ils s'y sentent tellement chez eux qu'en nombre d'endroits le français — le québécois, de-

vrait-on dire — y est aussi répandu qu'en certains coins de Floride.

Le pays, il faut en convenir, ne manque pas d'attraits. Outre un niveau de vie qui donne presque à chaque vacancier l'impression d'être riche, il offre un climat absolument tropical rafraîchi sur ses côtes par des brises de mer constantes, des kilomètres et des kilomètres de plages étincelantes, des équipements hôteliers qui, sans représenter le *nec plus ultra*, assurent tout de même un niveau de confort de nature à satisfaire les exigences les plus courantes. Et puis le mot s'est passé: dans l'ensemble, les Dominicains sont corrects, passablement désorganisés mais gentils, pas encore totalement dénaturés par le tourisme. Et puis, ils parlent espagnol, une langue qu'on peut arriver à baragouiner avec un minimum d'efforts.

Mais tout n'est pas parfait. Les prix, là aussi, ont monté. Les «paradis» naturels d'il y a pas si longtemps ont été abîmés, lourdement parfois, par la marée touristique. En certaines stations, il commence à y avoir pas mal de monde, souvent trop. Enfin, dans les médias, sont apparus des reportages, articles et lettres ouvertes faisant état de raids dominicains en Haïti, pays voisin qui occupe le tiers occidental de la grande île d'Hispaniola, pour y kidnapper des gens, adultes et aussi enfants, réduits par la suite à l'état d'esclaves dans les plantations de canne à sucre. Affirmations que le gouvernement dominicain dénie avec force, bien sûr.

J'y étais la semaine dernière. J'avais opté pour une formule mixte, alliant quelques jours dans la capitale Santo Domingo à un séjour dans un *resort* près de Punta Cana, à l'extrémité est de l'île. Après être partis en soirée de Mirabel, nous sommes arrivés à l'aéroport de Punta Cana, en pleine nuit, à deux heures, pour se faire estampiller les passeports par des agents d'immigration à moitié endormis. Quelques minutes plus tard, dans la nuit chaude qui entrait par les fenêtres ouvertes de la vieille Lada dont les tôles devaient tenir ensemble par la force de l'habitude, je me disais que c'était ça, la confiance du voyageur: rouler dans l'obscurité, en territoire inconnu, dans la guimbarde d'un chauffeur de taxi qui s'appliquait à éviter, avec une louable conscience professionnelle, les nids de poule décorant la route.

L'hôtel s'appelait le Bavaro Fiesta, ouvert depuis le 5 décembre dernier. Il appartient à des intérêts espagnols qui ont acheté dans les parages une impressionnante collection de kilomètres carrés pour y aménager ce centre de villégiature puis, dans une deuxième phase, un autre hôtel incorporant des salles de congrès et éventuellement un terrain de golf. Une soixantaine de pavillons comprenant chacun huit chambres climatisées occupent un large terrain ouvert sur une profonde plage couronnée de palmiers. Dès sept heures le matin, une armée de jardiniers s'activaient à planter fleurs et arbustes, à arracher les mauvaises herbes, à arroser le tout alors que d'autres employés nettoyaient la plage, les abords de la piscine, les sentiers dallés menant aux différents bars, à la salle à manger et autres pavillons de la propriété.

L'endroit est bien, très bien même. Le personnel, abondant (plus de 500 employés au total), s'efforce de rendre la vie facile à la clientèle, européenne (italienne, allemande, espagnole) en très large majorité. La gamme d'activités sportives est vaste, allant du volley à la plongée sous-marine, du ping-pong à la planche à voile ou, ô malheur! pour nos oreilles, au *seadoo*. Les tarifs varient selon que les séjours incluent deux ou trois repas par jour ou même les alcools *(all inclusive)*. Ainsi, un forfait comprenant transport en avion, transferts, hébergement, deux repas quotidiens et l'accès aux équipements sportifs coûte de 1069\$ à 1219\$ par personne, par semaine, en occupation double.

Au bout du monde

Punta Cana, je l'ai dit, est à l'extrémité est du pays. Le premier groupe à s'y installer fut le Club Med. D'autres ont suivi, chacun s'établissant à bonne distance de ses voisins: le Bavaro Beach Club (complexe qui regroupe en fait quatre hôtels et un casino), le Punta

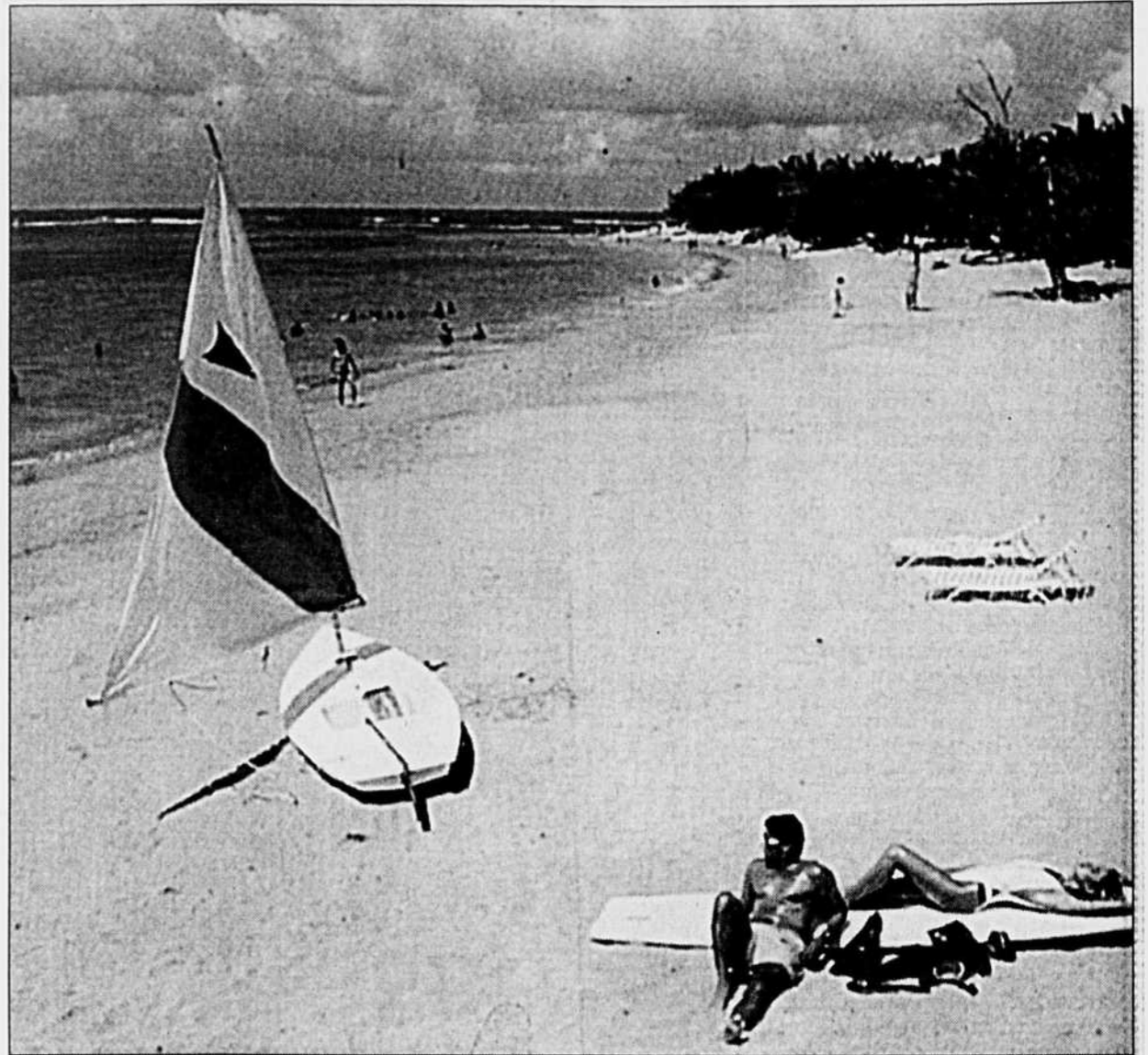


PHOTO ARCHIVES

Comme le veut le dicton, en République dominicaine, il faut vivre comme les Dominicains.

Cana Beach Resort, le Melia qui appartient également à des intérêts espagnols qui fut inauguré l'an dernier en présence, rien que ça, du roi et de la reine d'Espagne et du président Joachim Ballaguer, et d'autres *resorts* de cet ordre dont le Fiesta est le dernier-né.

C'est un peu ça qui est le malheur: En République dominicaine, Punta Cana est au bout du monde. Littéralement. Si vous aimez sortir de votre hôtel et prendre le chemin du prochain village pour saisir la couleur locale, rencontrer des gens qui ne soient pas que des touristes ou des employés d'hôtel, vous êtes mieux de vous lever de bonne heure. Higuey, la première agglomération d'une quelconque importance (le pape y est venu l'automne dernier puisqu'on y retrouve la première église d'Amérique dédiée à la Vierge), est à plus d'une heure en *uauas*, ces autobus souvent dégingnés et toujours bondés qui ont toutefois l'avantage de ne coûter presque rien (12 pesos le passage). Affréter un taxi pour un aller-retour et une attente de quelques heures revient à plusieurs centaines de pesos. Et ne pensez pas aux jeeps Su-

zuki: leur location va chercher — une bagatelle — dans les 140\$ US! par jour, sans compter l'essence.

Le mieux alors est d'opter pour l'une ou l'autre des excursions proposées par des grossistes ayant leurs comptoirs à l'hôtel, qui mènent ça et là dans les environs, jusqu'à La Romana et même jusqu'à Santo Domingo. Mais, dans tous ces cas, le contact avec la population n'est pas plus étroit...

Dans mon programme de visite convenu avec le ministère du Tourisme dominicain figurait une visite à Santo Domingo et, grand privilège, une entrevue exclusive avec le ministre du Tourisme lui-même. Je ne vous raconterai pas le tout dans le détail, ce serait trop long et sûrement oiseux. Mais sachez que j'ai pu goûter à loisir les effets de la nonchalance dominicaine et apprécier les nuances d'une expression comme un *momentito* qui peut signifier aussi bien trois heures que plusieurs jours.

Pour faire une histoire courte, disons que j'ai réussi à partir pour la capitale deux jours plus tard que prévu, le jeudi au lieu du mardi, après une kyrielle de téléphones

avec un nombre effarant d'interlocuteurs, ce qui m'a permis, je l'avoue, de faire progresser mon espagnol. Le séjour à Santo Domingo fut donc écourté (je vous en reparlerai bien un jour) et le retour à Punta Cana le lendemain s'exerça dans des circonstances rocambolesques que je vous raconterai un soir au coin du feu. Bien entendu, je ne vis jamais l'ombre de la silhouette du ministre ni n'entendis ne serait-ce qu'un écho de sa voix. Et j'ai rangé, avec mon crayon, les quelques questions ébêtantes sur la main-d'œuvre étrangère que j'avais préparées à son intention.

Mais, direz-vous avec raison, j'étais au soleil. Et, comme dit le dicton, à Rome, il faut vivre comme les Romains. Sinon, il vaut mieux rester chez soi.

Renseignements

Office du tourisme de la République Dominicaine, 2080, rue Crescent, Montréal, H3G 2B8, 499-1918/1393 (télécopieur), 1-800-563-1611.

Note: Nous remercions la société Vacances Canadien de sa collaboration.

PELERINAGES A L'ETRANGER 1993

- **EUROPE ET TERRE SAINTE (20 jours)**
— Paris, Lourdes, Lisieux, Terre Sainte, Rome.
— Départ du 16 mai: Dir.: Guy Guénard, o.m.i. — Prix: 4395 \$
— Départ du 5 sept.: Dir.: Un Père Oblat — Prix: 4750 \$
- **CONGRÈS EUCHARISTIQUE INTERNATIONAL À SÉVILLE, incluant un pèlerinage à Fatima (16 jours)**
— Départ: 3 juin — Prix approximatif: 3550 \$
— Lisbonne, Fatima, Guadalupe, Séville (5 jrs) Toledo, Madrid, etc.
- **PÈLERINAGE AU COEUR DE L'EUROPE (16 jours) — Prix: 3475 \$**
— Départ: 1er sept. — Dir.: Léo-Paul Nobert, o.m.i.
— Suisse, Autriche, Nord de l'Italie.
- **LA FRANCE DE NOS ANCÊTRES (16 jours)**
— Départ: 7 sept. — Prix: 2970 \$
— Dir.: M. Bilodeau, o.m.i. — Normandie, Bretagne, Poitou-Charente, Loire.
- **EN TERRE SAINTE, PAYS DE JÉSUS ET DE MARIE (13 jours) — Prix: 2660 \$**
Sur les pas du Bx Père Frédéric, o.f.m. — Départ: 5 octobre 1993.
— Dir.: P. Arsenault, o.m.i. — Tous les lieux saints ou programme.
- **LA TURQUIE SUR LES PAS DE S. PAUL (18 jours) — Prix: 3425 \$**
— Départ: 9 octobre — Lieux évangélisés par S. Paul ainsi que la Cappadoce.
- **GRÈCE ET TERRE SAINTE (17 jours) — Prix: 3290 \$ — Départ: 17 octobre.**
— Athènes, Croisière, Corinthe, les Meteores, etc. ainsi que tous les lieux saints.
Nos prix incluent toutes les taxes (aéroport, hôtels, etc.)

DEMANDEZ NOTRE DÉPLIANT DÉTAILLÉ

PELERINAGES A L'ETRANGER DU CAP INC.

615, rue Notre-Dame, Cap-de-la-Madeleine (Québec) G8T 4H3 — Tél.: (819) 376-1954 (Permis du Québec)

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

MONTÉRÉGIE-RIGAUD

AUBERGE DES GALLANT: Les chevreuils sont arrivés! Gâtez-vous en profitant de notre forfait romantique — chambre luxueuse avec foyer, repas gastronomique, petit-déjeuner et pourboire, seulement 199\$ pour deux personnes. Sauna, salle d'exercices, ski de fond, ski alpin. Brunch champêtre à l'étable le dimanche 15.95\$ 5 fleurs de Lys, 4 fourchettes. Certificat-cadeau à partir de 40.00\$. Réservations: 514-459-4241 (Montréal 451-4961). Direction 40 Ouest vers Ottawa, sortie 17.

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE: Pour l'amour de la nature, du rêve et des traditions. Confort douillet de 50 chd et suites luxueuses avec bain tout et foyer. Saunas, piscine int. avec vue panoramique sur sentiers de ski de fond. Cuisine gastronomique autochtone. Boutique artisanale. PATINOIRE LAGUNE, PIQUE-NIQUE sur neige pour groupes. Forfait de ski à partir de 73\$ pers./j. (occ. double (prix semaine) INFO et RES sans frais 1-800-363-8614. (rte 131 N à 1 hr de Mt).)

CHARLEVOIX

FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 65 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputées. 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure saunas, bain tourbillon. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique. 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul, (418) 435-2255.

Dans un haut-lieu de la gastronomie au Québec offrez-vous cette vacance d'hiver dont vous avez toujours rêvé. Vue exceptionnelle sur le fleuve. Chambres romantiques et luxueuses, la majorité avec bain tourbillon et foyer. Skiez le Massif et Grand Fonds. Ski de fond, motoneige, traineau à chiens. P.A.M. à compter de 93 \$ pers. occ. d. tous taxes et pourboires inclus. 418-665-3731

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit. Un somptueux relais de campagne, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. Piscine intérieure, sauna, centre de massage et école d'équitation. À proximité du Mont Grand Fonds. FORFAIT SAINT-VALENTIN. Voir notre annonce sous l'emblème des Relais & Châteaux (418) 665-4431, télécopie: (418) 665-7156.

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine À cinq minutes du Mont Sainte-Anne combinez gastronomie et sports d'hiver au confort moderne de nos 31 chambres, la plupart avec foyer et couette. Gagnant provincial du Grand Prix Québécois de la Gastronomie 1992. Forfait "Évasion" à partir 149.00\$ p. pers. occ. double en basse saison incluant 2 nuits, un souper, 2 grands déjeuners, les pourboires, le service privé de navette à la montagne. Aussi forfait "Plein air et Affaires". Réservation (418) 827-5703, acceptons frais d'appel.

ANTICOSTI

SÉPAQ ANTICOSTI. Antidote anti-routine anti-stress anti-pollution anti-trub. Découvrez cette île envoûtante. Louez un chalet en bordure de mer ou laissez-vous gâter à notre pittoresque auberge au centre de l'île. Pour renseignements 1-800-643-9863 (sans frais) ou 1-418-535-0156 (à Anticosti).



LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: FORFAIT SAINT-VALENTIN incluant un cocktail de bienvenue, tous les repas du soir dont un menu dégustation de cinq services le samedi soir, les repas du matin ainsi qu'une petite surprise de Cupidon! À partir de 125\$ par pers., par nuit, en occ. double, service compris, minimum 2 nuits. (418) 665-4431, télécopie: (418) 665-7156.

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU-À-LA-BOUCHE: Ste-Adèle. Hôtel 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Forfait Une autre Tentation 112\$ par personne, 1 nuit chambre-salon, souper, petit déjeuner, pourboire inclus, (taxes en sus) en occupation double. — Forfait SKI: À partir de 210\$ par personne, 2 nuits - 2 petits déjeuners - 1 souper Table d'Hôte - 2 jours de ski alpin - pourboire inclus (taxes en sus) en occupation double. Forfait Voyages de Noces, Anniversaire de mariage. Tél. sans frais de Montréal-centre 514-227-1416 ou 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: À St-Marc-sur-Richelieu. Hôtel confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans un décor d'autrefois. Un relais pour les gourmets gourmands, classifié 4 fourchettes, une cave à vin de 300 étiquettes. Prix d'Excellence 1992, The Wine Spectator. Le charme d'une vieille demeure bourgeoise perchée sur une colline dominant le Lac Massawippi. 25 chambres dont plusieurs avec foyer et bain tourbillon. 30 km de pistes de ski de randonnée à la porte de l'Auberge, ski alpin, promenade à chevaux en traineau, équitation. Forfaits disponibles incluant les soupers, petits déj. et service. Pour profiter au maximum des plaisirs de l'hiver, venez vous faire dorloter à l'Auberge Hatley. (819) 842-2451



OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

BEAUPRÉ / MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantageux forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à coeur», «Douces Vacances», «Réunion d'affaires», «Ski à la carte», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997, sans frais: 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à Coeur», «Douces Vacances», «Réunion d'affaires», «Ski Envôûtant», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162.

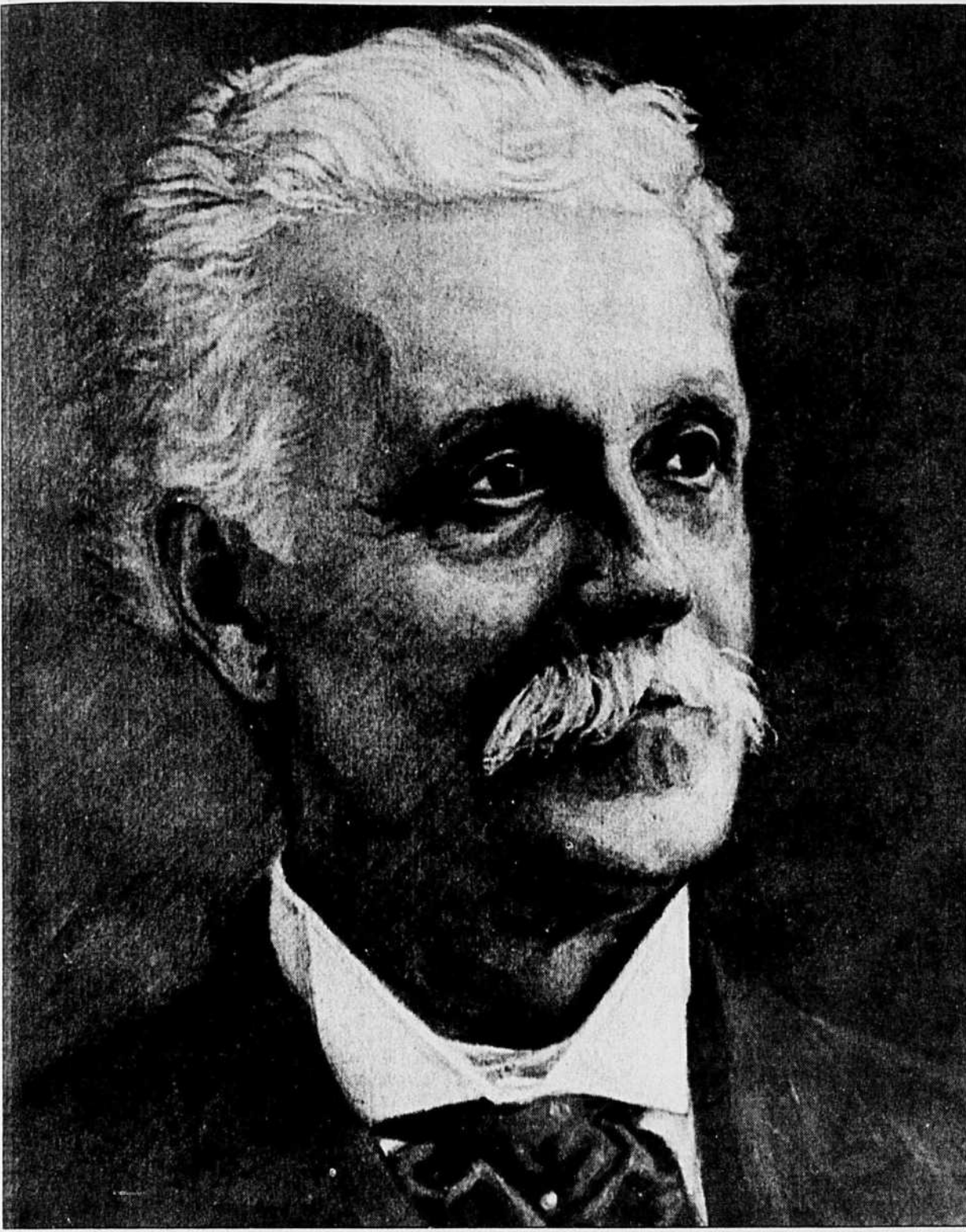
ISLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres et 52 motels tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure et extérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, folklore, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Évasion dans l'île», «Coeur à Coeur», «Réunion d'affaires», «Val-des-Neiges-Cap-Aux-Pierres», «Douces Vacances», «Randonnées en traineau à chiens», «Cadeaux», «Détente», «Pâques», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 438-2711. FAX (418) 438-2127, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162.

VIEUX-QUÉBEC

HÔTEL CLARENDON: Construit en 1870, situé au centre des fortifications du Vieux-Québec, entièrement rénové, climatisé en ses murs le restaurant Charles Baillairgé, le plus ancien restaurant au Canada. 93 chambres tout confort, cuisine raffinée, Bar l'Emprise où le jazz est à l'honneur, directement relié à un stationnement intérieur. Demandez nos avantageux forfaits dont le forfait «cadeau». Tél.: (418) 692-2480. FAX: (418) 692-4652 — 1-800-463-5250. HÔTE 1-800-361-6162.

Arthur Buies, le gentleman chroniqueur



Chroniques I

Arthur Buies, édition critique par Francis Parmentier, Bibliothèque du Nouveau Monde, Presses de l'université de Montréal, 1986, 653 pages.

Chroniques II

Arthur Buies, édition critique par Francis Parmentier, BNM, PUM, 1991, 502 pages.

Robert Lévesque

ON CONNAIT le nom d'Arthur Buies, sa silhouette carrée, son port altier, ses cigares, son amitié virile avec le curé Labelle, par l'image qu'en a donné à la télévision le comédien Paul Dupuis dans l'oeuvre de Claude-Henri Grignon, *Les belles histoires des pays d'en-haut*. Image à la fois juste et injuste d'un homme qui dissimula son malheur de vivre dans une vie de combats, libre-penseur dans une société ultramontaine, dandy buveur, voyageur, ayant consacré sa plume, très vive, à une chronique de son temps qui apparaît aujourd'hui unique dans l'histoire du journalisme canadien.

Un battant

Ceux qui connaissent Arthur Buies au-delà de l'image partielle de l'acteur Paul Dupuis savent jusqu'à quel point ce journaliste qui créa ses journaux, «*La Lanterne*» dont il avait emprunté le titre à l'un de ses modèles, le pamphlétaire français Henri Rochefort, puis «*Le Réveil*», deux aventures éclatantes et éphémères d'une presse libre et libertaire dans une époque de presse partisane et conservatrice, était un battant, un esprit habité par l'audace et des visions larges de libéralisme dans lesquelles passaient la séparation de l'Église et de l'État, l'abolition de la peine de mort, la correction de la langue, la lutte contre l'exode des Canadiens-français en Nouvelle-Angleterre et pour la colonisation des terres du nord.

Voici dans ses «*chroniques*», c'est-à-dire ces séries d'articles que, pour payer ses dettes, ses habits, ses cocktails, Buies envoyait aux journaux comme *Le Pays*, *La Minerve*, *Le National*, *Le Canadien*, le Buies plus léger, plus libre de plume, mais aussi le Buies plus sarcastique, plus humoristique, qui a laissé dans l'histoire du journalisme canadien-français au 19^e siècle le seul exemple d'un gentleman chroniqueur aussi perspicace, aussi fin, bougon et malicieux.

Il faut connaître Arthur Buies. La jeunesse d'aujourd'hui saura se re-

trouver dans cette figure flamboyante et sombre à la fois d'un grand orphelin, bohème et célibataire (il se maria à 49 ans), coureur des routes d'Europe et d'Amérique, d'une instabilité complète entre le bonheur de connaître et le mal de vivre. Rappelons qu'Arthur Buies est né le 24 janvier 1840 (il y aura 153 ans demain) d'un père qui arrivait d'Écosse, William Buie, homme d'affaires aventurier qui épousa une Canadienne-française, Léocadie d'Estimautville, et qui après avoir fait deux enfants (Victoria et William) partira avec sa femme pour la Guyane anglaise, laissant à des grandes-tantes, seigneuses de Rimouski, le soin d'élever les deux marmots. Arthur a un an.

L'orphelin fugueur.

La mère d'Arthur Buies meurt en Guyane l'année où elle y arrive, et son fils ne la verra jamais, n'en gardera, au-delà d'un grand sentiment de vide et d'abandon, qu'une image vague. À 16 ans, après ses études à Nicolet et au Petit séminaire de Québec, c'est le premier départ du pays. Le père d'Arthur Buies fait venir son fils en Guyane pour l'expédition aussitôt en Irlande, à Dublin, où il l'a inscrit au *Trinity College*. Adolescent, dissipé, Buies se sauve à Paris où il va payer sa croûte avec des traites parvenues de Rimouski, les bonnes grandes-tantes. Il va au lycée Saint-Louis, envisage des études de droit, rate le baccalauréat, donne des cours privés d'anglais à Palaiseau, fait la manche à Montparnasse et, coup de tête au coeur du romantisme, voilà qu'il part, qu'il va en Sicile rejoindre l'armée de Garibaldi, qu'il se bat à Milazzo, à Policastell, c'est l'été 1860, et, toute belle cause ayant ses ennemis, il déserte les garibaldiens à Naples, remonte à Paris où, belle régularité, il ratera encore le baccalauréat.

Arthur Buies revient au Canada en 1862. C'est un homme de 22 ans qui naturellement va se joindre aux esprits de l'Institut canadien, y faire des conférences, y débattre de la confédération qui se fait et devant laquelle il est plein de réserves. Dans cette vie de bohème des cafés et débits de boisson de la rue Saint-Denis, ou de la rue Saint-Gabriel, Arthur Buies, dont la plume est habile et belle, et dont les idées sont claires et audacieuses, va devenir le journaliste que l'on connaît, celui de *La Lanterne* qu'une caste économique entièrement défavorable aux hurluberlus de son genre, la «gauche» de cette époque, va couper des sources de crédit.

Dans les deux tomes de la belle collection des Presses de l'université de Montréal, la «Bibliothèque du Nouveau Monde» qui est un peu notre Pléiade, Francis Parmentier, dans un appareil critique minimum auquel on pourrait reprocher l'arbitraire mais à qui on dit mille mercis de nous proposer la lecture des chroniques de Buies, les lecteurs de 1993 vont maintenant trouver la prose d'un des esprits les plus originaux du 19^e siècle québécois, un homme qui a longtemps été méprisé par ses successeurs. Je pense à Roger Duhamel qui disait de Buies qu'il «possédait tous les défauts des primaires», et à Grignon qui, quoiqu'il l'ait mis en scène dans son oeuvre, écrivait dans *Ombres et clameurs* en s'en réjouissant: «Toute sa vie il chercha les honneurs, il convoita les glorioles, mais la patrie qui n'est pas si bête ne lui a rien donné!».

Un homme qui court

C'est vrai que la «patrie» ne lui a rien donné, à Arthur Buies, mais sa vie fut autre chose qu'une course aux honneurs. En lisant ses chroniques, on découvre un homme qui court après la vie même, qui vous emmène dans les villégiatures de Cacouna et de Tadoussac avec un talent d'écrivain, dans les rues de Québec avec un oeil de poète, un chroniqueur qui dédaigne le «convenu» et vise les coquins un demi-siècle avant qu'Henri Bourassa fonde LE DEVOIR pour en regrouper la chasse, et un homme qui réfléchit sur son temps sans jamais abandonner dans sa partition la note noire de l'humour.

Il faut lire ce «voyage en Californie» que Buies a effectué en 1874 et dont il rapporte un récit, «deux mille deux cents lieues en chemin de fer», qui parut en plusieurs chroniques dans *Le National*. 140 pages fabuleuses, étonnantes, d'un écrivain qui non seulement traverse le Canada mais traverse une crise majeure, une dépression mélancolique dont il ne cache rien, et qui est devenu pour nous un texte sur la difficulté d'être, écho canadien au spleen d'Europe et en même temps saga mouvementée d'un homme d'Amérique qui avait autant de chagrin (sa mère qu'il ne connut pas, les femmes qui le désolèrent, la politique qui lui répugnait, l'argent qui manquait) que de panache, écrivain un jour de fin de déche: «Rien dans les temps modernes n'égalait le mouvement superbe avec lequel je remis au manager les cinquante cents qu'il m'avait prêtés».

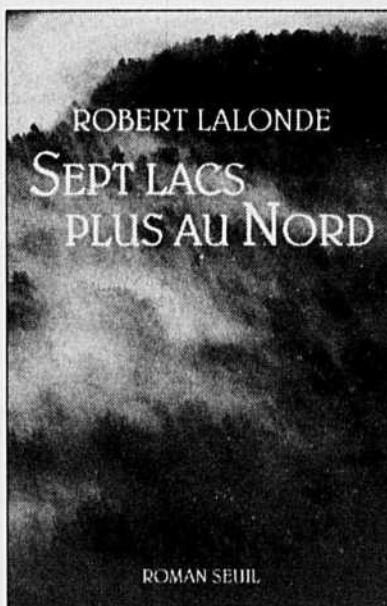
Un grand orphelin, bohème et célibataire, coureur des routes d'Europe et d'Amérique, Arthur Buies passa sa vie dans l'instabilité complète entre le bonheur de connaître et le mal de vivre.

En passant par Oka

SEPT LACS PLUS AU NORD

Robert Lalonde
roman, Paris, Seuil, 157 p.

Jacques Allard



DEPUIS 1981, Robert Lalonde bâtit une oeuvre romanesque de qualité. Il s'était d'abord fait connaître par le prix des débutants (le Robert-Cliche) que lui avait mérité sa *Belle épouvante* (Quinze et Julliard). Ont suivi *Le Dernier été des Indiens* (Seuil, 1982), *Une belle journée d'avance* (1986), *Le Fou du père* (Boréal, 1988), *Le Diable en personne* (Seuil, 1989) et *L'Ogre du Grand Remous* (1992) qui ont généralement été aussi bien accueillis.

On ne sera pas désorienté par son septième ouvrage qui met en titre son espace de prédilection, celui de la nature québécoise traditionnellement mal exploitée par les écrivains d'ici, et son sujet profond: l'indianité. C'est ce pays de lacs et de forêts que traverse à nouveau son récit qui nous mène cette fois d'Oka en Abitibi-Témiscamingue, près de la réserve faunique La Vérendrye.

Mais, avis aux campeurs, pas de tourisme là! Quand le métis Michel du Bria (le personnage principal) retourne au village natal, en cet Oka de la crise de 1990, c'est pour être entraîné par Angèle, «la blanche iroquoise», sa vieille mère, dans un voyage surtout intérieur, pisté par un animal mystérieux, dit «le chien de la mort».

L'ami d'enfance, «l'Indien» que Michel a d'abord voulu retrouver après l'intervention de l'armée canadienne, a quitté la fameuse Pinède et son cirque médiatique. Il est parti vers le nord, loin du lac pollué des Deux Montagnes, en n'oubliant pas de laisser chez Angèle un message à son fils: le parcours à suivre pour le retrouver au lac Camachigatha.

Cette quête du frère amérindien ne devient toutefois limpide qu'à l'apogée narrative dans un récit

des sangs et des cultures comme le propose *L'Eau blanche* de Noël Audet. Chez Lalonde, elle aurait déjà été faite, cette union: empêchée, retrouvée, intégrée mais pour être à nouveau repoussée à l'horizon d'un nord toujours mythique. Est-ce parce que le silence a, dans cette belle histoire, une valeur d'apaisement, de sagesse?

La dédicace du roman le confirmerait qui dit: «La pinède d'Oka a pris feu, il y a maintenant trois étés. Pourtant, jamais elle ne fut plus brûlante que dans cette histoire, qui est d'abord pour toi, maman, et qui veut la paix. Ton «fils-mêlé.» *Sept lacs plus au nord* est visiblement écrit au plus près de la vie même de l'auteur qui a souvent fait état de son métissage, de la vie de son père, de sa vie à Oka, entre la réserve iroquoise et le village. On comprend ainsi que la crise récente ne soit pas prise en charge par le texte et qu'à l'événement politique ait été préféré la solidarité la plus intime.

De toute manière, notre expression romanesque (au contraire du théâtre et du cinéma) n'est pas souvent en prise directe sur l'actualité. Et la bataille socio-politique n'a jamais été son fort. Dans ces conditions, il semble difficile d'imaginer que ce nouvel été indien n'ait pas été euphorisant. L'effrayant chien de la mort qui hante d'abord la mère Angèle et son fils devait finalement être la bonne bête aveugle de la réconciliation.

Et l'Indien d'aujourd'hui restera le seigneur et maître anonyme du rêve.

Sept lacs plus au nord est radicalement écrit, sans recherche comme sans heurt, en une trentaine de chapitres courts, en une belle coulée d'images justes, souvent édiennes: à la lire vous reviendra peut-être cette nostalgie des romans de l'enfance, ceux de Maxine (1874-1957), par exemple, racontant *L'Aiglon blanc des Illinois*, *La Cache aux canots*, ou le *Saut du gouffre*...

Le roman de Lalonde est, bien sûr, plus riche, possédant aussi ce plaisant effet américain qui pourrait en faire un roman très populaire ici et chez nos cousins de France. Restera tout de même à écrire le roman de l'Indien d'aujourd'hui.

Présence juive aux débuts de Trois-Rivières

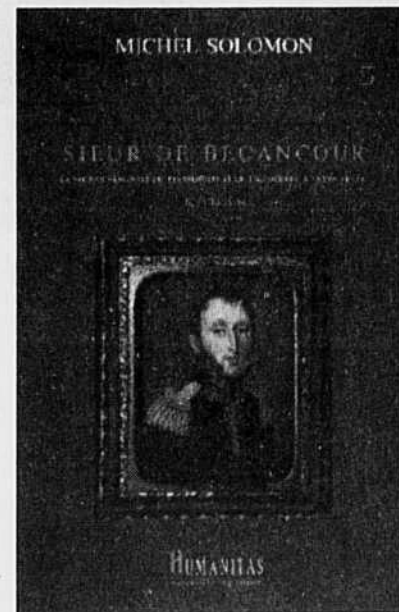
AARON HART, SEUR DE BÉCANCOUR

Roman de Michel Solomon
Humanitas nouvelle optique (280 pages)

Clément Trudel

POUR LA CANADIAN ENCYCLOPAEDIA, publiée chez Hurtig, Aaron Hart, ce «marchand important de Trois-Rivières» décédé en 1800, n'existe que par le biais de ses fils Moses, l'un des pionniers de la Banque de Montréal, et Benjamin. Cela n'enlève rien au côté romanesque de l'existence d'Aaron Hart, ex-officier britannique sous Amherst et, sitôt démobilisé, marchand qui devient l'ami et le bienfaiteur des Ursulines de Trois-Rivières et le financier discret des notables canadiens désireux de conserver un gros train de vie — les billets que signaient ces «nobles» expliquent que Hart soit devenu propriétaire de terrains hypothéqués, par exemple la seigneurie de Bécancoeur.

Venons-en à la fiction qu'en tire Michel Solomon. Un Aaron Hart clairvoyant, généreux, juif dévot choisit soigneusement sa femme dans une famille bien en vue de Londres — on assiste d'ailleurs à un bal où Aaron et sa femme coudoient le duc de Kent, futur George III. Aaron est un homme d'affaires futé et



efficace, un amoureux fidèle — une adolescente lascive n'a pas raison de cet homme qui fuit les mondanités. Aaron Hart a su concurrencer la Hudson's Bay dans la traite des fourrures, entretenir des liens amicaux avec tous et par ses contacts avec des Juifs de New York ou d'ailleurs, mettre sur pied un commerce qui prend sans cesse de l'importance dans un milieu majoritairement francophone et catholique. Bref, il frise la perfection, cet auto-

didacte qui sait prévoir l'importance que prendra la vapeur dans les transports. Toutefois, il n'aura pas prévu que ses fils se montreront plutôt voraces en matière d'héritage, au détriment de la veuve Hart (Dorothee Judah) qui sait tout de même surmonter les inconvénients d'une vie sans contact avec les grands événements culturels: «tu dois choisir entre un avenir heureux et une vie sans éclat», lui avait dit son fiancé.

Le fond historique est somme toute agaçant. La lecture du roman est malheureusement gâchée par une abondance de fautes grammaticales; on se demande si les épreuves ont été relues.

Revenons à l'Histoire: les descendants des Hart se sont fondus dans le grand tout américain. L'ancêtre avait pris soin, pour sa part, de doter ses fils et filles d'une éducation exemplaire. Michel Solomon qui retrace l'histoire des profanations de quelques sépultures juives, vante dans ce roman l'accueil réservé en général par les Québécois à des juifs qui arrivaient avec les troupes de «l'occupant». Il stigmatise aussi le sectarisme de collégiennes vis-à-vis des filles Hart. C'est un roman libre-échangiste avant la lettre, aussi une sorte de témoignage sur la concorde qui doit régner entre citoyens d'origine, de culture et de religion diverses, un roman qu'il serait utile de traduire illico en serbo-croate.

les éditions du remue-ménage

rendent hommage à

Simonne Monet-Chartrand,
féministe et pacifiste.

Une femme que nous n'oublierons jamais!



Mercredi le 27 janvier, de 17 à 19 heures, la FFQ invite les femmes à participer à un moment de solidarité pour souligner la contribution de Simonne Monet-Chartrand à notre histoire. C'est un rendez-vous au bar Les Bobards, 4328 rue Saint-Laurent, Montréal.

Roman avec personnages

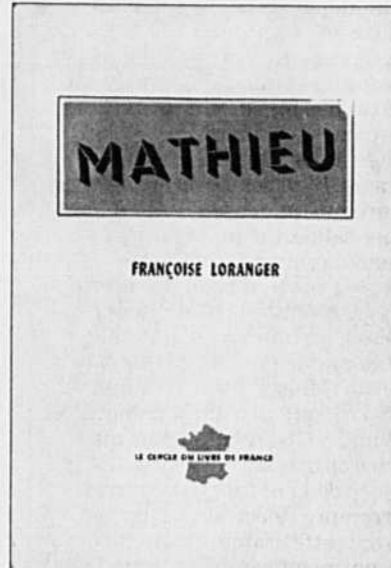


MATHIEU
Françoise Loranger,
Montréal, Le Cercle du livre de France,
1949.

L'UN de mes plus beaux souvenirs de télévision — il y en a peu — m'a été donné par Françoise Loranger. Sous le signe du lion, que nous proposait Radio-Canada il y a une trentaine d'années, s'adressait à un public adulte. Le recours au petit écran ne servait de prétexte à aucune facilité.

Je viens tout juste de lire le seul roman qu'ait publié Françoise Loranger. Déjà connue à l'époque pour ses textes radiophoniques, connaissant le milieu des comédiens pour le fréquenter quotidiennement, il n'est pas étonnant qu'elle ait choisi de s'en inspirer comme toile de fond de son roman.

Mathieu Normand a 28 ans. Essentiellement malheureux, il se défend en agressant tous ceux qui sont à sa portée. La médiocrité qu'il déceit chez les autres, il la retrouve en lui. Ni le journal intime auquel il se confie, ni l'alcool ne lui apportent consolation. Il ne parviendra à se libérer qu'après une cure de santé dans les Laurentides. Il apprend



alors qu'il peut aimer et être aimé, lui qui n'avait jamais accepté une laideur physique qu'il s'attribuait fausement.

Autour de ce personnage central, beaucoup d'autres que la romancière, jamais éloignée de l'écriture dramatique, anime avec efficacité. Le monde des comédiens, mais aussi de la bourgeoisie aisée ou déchue, vit sous nos yeux. Françoise Loranger met souvent en parallèle l'enfermement de Mathieu et la grégarité des personnages qui gravitent autour de lui. On pardonne facilement à la romancière d'allonger certaines scènes en cédant au plaisir de faire parler ses héros. Peut-être s'agit-il d'un travers hérité de l'écriture dramatique, mais ceux-ci

paraissent bavards parfois. Ils sont mus en tout cas par une nécessité.

Pour peu qu'on soit doué pour la lecture romanesque, ce livre se lit aisément. On y trouve des personnages attachants : Étienne, l'homme d'affaires éclairé qui s'intéresse au destin de Mathieu; Bruno, l'homme de théâtre que tout embête sauf sa passion; Danielle, sa soeur, qui retrouve un Mathieu que l'angoisse ne paralyse plus. On renoue avec un Québec oublié et pas toujours stimulant, celui de l'autorité abusive du clergé qui interdit les représentations des *Mouches* de Sartre, par exemple. Montréal apparaît comme la ville de province qu'elle était à la fin de la deuxième guerre mondiale, vivante et morte à la fois. On se dit qu'on a connu ce monde-là, que le temps a fui, et on poursuit sa lecture.

Je crois me souvenir, mais rien n'est sûr, que la critique avait bien accueilli ce roman à sa parution. On a su lui reconnaître des mérites qui sont évidents. Ne me gênerait que la transformation de Mathieu. Elle ne me semble pas très concluante. Mais il en est peut-être un peu de ma faute. J'éprouve certaine difficulté à croire aux changements des êtres. On m'a trop dit que l'arbre tombe toujours du côté où il penche. Il y a aussi que Mathieu dans son malheur était plus attirant que de raison. Dans la vie, j'ai tendance à fuir les êtres méchants; dans les livres, je m'en accommode facilement. Dit-on encore qu'on ne fait pas de la bonne littérature avec de bons sentiments?

Le plat pays qui est le sien

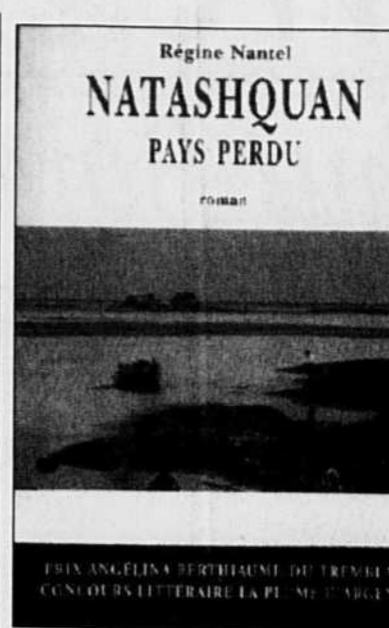
NATASHQUAN, PAYS PERDU
Régine Nantel, Quinze éditeur, Montréal,
1992, 200 pages.

Pierre Salducci

MÊME sans y avoir vécu, on commence à se faire une bonne idée de ce à quoi ressemble la vie sur la basse Côte-Nord. De très bons récents romans comme *Tropiques nord* de Pascal Millet (VLB) ou *Amor Amor* de Christine Cormier (Guernica) ont déjà évoqué pour nous les particularités de cette région. À son tour, Régine Nantel se penche sur ce cadre de vie singulier dans son roman *Natashquan, pays perdu* mais, cette fois, à travers le filtre idéalisant de la nostalgie. D'emblée, l'auteure concède qu'elle cherche à évoquer «Un coin de pays où ce fut délice d'habiter, tant par la beauté des lieux que par la chaleur humaine qui s'en dégage».

On est loin du climat rigoureux, de la géographie quasi lunaire, de l'isolement impitoyable et de la misère morale ou financière qu'on nous décrit habituellement. La Côte-Nord de Régine Nantel est un vrai paradis. C'est un point de vue, soit. Encore faut-il réussir à l'imposer.

Régine Nantel situe son récit dans les années quarante, en plein pendant la guerre. Tout va pour le mieux. Les Montagnais et les Blancs vivent dans le respect mutuel et la solidarité. Personne ne



souffre, ni de l'éloignement, ni du froid, ni des conditions économiques. Bref, la vie se déroule simple et limpide, dans les meilleures conditions possibles. Régine Nantel évoque à peine et très rapidement les privations dues à la guerre, la menace de la conscription, les mauvaises conditions d'hygiène et les risques de maladie. Tout cela semble négligeable et même la mer qui, pourtant, «a tout changé» et «a marqué l'homme de son caractère indélébile» n'occupe guère une place très importante. Quant aux personnages, ils sont à la mesure du décor qu'ils habitent. À peine distincts les uns des autres

par de menus détails ou des traits de caractère sans conséquence, ils ne possèdent aucune psychologie particulière. Gentillets et bonasses à souhait, ils sont tous pareillement trempés dans la sauce sirupeuse d'un bonheur idyllique. Sans doute de bonne foi, Régine Nantel essaie désespérément de nous convaincre de la réalité de ce monde mais sans y parvenir un seul instant. Son parti pris béatifiant se révèle particulièrement agaçant et finit par ôter toute crédibilité à un récit qui se voudrait pourtant proche du témoignage.

Dépourvu de progression narrative et composé à partir d'un assemblage de scènes juxtaposées, *Natashquan, pays perdu* tient davantage de la chronique que du véritable roman. En plus des incontournables scènes de chasse et de pêche, traitées succinctement, Régine Nantel survole les petits événements quotidiens sans réussir à en dégager un potentiel dramatique ou émotif. Même les rares anecdotes qui auraient pu devenir un peu plus percutantes, comme l'intervention soudaine d'un faux curé et l'inquiétante disparition du jeune Norbert ne sont qu'à peine exploitées, évacuées plutôt qu'approfondies. En bout de ligne *Natashquan, pays perdu* apparaît sans relief particulier, voire d'une extrême fadeur, plat comme les faits et les personnages qu'il évoque. À noter néanmoins que ce premier titre de Régine Nantel a obtenu le Prix Angéline Berthiaume-du-Tremblay dans le cadre du concours de la plume d'argent.

Le Thriller à la catalane



LE LABYRINTHE GREC
Manuel Vazquez Montalban
Paris, 1992, Christian Bourgeois
190 pages

«MANUEL VAZQUEZ MONTALBAN est un écrivain qu'un détective privé ne lâche plus». C'est ainsi que Jean-François Fogel, deux ans avant les Jeux de Barcelone, présentait celui qui lui accordait une longue entrevue dans un numéro spécial (mai 1990) du *Magazine littéraire*, consacré à la capitale de la Catalogne.

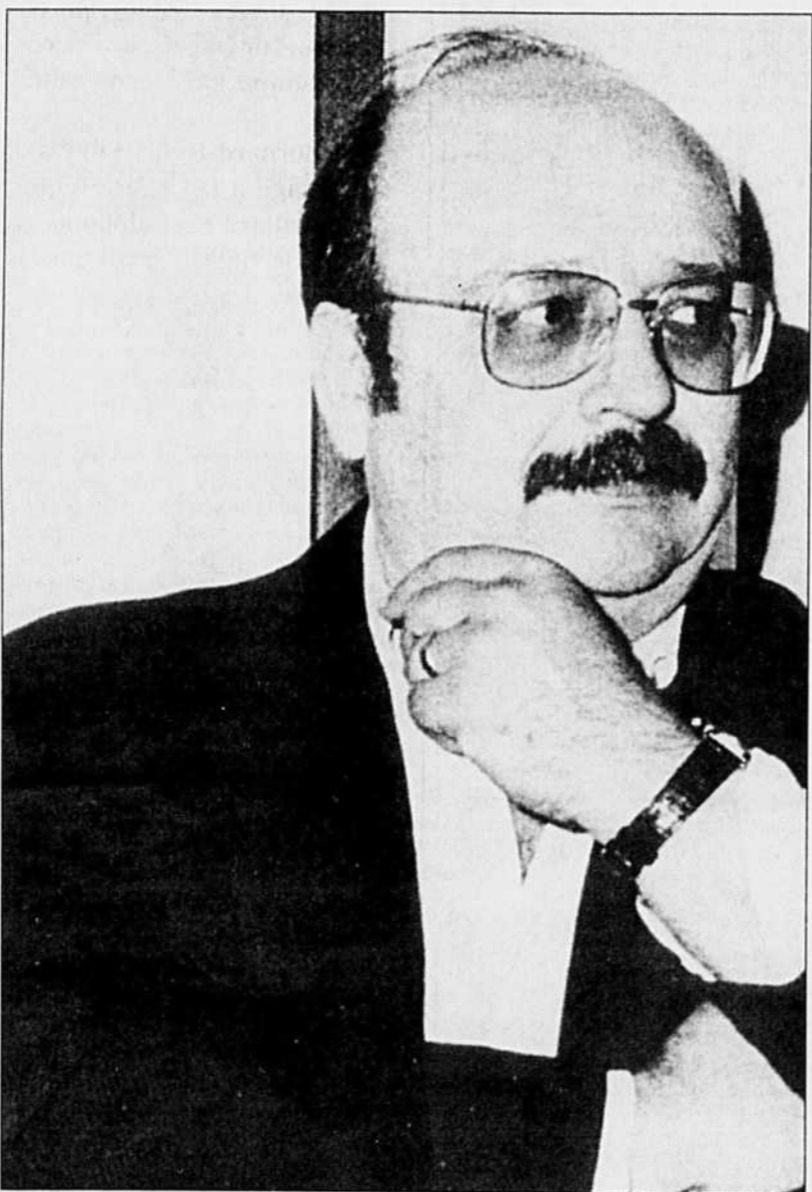
«Il a inventé avec tant de conviction le personnage de Pepe Carvalho, enquêtes en tous genres et mélancolie à toute heure, qu'il ne peut plus s'en séparer. Ses lecteurs, ajoutait Fogel, le punissent d'une sorte de peine de réduction de ses talents.»

Il est vrai que, pour certains critiques littéraires français, Vazquez Montalban, romancier à succès, n'arrive pas à la cheville d'un Eduardo Mendoza, d'un Juan Goytisolo ou d'un Juan Marsé. Ce qui ne semble guère troubler l'auteur prolifique qui a fait de Barcelone le lieu de ses délices autant que celui de ses tourments.

Car la Barcelone qui l'intéresse disparaît. «C'était, rappelait-il, un monde très mélangé avec des prolétaires, des survivants de la guerre civile, des délinquants. Aujourd'hui, on n'y trouve plus que ceux qui n'ont pu partir et un lumpen. Tout Barcelone change. Cela m'intéresse d'ailleurs de savoir ce que cette ville sera en 1993, après les Jeux olympiques...»

C'est en 1991 que le créateur de Pepe Carvalho a inventé l'enquête du «Labyrinthe grec». À ses clients, un couple de Français à la recherche d'un jeune Grec, Carvalho dira: «J'aime les ruines contemporaines, et ces derniers temps, je me promène beaucoup dans la ville menacée par la modernité.»

Inconditionnel de cette ville, dont le secteur industriel - le Pueblo Nuevo - a été appelé la



Manuel Vazquez Montalban, un écrivain qu'un détective privé ne lâche plus.

Manchester catalane, Vazquez Montalban a résolu d'y promener ses lecteurs fidèles. Je voudrais bien en être: hélas! je n'ai connu cet étonnant romancier qu'en 1987, avec *Les Oiseaux de Bangkok*, et je ne connais guère les romans qu'on considère, chez les spécialistes comme les plus réussis: *La Rose d'Alexandrie* et *La Joyeuse bande d'Atzavara*.

Le Labyrinthe grec a cependant de quoi ravir n'importe quel amateur de polars, à la condition qu'il accepte une convention tout à fait habituelle, chez les auteurs de ce type: que le détective soit toujours le même, que son assistant (secrétaire, majordome,

cuisinier, sommelier) suive aveuglément ce très exigeant patron. Peu m'importe, à vrai dire, que ce nabot, qui s'appelle Biscuter, ait été «trouvé» par Carvalho de façon insolite. Il est fidèle, il est astucieux et le célèbre privé ne serait sans lui ni si efficace ni si... gastronome.

Car ce n'est pas le moindre attrait d'un roman de Vazquez Montalban que la passion de son héros pour la fine cuisine: catalane dans ce dernier roman, mais qui peut sans doute être de tous les pays pour les besoins de ses intrigues. De la page 114 à la page 120 inclusivement, on assiste à la préparation d'un repas digne de

Brillat-Savarin. Et destiné à la dégustation à deux. Car Carvalho croit au partage et son commensal ne manque pas de lui dire: «Quand tu m'invites à dîner, c'est que tu t'es lancé un défi culinaire et c'est le signe que tu es en pleine névrose, obsédé par un truc qui t'es resté en travers.»

Ce truc, c'est évidemment le résultat, encore à venir, de l'enquête dont l'ont chargé Claire, une ravissante jeune Parisienne et un agent de communication chargé de la signature de fructueux contrats avec les responsables des Jeux Olympiques, au Grec homosexuel et sidéen recherché, c'est à mon sens l'élément très secondaire du roman. M'ont bien davantage intéressée, et même captivée, les références à la culture livresque de Montalban, alias Carvalho, qui va du poète René Char, cité en exergue («Mais l'angoisse nomme la femme qui brodera le chiffre du labyrinthe») à Restif de la Bretonne, également cité en français dans l'oeuvre originale en espagnol: «Cher moi! le meilleur de mes amis, le plus puissant de mes protecteurs, et mon souverain le plus direct, agréer l'hommage que je vous fais de ma dissection morale: ce sera tout à la fois un remerciement pour tous les services que vous m'avez rendus et un encouragement à m'en rendre de nouveaux.»

On admettra qu'il est assez rare qu'un créateur de thrillers rende ainsi hommage à un auteur français du XVIIIe siècle et à son chef-d'oeuvre: *Monsieur Nicolas*. Avec les promenades dans Barcelone en proie aux grands travaux, et aux craintes du Catalan qui voit s'avancer le spectre de la spéculation immobilière, *Le Labyrinthe grec* offre au lecteur sensible à l'humour, à ce que je n'hésite pas à nommer l'érudition littéraire du romancier, deux heures de lecture tout à fait réjouissantes. Ce n'est pas demain, semble-t-il, que Vazquez Montalban abandonnera son cher Pepe Carvalho. Pas plus qu'il quittera son paysage littéraire de prédilection: la ville de Barcelone, où il semble fréquenter avant tout les bas quartiers: «la bourgeoisie de Barcelone, c'est du «poil moyen», a-t-il révélé un jour à un journaliste. Et c'est tant mieux pour ses lecteurs!»

Mauvaise mine

ÉCOUTE-MOI, AMIRBAR
Alvaro Mutis
Traduit de l'espagnol
par François Maspéro
Grasset, Paris, 1992, 253 pages

Hervé Guay

«LA MINE était allée rejoindre l'inventaire bigarré des choses irrémédiablement révolues». Ainsi se termine le dernier Alvaro Mutis. En fait, comme souvent chez lui, il s'agit d'une fausse fin, à laquelle s'aboutent encore une trentaine de pages. Pages et paragraphes par lesquels le romancier colombien parfait dans des digressions contournées la peinture déjà bien complexe de son héros, Maqroll et Gaviero. C'est déjà le cinquième roman dont il est la figure centrale. Et on ne voit pas encore la fin de ses aventures ténébreuses quoique envoûtantes.

Ce dernier roman constitue certes la descente aux enfers de Maqroll. Sis entre deux fièvres, l'une bien réelle des tropiques et l'autre irrémissible, des «années qui commencent à compter plus que je ne le voudrais», le gabier raconte sa dernière aventure. La voilà non plus bercée par les vagues et illuminée par le vaste firmament marin, mais hantée plutôt par le souffle humide des mines andines, abandonnées après quelque sordide affaire. La fièvre de l'or — une troisième — s'est emparé de Gaviero.

D'ailleurs, le marin mineur, bûnier par les ans, ressemble de plus en plus à Mutis. Sa description dans *Amirbar* évoque beaucoup le poète de Bogota, en un peu moins policé peut-être. «Son ample vareuse bleue marine aux boutons de cuir achetée dans Dieu sait quelle friperie d'un port de la Baltique; sa casquette de marin noire d'où s'échappaient, sur les côtés, les mèches rebelles et emmêlées d'une chevelure indomptée; ses yeux agrandis, avec cette impression d'alerte permanente de celui qui a vu plus de choses qu'il n'est permis d'en voir». Eh bien! le portrait correspond presque trait pour trait à la dernière photo de Mutis qu'a publiée LE DEVOIR.

Tout le roman du reste donne l'impression que Mutis et son double — habilement distancé par un narrateur qui ne fait que raconter Gaviero — se fondent inexorablement l'un dans l'autre. Ces récits deviennent dès lors les rêves un peu hallucinants qu'ils partagent.



L'amitié, l'amour, la folie rôdent dans les galeries sombres à la découverte desquelles part le marin. Les militaires également qui mènent la vie dure aux paysans déjà éprouvés par une économie anémique. Maqroll se demande parfois ce qu'il est réellement venu trouver dans cette contrée désolée: de l'or ou de la mort. Il le fait avec justesse car les mines dans lesquelles il cherche des filons oubliés, sont environnées de précipices ou d'oléoducs bombardés par une guérilla cruelle, pourchassée par une armée non moins sanguinaire.

En revanche, les gens du peuple, camionneurs ou serveuses font preuve de solidarité devant l'adversité, quelle qu'elle soit. Les femmes surtout, généreuses de leur corps comme de leur amitié, telle Dora Estela capable de garder la tête froide et, de surcroît, de préparer la fuite de Maqroll quand il le faut.

Quant à l'écriture, Mutis est égal à lui-même. Sa prose serait même, à mon avis, un peu plus vive et dépourvue de dans ses romans précédents. Voilà peut-être pourquoi il a cru bon de glisser un long poème au cœur d'*Ecoute-moi, Amirbar*. Titre français que je ne m'explique pas par ailleurs. Pourquoi n'avoir pas gardé tout simplement l'étrange *Amirbar* tout court de l'original. Mystère! Peu importe dans la mesure où le nouveau chapitre des aventures de Gaviero donne envie plus que jamais de s'embarquer avec lui. Cela dure déjà depuis quatre livres et qui sait combien de tomes suivront encore?

COLLECTION L'UNIVERS DES DISCOURS

HÉLÈNE MARCHAND
FICTION, SEMBLANCE ET CRÉDIBILITÉ
Incursion dans deux univers de Marguerite Yourcenar

Pour quelle raison sommes-nous fascinés par les mondes qui peuplent l'aire de la fiction?...
Pour comprendre Marguerite Yourcenar, une analyse sémiotique magistrale de *L'Œuvre au noir* et de *Le Coup de grâce*.

COLLECTION LITTÉRATURES À L'ESSAI

PIERRE MILOT
LE PARADIGME ROUGE
L'avant-garde politico-littéraire des années 70

La face cachée de la génération intellectuelle: que sont devenus ces écrivains et intellectuels jadis contestataires qui brandissaient gaillardement les petits livres rouges de la révolution? Un essai irrévérencieux, percutant, incontournable.

LES ÉDITIONS BALZAC

22, av. Balzac • Candiac, Qc • J5R 2A7 • Tél.: (514) 444-8650 • Fax: (514) 659-9710

des idées et des livres, passionnément •

Les soldats de la paix

AUX BARRICADES DE LA PAIX

J.L. Granatstein et Douglas Lavender
Éditions du Trécaré, 1992, 160 pages

Jocelyn Coulon

DEPUIS moins de deux ans, neuf missions de maintien de la paix ont été mises sur pied par les Nations unies aux quatre coins du monde pour faire respecter des cessez-le-feu ou des accords de paix. D'autres missions seront créées bientôt, au fur et à mesure que la communauté internationale se tourne vers l'ONU pour régler les guerres et les conflits. Les soldats de la paix n'ont jamais été aussi sollicités.

Deux auteurs et un célèbre photographe canadiens, Boris Spremo, rendent ici hommage au travail particulier des Casques bleus canadiens qui ont participé à toutes les missions de l'ONU depuis 1948. L'historien Granatstein et l'écrivain Lavender ont rédigé les textes accompagnés des magnifiques photos, toutes en noir et blanc, de Spremo, qui a parcouru le monde spécialement pour ce livre, et d'autres photographes. On retrouve aussi des textes de militaires qui témoignent de leur expérience sur le terrain.

Le Casque bleu n'est pas un militaire ordinaire. Comme tous les soldats, il risque sa vie. Mais, contrairement aux autres, il travaille dans un milieu trouble où la paix n'est pas toujours rétablie et où la guerre

menace d'éclater à tout moment. Le coup fatal le frappe sans qu'il puisse vraiment le parer.

À travers ces photos et ces textes, le lecteur prendra conscience du chemin parcouru par les Casques bleus depuis 1948. De nombreuses missions ont été couronnées de succès, mais d'autres, particulièrement au Proche-Orient, s'enfoncent dans une routine exaspérante. Il verra aussi tout le courage qu'il faut aux Casques bleus pour ne pas abandonner leur poste. Dans sa préface, Pierre Nadeau rappelle l'étrange similitude de mission qui existe entre le journaliste à l'étranger et le Casque bleu. Les faits lui donnent raison, puisqu'un grand nombre de journalistes et de Casques bleus meurent en Bosnie ou ailleurs.

L le plaisir des Livres

Marie-Claire Blais

▲ Parcours d'un écrivain

Carnet 19

MARY et moi faisons la connaissance de Winkie et Gigi pendant une exposition des tableaux de Mary à Cambridge, dans les années soixante. Les grands portraits que peint Mary, de sa famille, de ses amis, séduisent l'imagination de Winkie qui, sans connaître Mary, pendant une visite dans la galerie avec Gigi qui la transporte dans sa chaise roulante, s'attache à l'un de ces portraits exposé dans la vitrine de la galerie, comme si c'était là la rencontre d'une personne avec une autre.

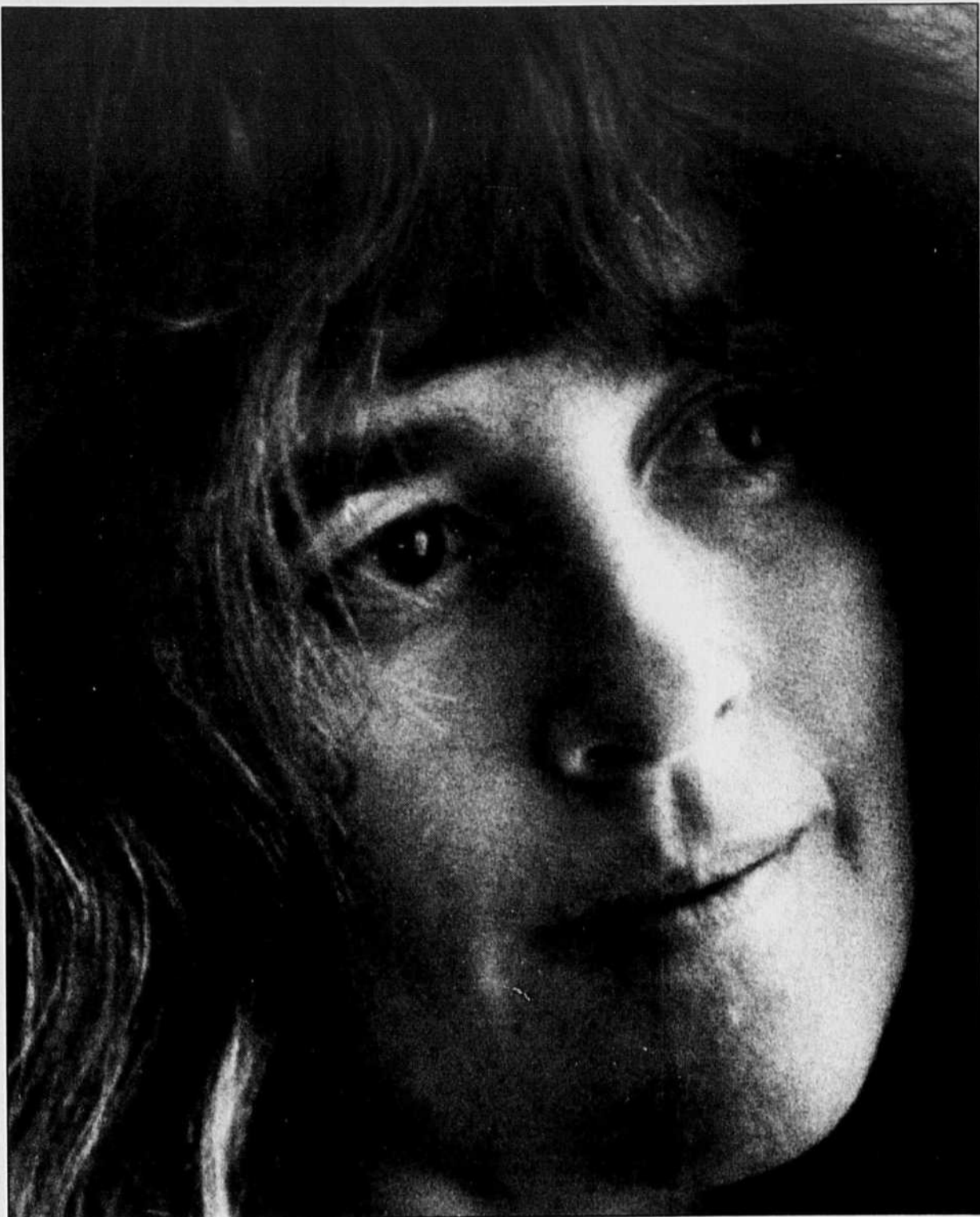
L'immobilité des visages, des corps dans les tableaux et l'agitation, le mouvement que l'on peut sentir derrière cette immobilité qui n'est faite que de couleurs remuantes sur la toile, cet arrêt de la vie au cœur de la vie, c'est aussi l'immobilité pleine de remous de Winkie qu'un accident a paralysée à vingt ans.

Winkie naît avec la beauté, la fortune, elle vit à Hyannis Port, elle est amie avec la famille Kennedy, pratique avec eux les mêmes sports; c'est pendant un plongeon fatal dans une piscine, un matin d'été, qu'elle se brise l'épine dorsale et c'est à jamais l'immobilisation de sa jeunesse, de toute sa vie.

Désespérés, ses parents cherchent pour elle un compagnon ou une compagne qui pourrait l'aider, l'empêcher de céder au désespoir, ce serait en même temps, une amie, une infirmière, quelqu'un qui pourrait soigner Winkie, l'assister jour et nuit, car même si elle peut s'asseoir dans une chaise roulante et utiliser sa main gauche, elle ne peut vivre sans une machine respiratoire, et sa vie est toujours menacée.

Au Québec, Gigi qui s'occupe d'un enfant leucémique qui va mourir, lit l'annonce des parents dans le journal. Elle répond sans tarder, si Winkie a besoin d'elle, elle sera là, elle viendra vivre à ses côtés aux États-Unis. Gigi est là, dit-elle, pour aimer les autres sur la terre, on peut compter sur sa présence, son dévouement.

Ainsi commence cette longue histoire d'une amitié valeureuse, exemplaire, entre Winkie et Gigi. Mary est touchée par la fragilité des êtres, sa peinture est une réflexion, une interrogation devant nos malaises. Elle peint de multiples portraits de son père, de sa mère, de sa sœur Sarah; son atelier, dans les bois, contient toutes les ébauches de ces toiles dont le dessin fantôme est lentement élaboré par le tableau final, puis ces toiles sont mises à part, ou déchirées dans un moment de fureur, repoussées dans le



brasier du dépot municipal par l'intransigeante main qui les a façonnées. L'une d'elles deviendra le portrait du père malade: c'est un savant, un intellectuel dont les préoccupations sont métaphysiques; appuyant sa tête dans l'une de ses mains, il semble se demander, quelle est donc la signification de notre fugitif passage sur la terre? Ses yeux sont d'un bleu clair, il est vêtu d'un élégant costume d'été, sa vie passe comme un rêve dans son souvenir, aucune réponse à l'anxiété de son regard sinon qu'il est conscient de sa proche disparition du monde. Digne et résigné, il attend; mais par des touches méticuleuses, l'enfance, la jeunesse de l'homme atteint de tuberculose encore jeune, dans cette sensualité des couleurs qui baigne le tableau, autour de la tête pensive du père, des époques glorieuses, des instants peut-être semblent courir autour de

lui dans un flot d'images arrêtées, le voici petit garçon aux côtés de ses frères, tout endimanché pour une photographie qui semble venir d'un autre siècle ou habillé pour une promenade à cheval, plus tard, avec sa femme et ses enfants; sa seule certitude, pendant que ses yeux bleus nous fixent, c'est que ce monde tel qu'il l'a connu, ce monde vivant, jamais ne reviendra plus.

C'est dans la maison de Winkie, à Hyannis Port, que se retrouvera l'un de ces portraits de Mary, exerçant dans la vie de Winkie et Gigi ses pouvoirs de consolation, même, si comme le père de Mary, Winkie ne doit jamais être guérie, mais le tableau sera un compagnon de route dans cette extrême solitude.

Car Winkie, comme le père de Mary dans le tableau, est d'une dignité sans faiblesses. Cet été-là - le président Kennedy a été tué depuis quelques mois - sur la plage, devant

la maison des Kennedy que Winkie peut voir de sa chaise roulante sur sa somptueuse terrasse qui avance sur la mer, elle déplore avec les accents de douleur de sa voix contractée par l'effort d'être branchée à la machine respiratoire, sa tristesse de ne plus voir celui qui était pour elle un ami et qui venait parfois lui proposer de sortir avec lui ou de la promener sur la plage. Elle ne dit pas, celui qui était le président des États-Unis que l'on vient d'assassiner, mais celui qui était un homme très bon, celui qui venait chez moi comme un ami.

Winkie dit qu'il y a peu d'adultes sur cette plage cet été, des enfants qui jouent avec leurs ballons, des jeunes gens qui font du tennis, c'est une plage sur l'Atlantique que vient de cerner un deuil, la catastrophe d'un naufrage. Parfois Winkie demande à Gigi de poser sur ses yeux des lunettes d'approche car

elle apercevra peut-être Ted ou Robert Kennedy, dans leurs shorts blancs, elle verra les cheveux qui ondulent dans le vent, elle verra le cou, la nuque, de ces frères adorés qu'elle contemple de sa fenêtre, ou de la terrasse, avec Gigi, même si le domaine de la famille Kennedy est situé un peu loin de chez elle, et séparé par un grillage que protègent des policiers et des gardiens. Il lui semble que c'est aujourd'hui, par ce jour de ciel bleu, de mer calme, qu'un grand jeune homme au sourire rêveur va l'inviter à sortir, à la promener sur la plage, comme si elle marchait à son bras, au bras de celui-là seul qui lui redonne ce miracle de marcher à nouveau. Mais, il pleut violemment et Gigi s'inquiète pour la respiration de Winkie. Gigi redoute plus que tout les orages sur la mer, toute violence de la nature qui pourrait interrompre l'électricité dans la maison; cette crainte est un juste pressentiment car c'est par un jour de tempête que meurt Winkie à 38 ans, pendant une panne d'électricité qui la privera de son souffle.

Dans ses lettres d'une exceptionnelle force, comme dans son autobiographie qu'elle écrit avec l'aide de Mary, dans ses dessins que

dominent le rose, le vert, toutes les couleurs chantantes, mélodieuses, Winkie ne parle que de son bonheur de vivre qui est chaque jour une découverte, une aventure même dans ce terrible secret de son immobilité qu'éclairait aussi l'amour, l'amitié de Gigi, de sa joie, de son émerveillement que la vie soit en elle encore intacte. Jamais elle n'évoque son infirmité. Dans son salon, à Hyannis Port, ou à Cambridge lorsque Gigi l'y amène dans les galeries où elle achète des tableaux, Winkie voit en la peinture une vie qui la prolonge, comme elle voit sur sa terrasse à Hyannis Port, sur la mer, dans la désolation de sa vie perdue, celui qui sera toujours pour elle le lumineux viseur, celui qui a été le lieutenant dans la marine américaine pendant la seconde guerre mondiale, dont elle connaît la bravoure, mais surtout celui qui a la bonté, la simplicité des humbles et qui, en posant sa main sur sa chaise roulante, pourrait presque lui dire: «Et si nous marchions sur la plage, ensemble, tous les deux?»

Bien qu'elle sache qu'en ce monde où elle l'a connu beau et triomphant, ce visiteur ne reviendra plus.

littérature

**RICHARD DUBOIS
RELATIONS
LITTÉRAIRES**

Des textes incisifs, parus pour la plupart dans la revue *Relations*, qui révèlent un lecteur passionné comme on en voit peu, au Québec ou ailleurs.

De Bernard-Henri Lévy à Jacques Godbout, de Marc Lesage à Georges Steiner en passant par Mistral, Baudrillard et Vadeboncoeur, des recensions littéraires partiales, passionnées, injustes et implacables, dans l'amour comme dans la détestation.

Volume de 248 pages — 19,95\$



En librairie dès le 20 janvier



littérature

Sous la direction de François Gallays, Sylvain Simard et Robert Vigneault
LE ROMAN CONTEMPORAIN AU QUÉBEC (1960-1985)



Des études sur vingt-quatre des plus grands romanciers québécois, de Aquin à Thériault, en passant par Beaulieu, Brossard, Ducharme, Hébert, Poulin. 552 pages — 39,95\$



Les rendez-vous manqués avec la mort

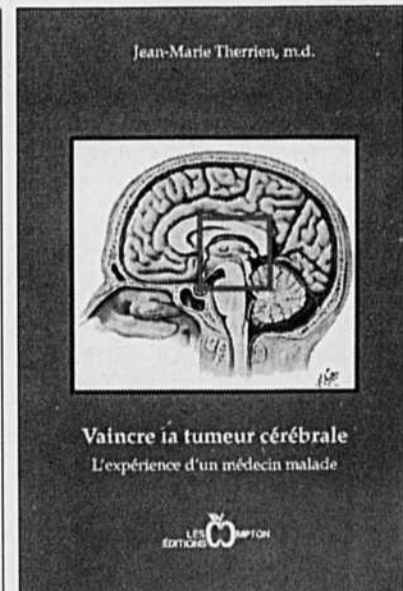
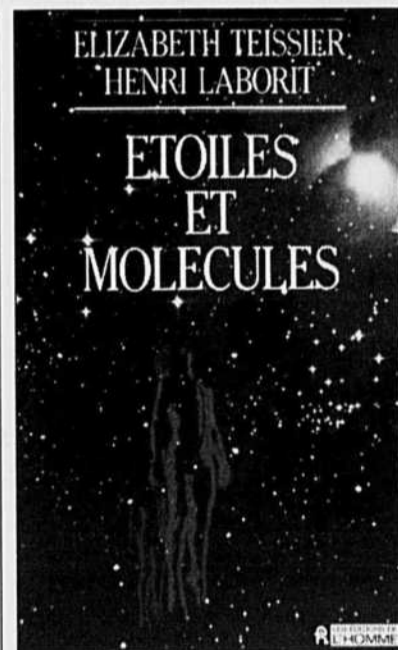
Robert Saletti
Essais québécois

VAINCRE LA TUMEUR CÉRÉBRALE

(L'expérience d'un médecin malade)
Jean-Marie Therrien,
Les Éditions Compton, 115 p.

ÉTOILES ET MOLÉCULES

Élizabeth Tessier et Henri Laborit,
Les Éditions de l'Homme, 305 p.



Est-ce un hasard si le livre se termine au moment où, après plusieurs échecs, l'auteur croit avoir trouvé la compagne qui lui faut? La mort est peu présente dans ces pages. Le luxe d'informations médicales et pharmaceutiques, une vision de la vie trop proche du service social, entre autre, empêchent le lecteur d'accéder à la dimension intérieure, secrète, profonde, humaine, de la lutte que l'auteur a engagée avec la mort.

Étoiles et molécules est un curieux livre qui rend compte d'un dialogue entre une star européenne de l'astrologie et un réputé biologiste. Elizabeth Tessier et Henri Laborit s'y donnent la réplique dans ce qui est la version moderne d'un débat vieux comme le Moyen Âge entre l'interprétation des astres et l'expérimentation scientifique. Qu'est ce qui détermine le caractère d'un individu? La conjonction astrale ou l'ADN? Au-delà de ce que la question peut avoir de spéculaire au départ, l'idée semblait intéressante. Après tout Kepler, l'un des plus fameux astronomes, était aussi astrologue. Il est vrai que la science a énormément progressé depuis cette époque. A vrai dire, le dialogue n'a jamais lieu, les protagonistes se contentent de camper sur leurs positions, Tessier dans un rappel de la tradition astrologique et des pronostics antérieurs validés par la réalité (mais combien de prédictions se sont révélées, à l'opposé, fausses?) et Laborit dans un scepticisme à toute épreuve.

Il s'agit encore une fois d'un rendez-vous manqué et je ne m'y serais guère attardé si, au chapitre 6, les liens du cancer avec l'angoisse et le stress n'étaient évoqués. On y apprend que pour Tessier, l'apparition du cancer est liée aux dissonances de Pluton, alors que pour l'auteur de *L'éloge de la fuite*, qui est président de l'Institut psychosomatique de Turin, elle est liée à l'inhibition de l'action. Comme dialogue de sourds, on ne saurait trouver mieux. Une question demeure: jusqu'à quel point le hasard joue-t-il dans le développement d'un cancer?

J'AI LU l'article «cancer» de *L'Encyclopédie médicale de la famille* (Larousse, 1991) et j'ai retenu ceci.

De tous les agents cancérigènes connus, les constituants normaux de la nourriture seraient les plus dévastateurs, devant même le tabac. On ne parle pas ici des additifs et colorants utilisés dans l'industrie alimentaire qui ne joueraient un rôle que dans 1 % de tous les cancers. On parle sans doute (on ne précise pas) du sucre et du gras contenus dans ce que nous avalons. Par ailleurs, on avance qu'on est en mesure, aujourd'hui, de guérir complètement près de la moitié de tous les cancers diagnostiqués, et que cette proportion ne cesse d'augmenter. Pourtant, dans l'imagination populaire, le cancer est un mal sournois, diffus, capricieux, bref mal compris et mystérieux, qui frappe indistinctement. Ce qui n'empêche pas d'y reconnaître des causes psychologiques ou morales.

Dans *Illness as Metaphor*, la critique américaine Susan Sontag mentionnait que le cancer, comme la tuberculose au XIXe siècle, est souvent associé à un problème d'inhibition. Par exemple, dans *l'Immoraliste*, Gide met en scène un Michel tuberculeux qui recouvre la santé quand il accepte la vraie nature de sa sexualité. La mort

d'*Ivan Ilitch*, de Tolstoï, est un beau cas de représentation du lien possible entre le cancer et une résignation de type caractériel. Devant le fait insoutenable de cellules vitales qui prolifèrent de manière anarchique, l'être humain se contente difficilement de réponses scientifiques ou médicales.

Disons-le honnêtement, ce n'est pas la qualité des livres que j'ai sous la main qui fait que je vous parle de cancer en ce moment. *Vaincre la tumeur cérébrale* et *Étoiles et molécules* sont deux rendez-vous manqués, l'un avec la mort, l'autre avec la science. Mais il y a eu deux nouveaux malades, Robert Bourassa et Mario Lemieux, deux personnalités qui n'ont rien en commun sinon une grande réserve quand il est question de leur vie privé. Il y a eu bien avant cela mon père qui est décédé d'un cancer de la prostate, diagnostiqué très tardivement parce qu'il avait peur des médecins et de la mort et qu'il a préféré souffrir en silence et taire son chaos intérieur. Et puis, il y a eu la semaine dernière ce sous-titre du livre-témoignage de Jean-Marie Therrien que j'ai bien: «L'expérience d'un médecin malade».

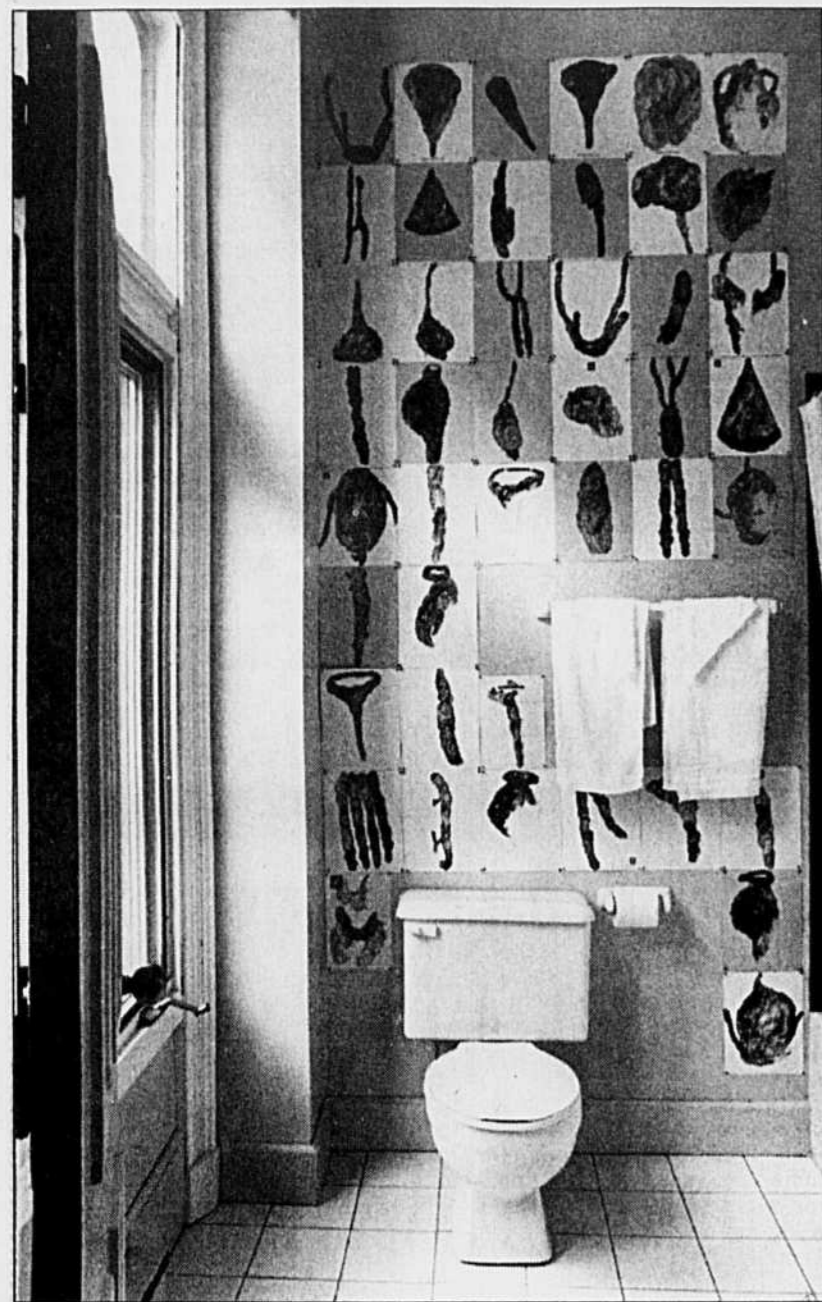
et qui annonçait une chronique de la mort analysée. Malheureusement, *Vaincre la tumeur cérébrale* est principalement narcissique.

C'est l'histoire d'un jeune médecin de 26 ans à qui on découvre un cancer au cerveau. Diagnostiquée assez tôt, la tumeur cérébrale sera vaincue, non sans que la maladie et le traitement laissent pendant plusieurs années des séquelles allant de la toxicomanie avancée à l'invalidité partielle des membres inférieurs. En fait, ce court récit est celui d'une longue réadaptation à la vie sociale. Le traitement contre la tumeur y tient en réalité peu de place. La grande hantise du docteur Therrien l'auteur aime se considérer comme un médecin même s'il a abandonné sa carrière après deux ans de pratique, c'est de mener une vie normale, c'est-à-dire, pour lui, jouer au golf et avoir une femme.

C'est ce qui m'a le plus agacé dans ce témoignage, cette impudeur à relater dans le menu détail les hauts et les bas de la vie amoureuse, les rencontres, les disputes, l'argent, les règlements de compte. Je veux bien que le combat pour la vie soit un combat pour l'amour, mais justement, il y a bien peu d'amour dans ce récit et beaucoup d'effort pour paraître comme tout le monde.

ARTS VISUELS

L'art investit les chambres d'hôtels



Chambre # 12, de Shelagh Keeley, au Chateau Grande-Allée.

Chambres d'hôtels

15 projets d'artistes dans 15 chambres d'hôtel de Québec coordonnés par La Chambre Blanche. Jusqu'au 31 janvier 1993. Du mardi au dimanche inclusivement de 13h à 17h.

Marie-Michèle Cron

LIEUX NOMADES, alcôves anonymes pour amoureux transis en transit, hâves de repos feutrés, les chambres d'hôtel, remplies de ces connotations qui frôlent le fantasme à bon marché, sont des gardiens amnésiques qui effacent les traces des voyageurs pressés. Des îlots suspendus et calmes au-dessus d'une urbanité bruyante.

Le projet *Chambres d'hôtel* réalisé par la Chambre Blanche à Québec et coordonné par Sylvie Fortin et Carl Johnson, appuyé par la collaboration d'hôteliers enthousiastes, vient souligner, avec éclat, bonheur, et une excitation contenue, le quinzième anniversaire de ce centre autogéré très actif sur la scène artistique nord-américaine. Impossible de s'ennuyer dans le circuit pédestre qu'il nous propose. Quinze artistes du Québec, du Canada, des États-Unis et d'Europe ont investi de leurs oeuvres éphémères quinze chambres d'hôtel de la vieille capitale, soulignant l'espace, le modulaire, composant avec ses contraintes tant physiques que sociales et psychologiques. Le résultat ne laisse personne indifférent alors que de plus en plus de spectateurs émoustillés à l'idée de (re)découvrir ces lieux atypiques pour toute intervention artistique, présentent les intervenants de multiples questions. Même la célèbre émission de la CBC *Adrienne Clarkson Presents* a décidé de se pencher, avec raison, sur cet événement inusité qui fera date dans les annales québécoises.

Frère consanguin d'un projet belge concocté, il n'y a pas si longtemps, par le Musée de Gand qui approcha de riches propriétaires terriens pour accueillir les pratiques de divers artistes dans leurs chambres d'amis, *Chambre d'hôtel* est une sorte de piste de réflexion sur l'art ancré dans le quotidien tout en s'inscrivant dans la démarche de la Chambre Blanche qui consacre son année 1993 à des résidences d'artistes où des praticiens feront fructifier leurs idées avec celles d'écrivains, de critiques, de théoriciens. Après avoir travaillé avec archaïsme pendant dix jours, les artistes laissent leurs oeuvres éclater vers de multiples formes et lectures, dialoguer parfois entre elles, se dénouer ou proliférer dans de joyeux contrastes qui invitent le spectateur à s'attarder sur les lieux du crime

Des indices... renversants

La chambre 117 du Manoir Victoria accoudé sur la Côte du Palais s'ouvre sur l'univers de Michel Goulet. Son installation est tout simplement...excellente. Un lit dessiné de ses ressorts qui s'empêtrent dans des vrilles de fils de fer greffés par l'artiste devient une ville touffue et hérissée d'énergie alors qu'un circuit de train suspendu au plafond laisse circuler deux voitures d'enfant crépitantes d'un bruit strident. Si leur trajet suit l'espace occupé par le lit, dans un rythme incessant et circulaire qui rappelle les circulations du matelas métallique, celui de l'oeil s'arrête un instant sur des petites maisons sur pilotis ouatées de silence et accrochées au-dessus des lampes, profilant leurs ombres comme des gratte-ciels illustrés. La mémoire de cet hôtel sur le qui-vive perché au centre-ville et immergé entre terre et air est imprégnée de ces objets qui signifient la semi-présence d'un corps nerveux, celui du voyageur prêt à s'en-

dormir, alors que la ville elle aussi partagée entre l'état de veille et de sommeil, court après ses rêves de bitume.

Tout près, à l'Hôtel du Vieux-Québec, Françoise Girard transforme les angles et les obliques de la pièce avec des jeux de lumière bleutée qui bercent un lit défilant aux draps cotonneux et douillets qui suit une ligne de sable blanc déposée sur le sol, recomposant pour nous un paysage méditerranéen d'une dangereuse douceur. C'est simple: on a juste envie de s'allonger dans cette aire de repos qui prête aux confidences nocturnes. Jeffrey Norgren, au chic Clarendon, s'interroge sur l'identité et les moules culturels en tapissant les murs de carton ondulé sur lesquels sont imprimées des images, favorisant à l'aide de ce matériau pauvre, des effets optiques qui réfèrent aux 26 chaises en bois molles, estampillées de lettres alphabétiques et alignées sur le plancher. L'Autre, méconnu et vulnérable, vacille toujours sous le poids de la discrimination sociale et économique.

Que faire au centenaire Château Frontenac où là, tout n'est que luxe, calme et volupté? Guy Pellerin, lui, a classifié et notifié tous les objets qu'il a enlevés (d'autres tels le papier peint sont restés intacts) de la chambre 2223 dans un immense registre posé sur un pupitre en bois qui rappelle ces cahiers de présence tenus par des aubergistes tâtillons où le plaisir d'écrire à la main sur le papier résistait encore à la rage compulsive de manipuler les ordinateurs affamés. A l'intérieur, l'artiste a dessiné les lignes énigmatiques et abstraites d'objets disparus que nous essayons de deviner, page après page, reconstituant ainsi la trame de leurs souvenirs. D'autres artistes abordent par le biais de maladies virales ou de celle qui ronge le quotidien, le thème des

amours consommés et de la mise en quarantaine. Ainsi de Mario Scatoloni au Roussillon Québec qui a métamorphosé sa chambre en cellule close, ou en laboratoire, comme ces photographies atrophiées de jeunes mariés, pastilles ou globules déposés dans des boîtiers qui servent aux examens du sang. Peau contre peau, le Sida ne frappe pas que les groupes à risque. Le lit matrimonial, cerné par le virus, coupe toutes envies érotiques et Claude Gagnon, par un processus d'accumulation qui confine au vertige, parseme le plancher de la chambre miteuse aux odeurs douteuses de la Maison Sainte-Ursule, de confetti, parmi une surabondance d'objets kitsch qui ramène la vie au stade d'un baroque pervers où le couple se désintègre dans des lendemains sordides.

En face, le Centre international de séjour, auberge de jeunesse pour bourse plate, devient le réceptacle de l'histoire lorsque Michael Davidson retrace les épidémies de typhus et de choléra qui ont frappé les Irlandais échoués sur Grosse-île en 1847. Evelyn Mitsui, quant à elle, tapisse un placard de cire chaude et cloître une robe de mariée dans cette ancienne maison pour jeunes filles qui y cherchaient refuge et compréhension. Murs et plafonds sont peints dans des roses tendres mais sous le lit repose un habit monacal dans une valise et derrière le paravent, des sous-vêtements de prostituée. Les archétypes féminins se confrontent ici dans des odeurs de miel et de missel jauni. Elles nous poursuivent encore dans ce Québec mordu par le froid que les artistes ont adouci dans des chambres irradiant de leur chaleur généreuse.

Note: Vous pouvez vous procurer les dépliants dans les hôtels cités ci-haut et à la Chambre Blanche, 185, rue Christophe-Colomb est.

Nous faisons le monde en le regardant

Paul Lacroix, Marie-Claude Bouthillier

Galerie Trois Points
307, rue Ste-Catherine ouest
Jusqu'au 30 janvier

Vision historique de la femme

Galerie 3
Complexe du Canal Lachine
4710, rue St-Ambroise, Suite 101
Jusqu'au 29 janvier

Jean Dumont

L'IDÉE qu'un monde nous pré-existe, que nous en sommes les spectateurs, les maîtres ou les victimes, nous rend la vie facile. Cela nous évite de nous en sentir responsables. S'il fallait que nous prenions vraiment conscience que le monde, tel que nous le connaissons, n'a de réalité que dans notre présence, même l'individualisme post-moderne n'y résisterait pas! S'il est un lieu privilégié pour se familiariser avec cette idée troublante, c'est bien le monde de l'art, puisque toute une partie de ses activités échappe à une logique, qui n'étant rien d'autre qu'un sens explicable pourrait seule fonder, hors de nous, un réel qui nous échappe.

Il est évident que nous ne pouvons qu'être tout et partie du mon-

de imaginaire que nous construisons à chaque fois que nous posons les yeux sur une oeuvre. Et cela peut bien sûr être dit de toute oeuvre digne de ce nom. Si cette idée vient particulièrement à l'esprit à propos des expositions de Paul Lacroix et de Marie-Claude Bouthillier, c'est tout simplement parce que le travail de ces deux artistes illustre parfaitement, chacun dans leur genre, ce passage d'une réalité à une autre.

Paul Lacroix, dans son exposition précédente à la Galerie Trois Points, rendait parfaitement crédible au spectateur le plus élémentairement favorable, l'existence de ses pieds nés de roches et de hasards improbables. Dans son exposition actuelle, il traite les anciennes formes à chapeau employées par les modistes, de la même façon qu'il traitait les roches ramassées dans le lit des rivières: avec respect, et sans moindrement transformer leur identité première. Il les dispose, sans plus. Il pose sur elles un regard particulier qui leur donne une autre existence, et nous trouvons normal de poser sur les formes de bois le même regard, qui tient compte de leur histoire et leur donne un autre futur. Le succès de ce travail tient autant à l'imaginaire débordante et ludique de l'artiste, à la liberté néanmoins attentive qu'il prend avec le monde, qu'à

l'occasion qu'elle constitue pour le spectateur, une fois passé le sourire séduit et mérité, de toucher du doigt cette réalité dérangeante d'un monde qui ne soit qu'un de nos effets, ou dont nous ne soyons qu'un des accidents. Dans un cas comme dans l'autre, aucune possibilité de le regarder de haut...

Dans la petite galerie, les quatre grands tableaux à l'encaustique sur bois de Marie-Claude Bouthillier traitent de ce même sujet de la responsabilité du réel, mais pourrait-on dire, à un second degré, puisqu'elle s'intéresse au problème sulfureux de la représentation en peinture. Non seulement sa technique de l'encaustique s'est-elle affermie, redonnant à l'ancienne tradition une vie nouvelle, mais son propos est également devenu plus concis et plus percutant, ce qui ne veut pas dire qu'il est possible de lui rendre justice en une courte chronique. La notion du paysage est en elle-même un roman, mais que dire de cette façon de le relever en lui enlevant la perspective sans lui enlever la profondeur? Que dire de cette relation trouble à la nature qui émane du court poème dont elle s'est inspirée? Là encore, impossible au spectateur de laisser la responsabilité de la question à l'artiste ou à quelqu'un d'autre: chacun d'entre nous est part du problème...

Portraits et reflets

Les artistes tentent de reconstruire les abords du Canal Lachine proches de Montréal, en installant leurs ateliers dans les anciens complexes industriels qui bordent ses rives; à moins que l'industrie, en mal d'âme, ne leur fasse tout simplement une place au sein de son domaine... Toujours est-il que quelques galeries se sont installées dans les lieux, et que la Galerie 3, entre autre, qui sert souvent de vitrine aux artistes de l'Université Concordia, présente des expositions faisant état de préoccupations qui n'étaient sûrement pas très familières aux anciens occupants des locaux!

Les installations photographiques des cinq artistes présentées dans «Vision historique de la femme» sont des re-présentations — c'est-à-dire des présentations sous un angle nouveau — de documents d'archive. L'ensemble constitue une sorte de recueil, de mise au jour, de certains des clichés les plus tenaces véhiculés depuis des lunes par nos cultures. Le constat est d'autant plus troublant qu'il est bien difficile à chacun d'entre nous, s'il veut rester honnête, de s'absoudre aujourd'hui encore, de toute trace de culpabilité.

En quatre portraits photographiques chacun d'un bandeau souligné, Nina Levitt met en relief une réalité ho-



Five Murder Victims/Four Scarlet Women, de Cheryl Simon.

mosexuelle féminine — qui nous reste d'ailleurs inconnue — scellée dans chacun des portraits fragmentaires et dans leur énigmatique pudeur, pour ne pas dire leur total et fascinant retrait. Les bandeaux sont par contre parfaitement explicites, et de la «cow-girl» à la reine de beauté chacun peut reconnaître là la racines de la culture séculaire qui a façonné chacun de nos préjugés.

Avec *Fata Scribunda*, du nom de l'ancienne Déesse romaine du Destin, Cheryl Sourkes passe par le biais de l'art divinatoire et du constat que le présage est essentiellement la cause de ce qui va arriver, pour dire que «les propriétés que l'on croit appartenir aux objets, se révèlent en fait émaner de l'observateur», pour mettre le doigt sur l'omnipotence du relativisme fondé par cette observation, et l'inanité de tout jugement à tendance morale.

Dans la même lignée, Cheryl Simon met en parallèle des photos de victimes de meurtre et des photos de femmes dites «faciles», tandis que Sorel Cohen, dans *Noli me tangere* — qui signifie «ne me touches pas» — souligne un détail photographié agrandi d'un détail de la scandaleuse, pour l'époque, *Olympia* de Manet, d'une photo de la Bourse de Paris. La série qui touche le plus directement le spectateur, parce qu'il est directement impliqué dans l'oeuvre, est la série de portraits de femmes que Moira Egan a tiré des archives d'une des plus anciennes études de patients psychiatriques, réalisée en Angleterre dans les années 1870. Les photos sont montées derrière des miroirs dans lesquels se reflètent les propres visages des visiteurs. Nous avons encore un long chemin à parcourir!

◆ Sicotte

Dubé s'est fait le chroniqueur sensible d'une période où la famille, la religion, le couple, tout s'est mis à craquer dans notre société. Les personnages masculins se retrouvent seuls devant les failles de leur existence et, au moment où leurs besoins matériels sont comblés, ils font face à des situations qui les dépassent.

Sicotte voit également dans ce retour à l'univers dramatique de Dubé l'occasion d'une prise de conscience de l'accélération de l'histoire qu'a connue le Québec, et il se dit heureux de contribuer à réparer un oubli. «On a manqué de recul au moment où a se passait. Dans les années soixante-dix, on a été porté à se projeter dans l'avenir, sans trop se préoccuper de ce qui s'était produit au sein de la génération qui nous précédait. Je pense que cette pièce de Dubé permet de redécouvrir la détresse de personnages tout à fait sincères qui essaient de se battre avec les moyens qu'ils ont.»

«A sa façon, poursuit le comédien, Dubé jette une lumière crue sur le rêve américain, tel que l'a vécu toute une partie de la société. Les gens pragmatiques comme Victor ont travaillé fort, avec l'énergie des bâtisseurs. Par habitude, ils s'accrochent à des principes, parce c'est rassurant. Mais leur idée du bonheur, qu'ils croient avoir fait aboutir, les a amenés à se conter de grosses menteries sur eux-mêmes, à refuser de regarder en face le trou qui s'est quand même creusé autour d'eux. Ils cherchent alors à s'étourdir dans l'alcool et les petits jeux de société. Victor, par exemple, est incapable d'être seul à seul avec sa femme, il

lui faut toujours de la compagnie, de l'agitation, du bruit. L'envers du rêve américain de Victor, pour moi, c'est sa profonde solitude.»

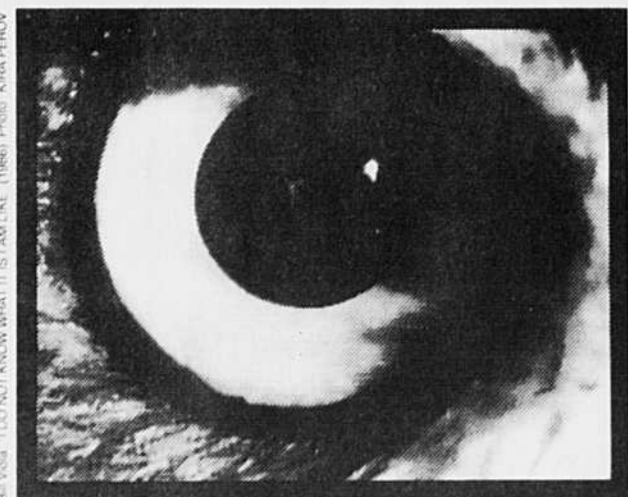
Sicotte travaille au théâtre avec Pintal pour la première fois et l'expérience lui fait dire qu'elle sait communiquer aux comédiens son énergie et qu'elle leur renvoie «une vision juste de là où a s'en va». Le populaire comédien qui, depuis 1987, enseigne le jeu aux élèves de première année du Conservatoire en tandem avec Patricia Nolin, ne se reconnaît qu'une seule règle dans l'approche d'un personnage: «Il faut que je crois à ce que je fais pour que le spectateur y croie. Peu importe le chemin intérieur que je prends, le personnage doit exister tout entier dans le moment présent et ne jamais être anecdotique.» Acteur qui a prouvé plus souvent qu'à son tour être capable d'une franchise désarmante au cinéma et au petit écran, Gilbert Sicotte a, de toute évidence, gardé aussi le feu sacré.

◆ Babel

Crise européenne, celle du cinéma d'auteur? Le producteur québécois Roger Frappier s'alarme pour nous aussi. «Depuis cinq ans, l'invasion américaine s'est accentuée. Les Majors sortent leurs films dans vingt salles d'une ville à la fois. On trouve de moins en moins d'espace pour les productions québécoises.»

Privé de salles et de spectateurs, obligé de concurrencer le géant hollywoodien, le cinéma d'auteur est-il à l'agonie? L'exemple européen fait réfléchir. Le septième art de demain sera-t-il en anglais ou en volapük? Rendez-vous à Babel en fan 2000.

BILL VIOLA



Vu?

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

À voir!

LA PLUS SPECTACULAIRE EXPOSITION D'ART VIDÉO

4,75 \$

Les week-ends, participez à nos ateliers de création et visitez le Musée accompagné d'un conférencier. Gratuit avec le billet d'admission.

Métro Place-des-Arts Renseignements: 847-6212 Heures d'ouverture: mardi au dimanche, 11h à 18h. Entrée: 4,75 \$ mercredi, 11h à 21h. Tarifs réduits pour aînés, mercredi, entrée libre étudiants, groupes, familles, de 18h à 21h.